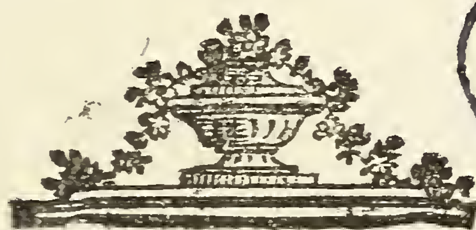
HISTOIRE NATURELLE.

Quadrupedes. Tome XI.

HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE
ET PARTICULIERE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON,
INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES SCIENCES, &c.

Quadrupèdes, Tom. XI.





AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVII.









1 Le Chevrotain de Java. 2 Le Raton Crabier. 3 Le Cochon de terre.

Pillement fils aqua.



HISTOIRE

NATURELLE.



SUPPLÉMENT A L'HISTOIRE

Des Animaux quadrupèdes.

LE CHEVROTAIN,

appellé à Java PETITE GAZELLE.

NOUS DONNONS ici (*planche 1, figure 1*), la figure d'un chevrotain venu de Java, ſous le nom de *petite gazelle*, & qui nous paroît être de la même eſpèce, à très peu-près, que celle du chevrotain *mémina* de Ceylan; les ſeules différences que nous puiſſions y remarquer, ſont, qu'il n'a point, comme le mémina, de bandes ou de livrée

ſur le corps, le poil eſt ſeulement ondé ou jaſpé de noir, ſur un fond couleur de muſc-foncé, avec trois bandes blanches diſtinctement marquées ſur la poitrine; le bout du nez eſt noir, & la tête eſt moins arrondie & plus fine que celle du mémina, & les ſabots des pieds ſont plus alongés. Ces différences, aſſez légères pourroient n'être qu'inviduelles, & ne doivent pas nous empêcher de regarder ce chevrotain de Java, comme une ſimple variété dans l'eſpèce du mémina de Ceylan. Au reſte, nous n'avons pas eu d'autre indication ſur ce petit animal, qui n'eſt certainement pas du genre des gazelles, mais de celui des chevrotains.





LE COCHON DE TERRE.

Nous avons dit & répété souvent qu'aucune espèce des animaux de l'Afrique ne s'est trouvée dans l'Amérique méridionale, & que réciproquement aucun des animaux de cette partie de l'Amérique ne s'est trouvé dans l'ancien continent. L'animal, dont il est ici question, a pu induire en erreur des Observateurs peu attentifs, tels que M. Vosmaër; mais on va voir, par sa description & par la comparaison de sa figure avec celle des fourmilliers d'Amérique, qu'il est d'une espèce trés différente, & qu'il n'a guère d'autres rapports avec eux, que d'être de même privé de dents, & d'avoir une langue assez longue pour l'introduire dans les fourmillères. Nous avons donc adopté le nom de cochon de terre que Kolbe donne à ce mangeur de fourmis, de préférence à celui de fourmillier, qui doit être réservé aux mangeurs de fourmis d'Amérique, puisqu'en effet cet animal d'Afrique en diffère essentiellement par l'espèce, & même par le genre. Le nom de cochon de terre est relatif à ses habitudes naturelles & même à sa forme, & c'est celui sous lequel il est communément connu dans les terres du Cap. Voici la description que M. Alla-

mand a faite de cet animal dans le nouveau supplément à mon Ouvrage.

» M. de Buffon semble avoir épuisé tout ce qu'on peut dire sur les animaux mangeurs de fourmis; l'article, qu'il en a dressé (*a*), doit lui avoir coûté beaucoup de peine, tant à cause des recherches qu'il a dû faire de tout ce qui a été dit de ces animaux, que de la nécessité où il a été de relever les fautes de ceux qui en ont parlé avant lui, & particulièrement de Séba. Celui-ci ne les a pas seulement mal décrits, mais il a encore rangé parmi eux un animal d'un genre très différent.

M. de Buffon, après avoir dissipé la confusion qui régnoit dans l'histoire de ces animaux, n'admet que trois espèces de mangeurs de fourmis, le tamanoir, le tamandua & celui auquel il a conservé le nom de fourmillier; mais ensuite il a donné la description d'un animal (*b*) qui semble être une nouvelle espèce de tamandua, plutôt qu'une simple variété; enfin il conclut de tout ce qu'il a dit, que les mangeurs de fourmis ne se trouvent que dans les pays chauds de l'Amérique, & qu'ils n'existent pas dans l'ancien continent. Il est vrai que Desmarchais & Kolbe disent qu'il y en a en Afrique; mais le premier affirme sim-

(*a*) *Voyez* le tome X de cet Ouvrage.
(*b*) *Voyez* le tome IXe des supplémens, *p.* 117.

plement la chose, sans en rien dire de plus, ni sans en apporter aucune preuve; quant à Kolbe, son témoignage est si suspect, que M. de Buffon a été très autorisé à n'y pas ajouter foi. J'ai pensé comme lui au sujet de Kolbe, & je n'ai point cru qu'il y eût des mangeurs de fourmis en Afrique; mais M. le Capitaine Gordon m'a tiré de l'erreur où j'étois; il m'a envoyé la dépouille d'un de ces animaux tué au cap de Bonne-espérance, où ils sont connus sous le nom de cochons de terre; c'est précisément celui que Kolbe leur donne; ainsi, je lui fais reparation d'avoir révoqué ici en doute sa véracité, & je suis persuadé que M. de Buffon lui rendra la même justice. Il est vrai que M. Pallas a confirmé le témoignage de Kolbe par ses propres observations; il a donné la description d'un fœtus de mangeurs de fourmis, envoyé du cap de Bonne-espérance au Cabinet de S. A. S. Mgr. le Prince d'Orange; mais un fœtus, dénué de son poil, étoit peu propre à donner une juste idée de l'animal dont il tiroit son origine, & il pouvoit avoir été envoyé d'ailleurs au Cap; cependant le nom de cochon, par lequel on l'avoit désigné, a commencé à me faire revenir de mon préjugé contre Kolbe.

J'ai fait remplir la peau que M. Gordon m'a envoyée; ce qui m'a très bien réussi; & c'est d'après cette peau bourrée, que j'ai fait graver la figure de la *planche XX*

(*c*). Si l'on doit appeller mangeur de fourmis un animal qui n'a point de dents, & qui a une langue fort longue qu'il enfonce dans les fourmillières, pour avaler ensuite les fourmis qui s'y attachent, on ne peut pas douter que celui qui est représenté ici n'en mérite le nom; cependant il diffère très fort des trois espèces décrites par M. de Buffon, & que je crois, avec lui, être particulières à l'Amérique.

Il est à-peu-près aussi gros & aussi grand que le tamanoir, comme on le verra par les dimensions que j'en donnerai. Les poils qui couvrent sa tête, le dessus de son corps & sa queue, sont très courts, & tellement couchés & appliqués sur sa peau, qu'ils semblent y être collés; leur couleur est d'un gris-sale, un peu approchant de celui du lapin, mais plus obscur; sur les flancs & sous le ventre, ils sont plus longs & d'une couleur roussâtre; ceux qui couvrent les jambes sont aussi beaucoup plus longs, ils sont tout-à-faits noirs & droits.

Sa tête est presque un cône tronqué, un peu comprimé vers son extrémité; elle est terminée par un plan ou plutôt par un boutoir, tel que celui d'un cochon, dans lequel sont les trous des narines, & qui avance de près d'un pouce au-delà de la mâchoire inférieure; celle-ci est très pe-

---

(*c*) *Voyez*, dans ce volume, *planche I*, *fig.* 3.

tite, ſa langue eſt longue, fort mince & plate, mais plus large que dans les autres mangeurs de fourmis, qui l'ont preſque cylindrique; il n'a abſolument aucune dent; ſes yeux ſont beaucoup plus près des oreilles que du muſeau, ils ſont aſſez grands, &, d'un angle à l'autre, ils ont un pouce de longueur; ſes oreilles, aſſez ſemblables à celles des cochons, s'élèvent à la hauteur de ſix pouces, & ſe terminent en pointe; elles ſont formées par une membrane preſque auſſi mince que du parchemin, & couvertes de poils à peine remarquables, tant ils ſont courts; j'ignore ſi, dans l'animal vivant, elles ſont pendantes comme dans les tamandua; M. Pallas dit qu'elles le ſont, mais il en juge d'après celles du fœtus, où leur longueur doit leur faire prendre cette poſition, ſans qu'on en doive conclure qu'elles l'ayent dans l'animal lorſqu'il eſt hors du ventre de ſa mere. Sa queue ſurpaſſe le tiers de la longueur de tout le corps; elle eſt fort groſſe à ſon origine, & va en diminuant juſqu'à ſon extrémité; ſes pieds de devant ont quatre doigts, ceux de derrière en ont cinq, tous armés de forts ongles, dont les plus longs ſont aux pieds poſtérieurs, car ils égalent en longueur les doigts mêmes; ils ne ſont pas pointus, mais arrondis à leur extrémité, un peu recourbés & propres à creuſer la terre; il ne paroît pas qu'il puiſſe s'en ſervir pour ſaiſir fortement, ou pour ſe défendre, comme les autres man-

geurs de fourmis, cependant il doit avoir beaucoup de force dans ses jambes, qui sont très grosses proportionnellement à son corps.

On voit, par cette description, que cet animal est très différent du tamanoir, par son poil, sa couleur, sa tête & sa queue; il surpasse aussi fort en grandeur le tamandua, dont il diffère de même par son pelage, par sa couleur & par ses ongles; je ne dis rien de sa différence avec le fourmillier, avec lequel personne ne le confondra; il appartient donc à une quatrième espèce inconnue jusqu'à présent; & tout ce que j'en sais de certain, c'est que cet animal fourre sa langue dans les fourmillières, qu'il avale les fourmis qui s'y attachent, & qu'il se cache en terre dans des trous; quoiqu'il ait une queue qui ressemble un peu à celle du tamandua, je doute qu'il s'en serve comme lui pour se suspendre à des branches d'arbres, elle ne me paroît pas, pour cela assez flexîble, & les ongles ne sont pas faits pour grimper.

Comme je l'ai déjà dit, on lui donne au Cap le nom de cochon de terre; mais il ressemble au cochon, & cela encore très imparfaitement, uniquement par sa tête alongée, par le boutoir qui la termine, & par la longueur de ses oreilles : d'ailleurs il en diffère essentiellement par les dents qu'il n'a pas; par sa queue, & principalement par ses pieds, aussi bien que par la conformation de tout son corps.

Au défaut de bonnes autorités sur ce

qui regarde ce mangeur de fourmis (car c'eſt le nom que je crois devoir lui donner, pour le diſtinguer des trois eſpèces décrites par M. de Buffon), je mettrai ici en note ce que Kolbe en a dit (*d*) ;

(*d*) » La quatrieme eſpèce des cochons ſe nomme le *cochon de terre* ; il reſſemble très fort aux cochons rouges. (*Nota.* Pourquoi aux cochons rouges? il ne leur reſſemble pas plus par la couleur qu'aux autres), il a ſeulement la tête plus longue & le groin plus pointu ; il n'a abſolument point de dents, & ſes ſoies ne ſont pas ſi fortes ; ſa langue eſt longue & affilée ; ſa queue eſt longue ; il a auſſi les jambes longues & fortes ; la terre lui ſert de demeure, il s'y creuſe une grotte, ouvrage qu'il fait avec beaucoup de vivacité & de promptitude, & s'il a ſeulement la tête & les pieds de devant dans la terre, il s'y crampone ſi bien, que l'homme le plus robuſte ne ſauroit l'en arracher.

» Lorqu'il a faim, il va chercher une fourmilliere ; dès qu'il a fait cette bonne trouvaille, il regarde tout autour de lui, pour voir ſi tout eſt tranquille & s'il n'y a point de danger ; il ne mange jamais ſans avoir pris cette précaution, alors il ſe couche, &, plaçant ſon groin tout près de la fourmilliere, il tire la langue tant qu'il peut, les fourmis montent deſſus en foule, &, dès qu'elle eſt bien couverte, il la retire & les gobe toutes ; ce jeu ſe recommence pluſieurs fois, & juſqu'à ce qu'il ſoit raſſaſié. Afin de lui procurer plus aiſément cette nourriture, la Nature, toute ſage, a fait en ſorte que la partie ſupérieure de cette langue, qui doit recevoir les fourmis, eſt toujours couverte & comme enduite d'une matiere viſqueuſe & gluante, qui empêche ces foibles animaux de s'en retourner, lorſqu'une fois leurs jambes y ſont empêtrées ; c'eſt-là leur maniere de manger. Ils ont la chair de fort bon goût & très ſaine ; les Européens & les Hottentots vont ſouvent à la chaſſe de ces animaux ; rien n'eſt plus facile que de les tuer, il ne faut que leur donner un petit coup de bâton ſur la tête «. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance*, par Kolbe, *volume III*, *p.* 43.

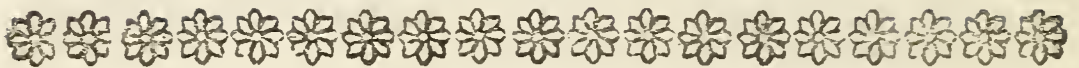
il a éte plus exact dans la description qu'il en a faite qu'il ne l'est ordinairement.

Voici ces dimensions.

	pieds	pouces.	lignes.
Longueur du corps, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. .	3	5	0
Circonférence du milieu du corps.	2	8	0
Longueur de la tête. . .	0	11	0
Sa circonférence entre les yeux & les oreilles. . . .	1	1	0
--- près du bout du museau.	0	7	0
Longueur des oreilles. .	0	6	0
Distance entre leurs bases.	0	2	0
Longueur des yeux mesurée d'un angle à l'autre. .	0	1	0
Distance des yeux aux oreilles.	0	2	0
--- au bout du museau. . .	0	7	0
--- entre les deux yeux, en ligne droite.	0	4	0
Longueur de la queue. .	1	9	0
Sa circonférence près de l'anus, ...	1	3	0
--- près de l'extrémité. . .	0	2	0
Longueur des jambes de devant.	1	0	0
Sa circonférence près du corps.	0	11	0
--- près du poignet. . . .	0	6	6

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur des jambes de derriere.	1	1	6
Leur circonférence près du corps.	1	0	0
---- près du talon. . . .	0	7	6





DU RATON-CRABIER(*a*).

Nous donnons ici (*planche 1*), la figure d'un animal qui nous a été envoyé de Cayenne par M. de la Borde, sous la dénomination impropre de *chien-crabier*, & qui n'a d'autre rapport avec le crabier, que l'habitude de manger également des crabes; mais il tient beaucoup du raton par la grandeur, la forme & les proportions de la tête, du corps & de la queue; & comme nous ignorons le nom qu'il porte dans son pays natal, nous lui donnerons, en attendant que nous en soyons informés, la dénomination de *raton-crabier*, pour le distinguer & du raton & du crabier, dont nous avons donné les figures, *volume IX*, *pl. x*; & supplément, *volume III*, *planche III.*

Cet animal a été envoyé de Cayenne avec le nom & l'indication suivante; *chien-crabier adulte, femelle prise nourrissant trois petits;* mais, comme nous venons de dire, il n'a nul rapport apparent avec le crabier, il n'en a ni la forme du corps ni la queue écailleuse; sa longueur, depuis le bout du

(*a*) Addition à ce qui est dit de cet animal, supplément, *volume IX, p. 106.*

museau

museau jusqu'à l'origine de la queue, est de vingt trois pouces six lignes, & par conséquent elle est à-peu-près égale à celle du raton, qui est de vingt-deux pouces six lignes ; les autres dimensions sont proportionnellement les mêmes entre ces deux animaux, à l'exception de la queue qui est plus courte & beaucoup plus mince dans cet animal que celle du raton.

La couleur de ce raton-crabier, est d'un fauve mêlé de noir & de gris ; le noir domine sur la tête, le cou & le dos, mais le fauve est sans mêlange sur les côtés du cou & du corps ; le bout du nez & les naseaux sont noirs ; les plus grands poils des moustaches ont quatre pouces de longueur, & ceux du dessus de l'angle des yeux, ont deux pouces deux lignes ; une bande d'un brun-noirâtre environne les yeux & s'étend presque jusqu'aux oreilles, elle passe sur le museau, se prolonge & s'unit au noir du sommet de la tête ; le dedans des oreilles est garni d'un poil blanchâtre, & une bande de cette même couleur régne au-dessus des yeux, & il y a une tache blanche au milieu du front ; les joues, les mâchoires, le dessous du cou, de la poitrine & du ventre, sont d'un blanc-jaunâtre : les jambes & les pieds, sont d'un brun-noirâtre, celles de devant sont couvertes d'un poil court ; les doigts sont longs & bien séparés les uns des autres ; la queue est environnée de six anneaux noirs, dont les intervalles sont d'un fauve-grisâtre ; ce qui établit encore une différence entre ce

animal & le vrai raton, dont la queue longue, groſſe & touffue, eſt ſeulement annelée ſur la face ſupérieure. Ces deux eſpèces de raton diffèrent encore entr'elles par la couleur du poil, qui, dans le raton, eſt ſur le corps d'un noir mêlé de gris & de fauve-pâle, & ſur les jambes de couleur blanchâtre; au lieu que, dans celui-ci, il eſt d'un fauve mêlé de noir & de gris ſur le corps, & d'un brun-noirâtre ſur les jambes. Ainſi, quoique ces deux animaux ayent pluſieurs rapports entre eux, leurs différences nous paroiſſent ſuffiſantes pour en faire deux eſpèces diſtinctes.





DU COATI.

QUELQUES personnes qui ont séjourné dans l'Amérique méridionale, m'ont informé que les Coatis produisent ordinairement trois petits; qu'ils se font des tanières en terre comme des renards; que leur chair a un mauvais goût de venaison, mais qu'on peut faire de leurs peaux d'assez belles fourrures. Ils m'ont assuré que ces animaux s'apprivoisent fort aisément, qu'ils deviennent même très caressans, & qu'ils sont sujets à manger leur queue ainsi que les sapajous, guenons & la plupart des autres animaux à longue queue des climats chauds. Lorsqu'ils ont pris cette habitude sanguinaire on ne peut pas les en corriger, ils continuent de ronger leur queue & finissent par mourir, quelques soins & quelque nourriture qu'on puisse leur donner; il semble que cette inquiétude est produite par une vive démangeaison; mais peut-être les préserveroit-on du mal qu'ils se font en couvrant l'extrémité de la queue avec une plaque mince de métal, comme l'on couvre quelquefois les perroquets sur le ventre, pour les empêcher de se déplumer.





DU SARIGUE.

Nous donnons ici (*planche II, figure 1*), la figure d'un Sarigue qui nous paroît n'être qu'une variété dans cette eſpèce, mais dont les différences ſont néanmoins aſſez grandes, pour que nous ayons cru devoir le faire repréſenter. Ce ſarigue ſe trouve dans le pays des Illinois, & diffère de l'autre par la couleur & par le poil qui eſt long ſur tout le corps : il a la tête moins alongée & entièrement blanche, à l'exception d'une tache brunâtre, qui prend du coin de l'œil & finit en s'affoibliſſant du côté du nez, dont l'extrémité eſt la ſeule partie de la face qui ſoit noire ; la queue eſt écailleuſe & ſans poil dans toute ſa longueur, au lieu que celle du ſarigue de la *planche IV, volume VIII*, eſt garnie de poil depuis ſon origine juſqu'à plus des trois quarts de ſa longueur ; cependant ces différences ne me paroiſſent pas ſuffiſantes pour conſtituer deux eſpèces ; & d'ailleurs comme le climat des Illinois & celui du Miſſipipi où ſe trouve le premier ſarigue ne ſont pas éloignés ; il y a toute apparence que ce ſecond ſarigue n'eſt qu'une ſimple variété dans l'eſpèce du premier.





1 Le Sarigue des Illinois. 2 Le Sarigue à longs poils.

Pillement fils. aqua.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps entier, depuis le bout du nez, juſqu'à l'origine de la queue. .	1	3	3
Longueur des oreilles. .	0	1	1
Largeur des oreilles. . .	0	0	9
Longueur des mouſtaches.	0	2	2
Longueur de la queue. .	0	1	3

Les oreilles ſont d'une peau liſſe, ſemblable à du parchemin brun, ſans aucun poil en dedans ni en dehors ; le poil, qui couvre le corps juſqu'à la queue, ainſi que les jambes, eſt d'un brun plus ou moins nuancé de cendré, & mêlé de longs poils blancs qui ont juſqu'à deux pouces trois lignes ſur le dos, & deux pouces ſix lignes près de la queue; le deſſous du corps eſt d'un cendré blanchâtre ; il y a cinq doigts à tous les pieds ; le pouce ou doigt interne des pieds de derrière, a un ongle plat qui n'excède pas la chair; les autres ongles ſont blancs & crochus.





LE SARIGUE A LONGS POILS.

Nous donnons ici (*planche II, figure 2*), la figure d'un Sarigue mâle à longs poils, qui eſt d'un quart plus grand que le précédent, & qui en diffère auſſi par la queue, qui eſt beaucoup plus courte à proportion; la longueur de ce ſarigue eſt de vingt pouces trois lignes du bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, au lieu que l'autre n'a que quinze pouces trois lignes; la tête eſt ſemblable dans tous deux, à l'exception du bout du nez qui eſt noir dans le précédent, & couleur de chair dans celui-ci; les plus grands poils des mouſtaches ont près de trois pouces de longueur; il y a encore une petite différence, c'eſt que dans le ſarigue Illinois, les deux dents inciſives du milieu de la mâchoire ſupérieure ſont les plus petites, tandis que, dans celui-ci, ces deux même dents inciſives ſont les plus grandes; ils diffèrent encore par les couleurs du poil, qui, dans ce ſarigue, eſt brun ſur les jambes & les pieds, blanchâtre ſur les doigts, & rayé ſur le corps de pluſieurs bandes brunes indéciſes, une ſur le dos juſqu'auprès de la queue, & une de chaque côté du corps qui s'étend de l'aiſſelle juſqu'aux cuiſſes; le cou eſt rouſsâtre depuis l'oreille aux épaules,

& cette couleur s'étend ſous le ventre & domine par endroits ſur pluſieurs parties du corps ; la queue eſt écailleuſe & garnie à ſon origine de poils blancs & de poils bruns : nous ne déciderons pas par cette ſimple comparaiſon de l'identité ou de la diverſité de ces deux eſpèces de ſarigues, qui toutes deux pourroient bien n'être que des variétés de celle du ſarigue commun.





DE LA MARMOSE.

On sait qu'en général les Sarigues, Marmoses & Cayopolins portent également leurs petits dans une poche sous le ventre, & que ces petits sont attachés à la mamelle long-temps avant d'avoir pris leur accroissement entier; ce fait, l'un des plus singuliers de la Nature, me faisoit desirer des éclaircissemens au sujet de la génération de ces animaux qui ne naissent pas à terme comme les autres; voici ce que M. Roume de Saint-Laurent m'en a écrit en m'envoyant le Catalogue du Cabinet d'Histoire Naturelle qu'il a fait à l'isle de la Grenade.

» Des personnes dignes de croyance, dit M. de Saint-Laurent, m'ont assuré avoir trouvé des femelles de *manico* (marmose), dont les petits n'étoient point encore formés; on voyoit au bout des mamelons de petites bosses claires, dans lesquelles on trouvoit l'embryon ébauché : tout extraordinaire que ce fait doive paroître, je ne puis le révoquer en doute, & je vais ajouter ici la dissection que je fis d'un de ces animaux en 1767, qui peut donner quelques lumières sur la façon dont la génération s'effectue dans cette espèce.

La mere avoit dans son sac ses petits, au

au bout d'autant de mamelons, auxquels ils étoient fortement fixés, sans qu'ils y adhérassent; ils avoient environ trois lignes de longueur, & une ligne & demie de grosseur; la tête étoit fort grosse à proportion du corps, dont la partie antérieure étoit plus formée que la postérieure; la queue étoit moins avancée que tout le reste; ces petits n'avoient point de poil, leur peau très fine paroissoit sanguinolente; les yeux ne se distinguoient que par deux petits filets en cercles; les cornes de la matrice étoient gonflées, fort longues, formant un tour & se portant ensuite vers les ovaires, elles contenoient un mucus blanc, épais & parsemé de globules d'air nombreux; l'extrémité des cornes se terminoit par des filets gros comme de forts crins, d'une substance à-peu-près semblable à celle des trompes de Fallope, mais plus blanche & plus solide; on suivoit ces filets jusque dans le corps glanduleux des mamelles, où ils aboutissoient chacun à des mamelons, sans que l'on pût en distinguer la fin, parce qu'elle se confondoit dans la substance des mamelles; ces filets paroissoient être creux & remplis du même mucus qui étoit contenu dans les cornes : peut-être les petits embryons, produits dans la matrice, passent-ils dans ces canaux pour se rendre aux mamelons contenus dans le sac.

» Cette observation de M. de Saint-Laurent, mérite assurément beaucoup d'attention; mais elle nous paroît si singulière,

qu'il seroit bon de la répéter plus d'une fois & de s'assurer de cette marche très extraordinaire des fœtus & de leur passage immédiat de la matrice aux mamelles, & du temps où ce fait ce passage après la conception; il faudroit pour cela élever & nourrir un certain nombre de ces animaux, & disséquer les femelles peu de temps après leur avoir donné le mâle à un jour, deux jours, trois jours, quatre jours après l'accouplement; on pourroit saisir le progrès de leur développement, & reconnoître le temps & la manière dont ils passent réellement de la matrice aux mamelles qui sont renfermées dans la poche de la mere «.





1

1 Le Kouri ou le petit Unau. 2 La petite Taupe du Cap.

Pillement fils. aqua.



LE KOURI

OU LE PETIT UNAU (*a*).

Nous donnons ici (*planche III*), la figure d'un animal dont l'eſpèce eſt voiſine de celle de l'Unau; il eſt à la vérité de moitié plus petit, mais il lui reſſemble beaucoup par la forme du corps. Cet animal a été trouvé dans une habitation de la Guyane françoiſe; il étoit dans la baſſe-cour au milieu des poules & il mangeoit avec elles; c'eſt, dit-on le ſeul individu de cette eſpèce que l'on ait vu à Cayenne, d'où il nous a été envoyé pour le Cabinet du Roi, ſous le nom de *kouri*; mais nous n'avons eu aucune information ſur ſes habitudes naturelles, & nous ſommes obligés de nous reſtreindre à une ſimple deſcription.

Ce petit unau reſſemble au grand par un caractère eſſentiel; il n'a, comme lui, que deux doigts aux pieds de devant, au lieu que l'aï en a trois, & par conſéquent il eſt d'une eſpèce différente de celle de l'aï; il n'a que douze pouces de longueur,

(*a*) Suite de l'addition, *vol. IX*, *pag.* 127.

depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'origine de la queue, tandis que l'unau, dont nous avons donné l'histoire & la description, *vol. XIII, in-4°.*, avoit dix-sept pouces six lignes; cependant ce petit unau paroissoit adulte; il a, comme le grand, deux doigts aux pieds de devant & cinq à ceux de derrière; mais il en differe non-seulement par la taille, mais encore par son poil qui est d'un brun-musc nuancé de grisâtre & de fauve; & ce poil est bien plus court & plus terne en couleur que dans le grand unau; sous le ventre, il est d'une couleur de musc-clair, nuancé de cendré, & cette couleur s'éclaircit encore davantage sous le cou jusqu'aux épaules, où il forme comme une bande foible de fauve-pâle; les plus grands ongles de ce petit unau n'ont que neuf lignes, tandis que ceux du grand ont un pouce sept lignes & demie.

Nous avons eu le grand unau vivant; mais, comme nous n'avons pu faire la description du petit que d'après une peau bourrée, nous ne sommes pas en état de prononcer sur toutes les différences qui peuvent se trouver entre ces deux animaux; nous présumons néanmoins qu'ils ne forment qu'une seule & même espèce, dans laquelle il se trouve deux races, l'une plus grande & l'autre plus petite.

J'ai dit, d'après M. de la *Borde* (*volume IX, page* 127), que le paresseux qu'il nomme *mouton*, se jette sur les hommes depuis le haut des arbres; cela a été mal exprimé par M. de la Borde; il

eſt certain qu'il n'attaque pas les hommes, mais comme tous les pareſſeux en général ne peuvent deſcendre des arbres, ils ſont forcés de ſe laiſſer tomber, & tombent quelquefois ſur les hommes. M. de la Borde, dans ſes nouveaux Mémoires, indique quatre eſpèces de pareſſeux; ſavoir, le *pareſſeux cabri*, le *pareſſeux mouton*, le *pareſſeux dos brûlé* & le nouveau pareſſeux que nous venons d'appeller *kouri*. Comme il ne donne point la deſcription exacte de ces quatre eſpèces, nous ne pouvons les comparer avec celles que nous connoiſſons; nous préſumons ſeulement que ſon pareſſeux cabri & ſon pareſſeux mouton ſont notre aï & notre unau: il nous a envoyé une peau qui nous paroît être celle de ſon pareſſeux dos brûlé, mais qui n'eſt pas aſſez bien conſervée, pour que nous puiſſions juger ſi elle vient d'un animal dont l'eſpèce ſoit différente de celle de l'aï, à laquelle cette peau nous paroît reſſembler, plus qu'à celle de l'unau.





DE LA TAUPE (*a*).

DEPUIS la publication du volume de mon ouvrage où j'ai donné la deſcription de la taupe, il a paru un très bon mémoire de la Faille, ſur l'hiſtoire naturelle de cet animal, imprimé en 1769, dont je crois devoir donner l'extrait, parce que ce mémoire contient pluſieurs obſervations nouvelles & quelques faits qui ne m'étoient pas connus.

Selon M. de la Faille, on peut diſtinguer en Europe cinq taupes différentes; 1°. celle de nos jardins, dont le poil eſt fin & d'un tres beau noir.

2°. La taupe blanche, qui ne diffère de la taupe noire commune que par la couleur; elle eſt plus commune en Hollande qu'en France, & ſe trouve encore plus fréquemment dans les contrées ſeptentrionales.

3° La taupe fauve qui, ſelon lui, ne ſe trouve guère que dans le pays d'Aunis, & qui a le poil d'un roux-clair, tirant ſur

(*a*) Suite de l'addition à l'article de la Taupe, *tome VIII*, *page* 248.

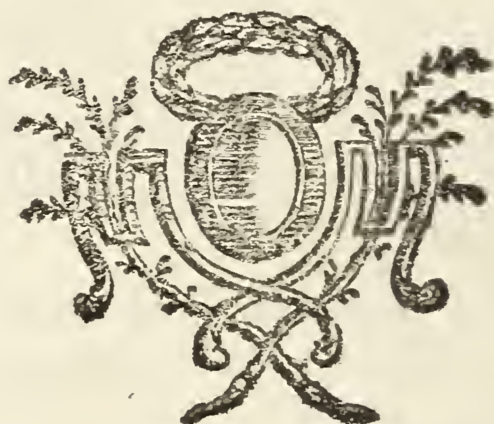
le ventre-biche, ſans aucune tache ni mêlange ; il paroît que c'eſt une nuance dans l'eſpèce de la taupe blanche, ſeulement elle eſt un peu plus groſſe ; mais M. de la Faille n'en a vu qu'un ſeul individu, qui avoit été pris près de la Rochelle dans le même terrein que la taupe blanche.

4°. La taupe jaune verdâtre ou couleur de citron, qui ſe trouve dans le territoire d'Alais en Languedoc ; elle eſt d'une belle couleur de citron, & l'on prétend que cette couleur n'eſt due qu'à la qualité de la terre qu'elle habite ; c'eſt entre le bourg d'*Aulas* & les hameaux qu'on appelle *les Carrières*, dans le diocèſe d'Alais, que ſe trouve cette taupe citron.

5°. La taupe tachetée ou variée qu'on trouve dans pluſieurs contrées de l'Europe. Celles de l'Oſt-friſe ont tout le corps parſemé de taches blanches & noires : en Suiſſe, en Angleterre & dans le pays d'Aunis, elles ont le poil noir varié de fauve.

Indépendamment de ces cinq races de taupes qui ſe trouvent en Europe, les Voyageurs parlent d'une taupe de l'isle de Java, dont les quatre pieds ſont blancs, ainſi que la moitié des jambes ; en Amérique, celles de Virginie ont le poil noirâtre & luiſant, mêlé d'un pourpre foncé. Toutes ces taupes ne paroiſſent être que de ſimples variétés de l'eſpèce de la taupe commune, parce qu'elles n'en diffèrent que par

les couleurs ; mais il y en a d'autres qui ſemblent conſtituer des eſpèces différentes, parce qu'elles diffèrent de la taupe commune, non-ſeulement par les couleurs, mais par la forme du corps & des membres.





LA TAUPE ROUGE D'AMÉRIQUE.

LA première espèce est la Taupe d'Amérique, qui a le poil roux mêlé de cendré-clair, & qui n'a pas les pieds conformés comme ceux de la taupe d'Europe, n'ayant que trois doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière qui sont à-peu-près égaux, tandis que ceux des pieds de devant sont très inégaux ; le doigt extérieur étant beaucoup plus long que les deux autres, & armé d'un ongle plus fort & plus crochu; le second doigt est plus petit, & le troisième l'est encore beaucoup plus. J'ai dit à ce sujet, *vol. II, page 249*, que cette prétendue taupe étoit un autre animal que notre taupe d'Europe, & je crois devoir persister dans cette opinion, jusqu'à ce qu'elle ait été mieux observée & décrite plus en détail.





LA GRANDE TAUPE D'AFRIQUE.

Une seconde espèce est la Taupe du cap de Bonne-espérance, dont nous avons fait mention dans le *vol. II*, *page 249.* Ces taupes d'Afrique, suivant M. l'Abbé de la Caille, sont plus grosses que celles d'Europe, & sont si nombreuses dans les terres du Cap, qu'elles y forment des trous & des élévations en si grand nombre qu'on ne peut les parcourir à cheval, sans courir risque de broncher à chaque pas (*b*).

(*b*) Voyage de M. l'Abbé de la Caille, *page 299.*



ADDITION à l'article de la TAUPE *du cap de Bonne-espérance, tome VIII de cette édition, & tome IV des supplémens dans l'édition de Hollande de mes Ouvrages, page 81.*

DEPUIS la publication du *volume III* de mes supplémens, j'ai reçu de M. Allamand, une description plus exacte de cette Taupe du Cap, avec une figure faite sur l'animal vivant, & que je crois devoir donner ici (*planche III*), comme plus exacte que la *planche XI* de mes supplémens : Voici ce que cet habile Naturaliste a publié cette année, 1781, sur cet animal, que je n'avois guère pu qu'indiquer d'après Mrs. Sonnerat & de la Caille.

» M. de Buffon a donné une figure de cette taupe, faite d'après une peau bourée, qui lui a été donnée par M. Sonnerat, & il ne lui étoit pas possible d'en donner une meilleure, parce qu'un tel animal ne peut pas être transporté vivant en Europe; mais cette figure représente si imparfaitement son original, que je n'ai pas hésité d'en donner une meilleure; voyez *vol. VIII, pl. II.* M. Gordon m'en a envoyé le dessin.

» Cette taupe ressemble à la taupe ordinaire par les habitudes & par la forme du corps, mais aussi elle en diffère en des par-

ties si essentielles, que M. de Buffon a eu raison de dire que c'étoit une espèce particuliere, qui ne pouvoit pas être regardée comme une simple variété. Sa longueur est de sept pouces, & son poil est d'un brun-minime, qui devient plus foncé & presque noir sur la tête; vers les côtés & sous le ventre, il est d'un blanc-cendré ou bleuâtre.

» La tête de cette taupe est presque aussi haute que longue, & elle est terminée par un museau applati, & non pas alongé comme celui de nos taupes; cependant elle a ceci de commun avec ces dernières, c'est que son museau ressemble à une espèce de boutoir, de couleur de chair, où l'on voit les ouvertures des narines, comme dans le cochon, mais qui n'avance point au-delà des dents (*c*); la gueule est environnée d'une bande blanche de la largeur de quatre ou cinq lignes, qui passe au-dessus du museau; il en part quelques longs poils blancs qui forment une espèce de moustache; elle a à chaque mâchoire deux dents incisives fort longues, qui paroissent même quand la gueule est fermée; celles d'en haut sont de la longueur de quatre lignes, & celles d'en bas de plus de six; ses yeux sont extrêmement petits & placés presque à égale distance du museau & des oreilles, ils occupent le centre d'une tache ovale blanche,

(*c*) Comparez cette description avec celle que M. Daubenton a donnée de la taupe ordinaire, dans le *tome II* de cet Ouvrage, page 244.

dont ils ſont environnés, ce qui fait qu'on n'a pas de peine à les trouver, comme dans nos taupes; ſes oreilles n'ont point de conque qui paroiſſe en dehors, tout ce qu'on en voit extérieurement conſiſte dans l'orifice du canal auditif qui eſt aſſez grand, & dont le rebord a un peu de ſaillie; cet orifice eſt auſſi placé au milieu d'une tache blanche; enfin il y a une troiſieme tache de la même couleur au-deſſus de la tête; & c'eſt à cauſe de ces différentes taches, qu'on la nomme au Cap *bleſmol* ou *taupe tachetée*; ſes pieds ont tous cinq doigts munis de forts ongles; ils ſont ſans poils en deſſus, mais ils en ont d'aſſez longs en deſſous; ceux de devant ſont faits comme ceux de derriere, & ils n'ont rien qui reſſemble à ceux des taupes d'Europe, qui ſont beaucoup plus grands que les pieds poſtérieurs, & dont la figure approche de celle d'une main, dont la paume ſeroit tournée en arriere.

» Sa queue qui ne ſurpaſſe pas ſept ou huit lignes, eſt couverte de longs poils de la même couleur que ceux des côtés.

» Ces taupes reſſemblent encore aux taupes par leurs habitudes, elles vivent ſous terre, elles y creuſent des galeries, & elles font beaucoup de mal aux jardins. M. Gordon a vu, fort avant dans l'intérieur du pays, une eſpèce beaucoup plus petite & de couleur d'acier, auſſi lui en donne-t-on le nom; mais quant au reſte elle étoit tout-à-fait ſemblable à celle que nous venons de décrire. Ce que nous en avons dit eſt une nouvelle preuve du peu d'attention que

Kolbe a donné à ce qu'il a vu ; en parlant de la taupe du Cap, voici comment il s'exprime.

» Il y a des taupes au Cap & même en fort grande quantité, qui ressemblent, à tous égards, à celles que nous avons en Europe, » ainsi je n'ai rien à dire sur ce sujet ; « il auroit donc pu se passer d'en faire un article, où il n'est question que du piége qu'on leur tend, en lui faisant tirer une corde qui fait partir un coup de fusil qui les tue, & même encore je doute qu'on se donne la peine de faire tant d'appareil pour un aussi petit animal que cette taupe ; le piége paroît plutôt être tendu pour un autre taupe, dont il sera question dans l'article suivant, mais dont Kolbe n'aura connu que le nom ; cependant il seroit dangereux de prendre ces animaux avec la main, ils sont méchans & mordent bien fort.

M. de Buffon, dans l'article intéressant qu'il a donné de la taupe ordinaire *(d)*, a remarqué que pour la dédommager du sens de la vue dont elle est presque privée, la Nature lui a accordé avec magnificence les organes qui servent à la génération. La taupe du Cap auroit besoin du même dédommagement ; mais j'ignore si la Nature a été si libérale à son égard.

Dans le Journal d'un Voyage entrepris par l'ordre du Gouvernement du Cap, il est dit dans une note de l'Éditeur, que cette

---

(*d*) *Voyez* le *vol. II* de cet Ouvrage, p. 244.

taupe reſſemble plus au hamſter, qu'à tout autre animal de l'Europe. Je ne comprends pas où l'auteur de cette note trouve la reſſemblance. Si l'on compare la figure que j'en donne ici avec celle du hamſter qui ſe trouve dans le *tome XIII*, édition *in*-4°. de cet Ouvrage, je doute qu'on trouve aucun rapport entr'elles «.





LA TAUPE DE CANADA.

UNE TROISIEME ESPÈCE eſt celle que M. de la Faille a fait graver à la ſuite de ſon Mémoire, & de laquelle nous donnons ici la figure (*planche IV*, *fig.* 2): M. de la Faille dit qu'elle ſe trouve au Canada, & qu'elle n'a été indiquée par aucun auteur; & voici la courte deſcription qu'il en donne.

» Ce quadrupède n'a de la taupe vulgaire que quelques parties; dans d'autres, il porte un caractere qui le rapproche beaucoup plus de la claſſe des rats; il en a la forme & la légereté; ſa queue longue de trois pouces eſt noueuſe & preſque nue, ainſi que ſes pieds qui ont chacun cinq doigts; ils ſont défendus par de petites écailles brunes & blanches, qui n'en couvrent que la partie ſupérieure; cet animal eſt plus élevé de terre & moins rampant que la taupe d'Europe; il a le corps effilé & couvert d'un poil noir, groſſier, moins ſoyeux & plus long; il a auſſi les mains moins fortes & plus délicates. . . . les yeux ſont cachés ſous le poil; le muſeau eſt relevé d'une mouſtache qui lui eſt particuliere, & ce muſeau n'eſt pas pointu, ni terminé par un cartilage propre à fouiller la terre, mais il eſt bordé de muſcles charnus & très déliés qui ont





1 La grande Taupe du Cap. 2 La Taupe de Canada.

Pillement fils aqua.



l'air d'autant d'épines ; toutes ces pointes ſont nuancées d'une belle couleur roſe, & jouent à la volonté de l'animal, de façon qu'elles ſe rapprochent & ſe réuniſſent au point de ne former qu'un corps aigu & très délicat ; quelquefois auſſi ces muſcles épineux s'ouvrent & s'épanouiſſent à la maniere du calice des fleurs ; ils enveloppent & renferment le conduit naſal auquel ils ſervent d'abri ; il ſeroit difficile de décider à quels autres uſages qu'à fouiller la terre, cet animal fait ſervir une partie auſſi extraordinaire. . . .

» Cette taupe ſe trouve au Canada où cependant elle n'eſt pas fort commune ; comme elle eſt forcée de paſſer la plus grande partie de ſa vie ſous la neige, elle s'accoutume probablement à vivre en retraite & ſort fort peu de ſa taniere, même dans le bon temps ; elle manœuvre comme nos taupes, mais avec plus de lenteur, auſſi ſes taupinieres ſont-elles peu nombreuſes & aſſez petites «.

M. de la Faille conſerve dans ſon cabinet l'individu dont il a fait graver la figure, & on lui doit en effet la connoiſſance de cet animal ſingulier.





LA GRANDE TAUPE DU CAP.

NOUS AJOUTERONS à toutes ces nouvelles espèces de taupes, celles dont MM. Gordon & Allamand nous ont donné la description & la figure, sous la dénomination de *grande taupe du Cap* ou *taupe des Dunes*, & qui est en effet si grande & si grosse, en comparaison de toutes les autres, qu'on n'a pas besoin de lui donner un autre nom que celui de grande taupe, pour en distinguer & reconnoître aisément l'espèce.

» L'animal, dit M. Allamand, qui est représenté dans la *planche X* (*e*), a été jusqu'à présent inconnu à tous les Naturalistes, & vraisemblablement il l'auroit été encore long-temps sans les soins toujours actifs de M. le Capitaine Gordon, qui ne néglige aucune occasion d'enrichir l'Histoire Naturelle par de nouvelles découvertes; c'est lui qui m'en a envoyé le dessin. Je nomme cet animal, avec les habitans du Cap, *la taupe des Dunes*, & c'est un peu malgré moi, je n'aime pas ces noms composés, & d'ailleurs celui de taupe lui convient encore moins qu'à la taupe du Cap, que j'ai décrite ci-devant; j'aurois souhaité de pouvoir lui don-

(*e*) *Voyez* dans ce volume, *planche IV, fig. 1.*

ner le nom par lequel les Hottentots le désignent, mais il est lui-même composé & fort dur à l'oreille, c'est celui de *kauw kowba*, qui signifie *taupe hyppopotame*. Les Hottentots l'appellent ainsi à cause de je ne sais quelle ressemblance qu'ils lui trouvent avec ce gros animal, peut-être faut-il la chercher dans ses dents incisives qui sont très remarquables par leur longueur; quoi qu'il en soit, s'il diffère de la taupe à quelques égards, il a aussi diverses affinités avec elles, & il n'y a point d'autre animal dont le nom lui convienne mieux.

» Ces taupes habitent dans les Dunes qui sont aux environs du cap de Bonne-espérance & près de la mer; on n'en trouve point dans l'intérieur du pays; celle dont on voit ici la figure étoit un mâle, dont la longueur, depuis le museau jusqu'à la queue, en suivant la courbure du corps, étoit d'un pied; sa circonférence prise derriere les jambes de devant, étoit de dix pouces, & de neuf devant les jambes de derriere, la partie supérieure de son corps étoit blanchâtre, avec une légère teinte de jaune, qui se changeoit en couleur grise sur les côtés & sous le ventre.

» Sa tête n'étoit pas ronde comme celle de la taupe du Cap, elle étoit alongée & elle se terminoit par un museau plat, de couleur de chair, assez semblable au boutoir d'un cochon; ses yeux étoient fort petits, & ses oreilles n'étoient marquées que par l'ouverture du canal auditif, placée au milieu d'une tache ronde plus blanche que

le reste du corps ; elle avoit à chaque mâchoire deux dents incisives qui se montroient, quoique la gueule fût fermée ; celles d'en bas étoient fort longues, celles d'en haut étoient beaucoup plus courtes ; au premier coup-d'œil il sembloit qu'il y en eût quatre, elles étoient fort larges, & chacune avoit pardevant un profond sillon qui la partageoit en deux & la faisoit paroître double, mais parderriere elles étoient tout-à-fait unies ; ses dents molaires étoient au nombre de huit dans chaque mâchoire, ainsi avec les incisives elle avoit vingt-deux dents en tout ; les inférieures avançoient un peu au-delà des supérieures ; mais ce qu'elles offroient de plus singulier, c'est qu'elles étoient mobiles, & que l'animal pouvoit les écarter ou les réunir à volonté ; faculté qui ne se trouve dans aucun quadrupède qui me soit connu.

» Sa queue étoit plate & de la longueur de deux pouces six lignes, elle étoit couverte de longs poils qui, de même que ceux qui formoient ses moustaches, & ceux de dessous ses pattes, étoient roides comme des soies de cochon.

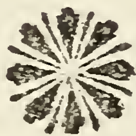
» Il y avoit à chaque pied cinq doigts, munis d'ongles fort longs & blanchâtres.

» On voit par cette description, que si ces animaux surpassent de beaucoup les autres taupes en grandeur & en grosseur, ils leur ressemblent par les yeux & par les oreilles ; mais il y a plus encore, ils vivent comme elles sous terre ; ils y font des trous profonds & de longs boyaux ; ils jettent la

terre comme nos taupes en l'accumulant en de très gros monceaux ; cela fait qu'il eſt dangereux d'aller à cheval dans les lieux où ils ſont, ſouvent il arrive que les jambes des chevaux s'enfoncent dans ces trous juſqu'aux genoux.

» Il faut que ces taupes multiplient beaucoup, car elles ſont très nombreuſes ; elles vivent de plantes & d'oignons, & par conſéquent elles cauſent beaucoup de dommage aux jardins qui ſont près des Dunes ; on mange leur chair & on la dit fort bonne.

» Elles ne courent pas vîte, & en marchant elles tournent leurs pieds en dedans, comme les perroquets ; mais elles ſont très expéditives à creuſer la terre ; leur corps touche toujours le ſol ſur lequel elles ſont méchantes ; elles mordent très fort & il eſt dangereux de les irriter.





DE LA GERBOISE.

NOUS DONNONS ici (*planche V*), la figure de la Gerboise (*Gerbo*), qui manquoit dans le *volume XIII* de notre ouvrage, où nous avons donné une courte histoire des différentes espèces de gerboises, & une description particuliere de celle-ci, tirée d'Edwards & d'Hasselquist. Les petites différences qu'on pourroit y remarquer ne feroient tout au plus qu'une légere variété dans cette espèce, dont les couleurs & la longueur des pattes de devant & des ongles, ne paroissent pas constantes.

Il existe dans le désert de Barca, une gerboise différente de celle-ci, en ce qu'elle a le corps encore plus mince, les oreilles plus longues, arrondies, & à-peu-près également larges du haut en bas; les ongles des quatre pieds beaucoup plus courts, & les couleurs en général moins foncées; la bande sur les cuisses moins marquée; les talons noirs; la pointe du museau beaucoup plus applatie (*a*). On voit que ces disconvenances sont encore assez légeres, & qu'on peut les regarder comme de simples variétés.

Les gerboises se trouvent dans tous les

(*a*) Note communiquée à M. de Buffon, par M. le Chevalier de Bruce.



1 La Gerboise. debout. 2 La Gerboise sautante.

Pillement fils. aqua.



climats de l'Afrique, depuis la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-espérance; on en voit aussi en Arabie & dans plusieurs autres contrées de l'Asie; mais il paroît qu'il y en a de grandeur très différente, & il est assez étonnant que, dans ces animaux à longues jambes, il s'en trouve de vingt & même de cent fois plus gros que les petites gerboises dont nous avons parlé. » J'ai vu, dit M. le Vicomte de Querhoënt, à la ménagerie du Cap, un animal, pris dans le pays, qu'on nomme *lièvre sauteur*; il est de la grandeur du lapin d'Europe; il a la tête à-peu-près comme lui, les oreilles au moins de la même longueur; les pattes de devant très courtes & très petites, il s'en sert pour porter à sa gueule, & je ne crois pas qu'elles lui servent beaucoup à marcher, il les tient ordinairement ramassées dans son long poil qui les recouvre entiérement; les pattes de de derriere sont grandes & grosses; les doigts du pied, au nombre de quatre, sont longs & séparés; la queue est de la longueur du corps au moins & couverte de longs poils couchés; le poil du corps est jaunâtre; le bout des oreilles & de la queue sont de la même couleur; les yeux sont noirs, grands & saillans; on le nourrissoit de feuilles de laitue; il aime beaucoup à ronger, on lui mettoit exprès dans sa cage de petits morceaux de bois pour l'amuser (*b*) «.

(*b*) Extrait du Journal du Voyage de M. le Vicomte de Querhoënt.

M. Forster nous a communiqué un dessin de cette grande gerboise ou lièvre sauteur du Cap, que nous donnons ici (*planche VI*). Ce dessin étoit accompagé de la notice suivante. » Cette gerboise, dit-il, a cinq doigts aux pieds de devant & quatre à ceux de derriere ; les ongles du devant sont noirs, longs, minces & courbés ; ceux des jambes de derriere sont bruns, gros, courts, de figure conique, un peu courbés vers l'extrémité ; l'œil est noir & fort gros ; le nez & les naseaux sont d'un brun-roux ; les oreilles sont grandes, lisses, nues en dedans & couvertes en dehors d'un petit poil court qui est couleur d'ardoise ; la tête ressemble assez à celles des petites gerboises ; il y a des moustaches autour de la gueule & aux angles des yeux ; les jambes au plutôt les bras de devant sont très courts & les mains fort petites ; les jambes de derriere, au contraire, sont très grosses & les pieds excessivement longs ; la queue qui est aussi fort longue & fort chargée de poils, paroît mince à sa naissance & fort grosse à son extrémité, elle est d'un fauve-foncé sur la plus grande partie de la longueur, & d'un brun-minime vers le bout ; les jambes & les pieds sont d'un fauve - pâle mêlé de gris ; la couleur du corps & de la tête, est d'un jaune-pâle presque blanc ; les cuisses & le dessous du corps, ainsi que l'extrémité de la mâchoire, le dessus du nez, les mains, ont une teinte de fauve ; le derriere de la tête est couvert de grands poils mêlés de noirs, de gris & de fauve «. Au reste, nous pensons que cette

cette gerboiſe du Cap, décrite par M. de Querhoënt & par M. Forſter, eſt la même que celle dont M. Allamand a donné l'hiſtoire & la figure (*planche XV*) de l'Hiſtoire Naturelle, édition de Hollande.

Il nous paroît auſſi que l'animal dont nous avons donné la deſcription (*volume XIII, page 87 & ſuivantes*), ſous le nom de tarſier, eſt du même genre que les gerboiſes, & qu'il appartient à l'ancien continent; aucune eſpèce de gerboiſe grandes & petites ne ſe trouvant qu'en Afrique & en Aſie, nous ne pouvons guere douter que le tarſier ne ſoit de l'une ou de l'autre de ces parties du monde.

J'ai vu pluſieurs figures de gerboiſes deſſinées d'après des pièces antiques, & ſurtout d'après une ancienne médaille de Cyrène, qui portoit en revers une gerboiſe, dont la figure ne reſſemble point à celle de la gerboiſe dont le Docteur Shaw a donné la deſcription, ſous le nom de Daman-iſraël; car elle en diffère beaucoup par la grandeur, par la forme de la tête, par les yeux & par pluſieurs autres caractères; il eſt aiſé de démontrer que le Docteur Shaw s'eſt trompé en rapportant le daman-iſraël à cette eſpèce de gerboiſe. Celle qui eſt deſſinée ſur la médaille de Cyrène, eſt une vraie gerboiſe, & n'a nul rapport avec le daman. Dans d'autres gravures tirées des marbres antiques d'Oxford, j'ai vu la figure de quelques gerboiſes, dont les unes avoient les pattes de devant & ſurtout les oreilles beaucoup plus longues que celles dont nous

donnons ici les figures ; mais au reſte ces gerboiſes gravées ſur des marbres antiques, ne ſont pas aſſez bien repréſentées pour pouvoir les rapporter aux eſpèces que nous venons d'indiquer.



ADDITION

De l'Éditeur Hollandois (M. le Professeur ALLAMAND), *à l'article de la* GERBOISE ou *GERBO.*

» DANS l'histoire des Gerboises, M. de Buffon distingue quatre espèces différentes de ces animaux (*c*); mais il n'en a vu qu'une qui est celle du tarsier, aussi est-ce la seule dont il ait donné la figure; ce qu'il a dit des trois autres est tiré des auteurs qui en ont parlé avant lui; il a emprunté entr'autres, la description du gerbo qui appartient à la seconde espèce de MM. Edwards & Hasselquist. Cet animal est actuellement vivant à Amsterdam, chez le Docteur Klockner, qui nous a permis de le faire dessiner (*d*), & qui a bien voulu nous communiquer ce qu'il a offert de plus remarquable; c'est en faisant usage de ses observations, que nous allons ajouter quelques particularités à celles que M. de Buffon en a rapportées.

(*c*) *Voyez* le *tome XIII*, *page 77* de cette Histoire Naturelle, *édition de Hollande.*

(*d*) *Voyez* planche VII du tome XV, *édition de Hollande.*

La description que celui-ci en a faite (*e*), est très exacte ; on retrouve dans le gerbo de M. Klockner tout ce qu'il en a dit, à l'exception de cette grande bande noire transversale en forme de croissant, qui est au bas des reins, près de la queue; c'est une femelle, & peut-être cette bande ne se voit-elle que sur le mâle ; ce qui me porte à le croire, c'est que j'ai mis dans le Cabinet de l'Académie de Leyde, la peau d'un autre gerbo femelle, où cette bande ne paroît pas non plus.

M. Klockner a reçu cette gerboise de Tunis ; la caisse dans laquelle elle lui a été apportée étoit garnie en dedans de fer-blanc; elle en avoit enlevé avec ses dents quelques pièces, & en avoit rongé le bois en différens endroits; elle fait la même chose dans la cage où elle est actuellement gardée ; elle n'aime pas à être renfermée, cependant elle n'est point farouche, car elle souffre qu'on la tire de son nid & qu'on l'y remette avec la main nue, sans qu'elle morde jamais; au reste, elle ne s'apprivoise que jusqu'à un certain point, comme l'a remarqué M. de Buffon; car elle ne paroît mettre aucune différence entre celui qui lui donne à manger & des étrangers ; lorsqu'elle est en repos, elle est assise sur ses genoux & ses jambes de derriere étendues sous le ventre at-

(*e*) *Voyez* tome XIII, *page* 78, *édition de Hollande.*

teignent presque ses jambes de devant, en formant une espèce d'arc-de-cercle; sa queue alors est posée le long de son corps; dans cette attitude, elle recueille les grains de blé ou les pois dont elle se nourrit; c'est avec ses pattes de devant qu'elle les porte à sa bouche, & cela si promptement qu'on a peine à en suivre de l'œil les mouvemens; elle porte chaque grain à sa bouche & en rejette l'écorce pour ne manger que l'intérieur.

Quand elle se meut, elle ne marche pas en avançant un pied devant l'autre; mais en sautant comme une sauterelle, & en s'appuyant uniquement sur l'extrémité des doigts de ses pieds de derriere; alors elle tient ses pieds de devant si bien appliqués contre sa poitrine, qu'il semble qu'elle n'en a point; la figure qu'en offre la planche (*f*), la représente dans l'attitude où elle est quand elle se prépare à sauter, & il est difficile de concevoir comment elle peut se soutenir; quelquefois même son corps forme, avec ses jambes, un angle plus aigu encore; mais, pour l'ordinaire, elle se tient dans une situation qui approche plus de la perpendiculaire; si on l'épouvante elle saute à sept ou huit pieds de distance; lorsqu'elle veut grimper sur une hauteur, elle fait usage de ses quatre pieds; mais, lorsqu'il faut descendre dans un creux, elle traîne après soi ses jambes de derriere sans s'en servir,

(*f*) *Voyez*, dans ce volume, *planche V. fig. 2.*

& elle avance en s'aidant uniquement des pieds de devant.

Il semble que la lumiere incommode cet animal, aussi dort-il pendant tout le jour, & il faut qu'il soit bien pressé par la faim, pour qu'il lui arrive de manger quand le soleil luit encore; mais, dès qu'il commence à faire obscur, il se réveille, &, durant toute la nuit, il est continuellement en mouvement, & c'est alors seulement qu'il mange; quand le jour paroît, il rassemble en tas le sable qui est dispersé dans sa cage, il met par-dessus le coton qui lui sert de lit & qui est fort dérangé par le mouvement qu'il vient de se donner; &, après avoir raccommodé son nid, il s'y fourre jusqu'à la nuit suivante.

Pendant le voyage qu'il a fait de Tunis à Amsterdam, & qui a été de quelques mois, on l'a nourri de gruau ou de biscuit sec sans lui donner à boire. Dès qu'il fut arrivé, le premier soin de M. Klockner fut de lui présenter un morceau de pain trempé dans l'eau, ne doutant pas qu'il ne fût fort altéré, mais il ne voulut point y toucher, & il préféra un biscuit dur; cependant M. Klockner, ne soupçonnant pas qu'il pût se passer d'eau, lui donna des pois verts & des grains de blé qui en étoient imbibés, mais ce fut inutilement, il n'en goûta point; il fallut en revenir à ne lui donner que du manger sec sans eau; & jusqu'à présent, depuis une année & demie, il s'en est bien trouvé.

Quelques auteurs ont rangé cet animal

parmi les lapins auxquels il reſſemble par la couleur & la fineſſe de ſon poil, & par la longueur de ſes oreilles; d'autres l'ont pris pour un rat, parce qu'il eſt à-peu-près de la même grandeur; mais il n'eſt ni lapin ni rat; l'extrême diſproportion qu'il y a entre ſes jambes de devant & celles de derriere, & l'exceſſive longueur de ſa queue, le diſtinguent des uns & des autres. Il forme un genre à part & même très ſingulier avec l'alagtaga, dont M. Gmelin nous a donné la deſcription & la figure, mais qui approche ſi fort de notre gerbo, qu'on ne peut le regarder, avec M. de Buffon, que comme une variété de la même eſpèce.

Il ne faut pas oublier que le gerbo a autour de la bouche une mouſtache compoſée de poils aſſez roides, parmi leſquels il y en a un de côté d'une longueur extraordinaire, puiſqu'il eſt long de trois pouces.

Je me ſuis ſervi de la peau bourrée qui eſt dans le Cabinet de l'Académie de Leyde, pour prendre les dimenſions que voici.

	pieds.	pouces.	lig.
Longueur du corps entier, meſurée en ligne droite, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus.	0	6	7
Longueur des oreilles. .	0	0	10
Diſtance entre l'oreille & l'œil.	0	0	6

	pieds	pouces.	lignes.
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre.	0	0	6½
Ouverture de l'œil. . .	0	0	5
Distance entre l'œil & le bout du museau.	0	1	0
Circonférence du bout du museau.	0	2	6
Circonférence de la tête entre les oreilles & les yeux.	0	5	0
Circonférence du corps, prise derriere les jambes de devant.	0	5	5
Circonférence prise devant les jambes de derriere.	0	6	1
Lougueur des jambes de devant, depuis l'extrémité des doigts jusqu'à la poitrine.	0	0	10
Longueur des jambes de derriere, depuis l'extrémité des pieds jusqu'à l'abdomen.	0	5	6
Longueur de la queue. .	0	8	0

Ces dimensions sont celles du gerbo dont j'ai la dépouille, & elles sont à peu-près celles du gerbo de M. le Docteur Klockner, & de presque tous ceux qui ont été décrits par les Naturalistes ; il y en a cependant qui sont beaucoup plus grands. Prosper Alpin, en parlant du daman ou agneau d'Israël,

que M. de Buffon range avec raiſon, au nombre des gerboiſes (*g*), avoit déjà dit que cet animal eſt plus gros que notre lapin d'Europe, ce qui a paru douteux au Docteur Shaw & même à M. de Buffon (*h*). A préſent, nous ſommes certains que cet auteur n'a point exagéré; toute l'Europe ſait que MM. Bancks & Solander, animés d'un zèle, je dirois preſque héroïque, pour avancer nos connoiſſances dans l'Aſtronomie & dans l'Hiſtoire Naturelle, ont entrepris le tour du monde; à leur retour en Angleterre, ils ont fait voir deux gerbos qui ſurpaſſent en groſſeur nos plus grands lièvres; en courant ſur leurs deux pieds de derriere ils mettent en défaut les meilleurs chiens. Ce n'eſt-là qu'une des moindres curioſités qu'ils ont apportées avec eux; ils en ont fait une ample collection, qui leur fournira de quoi remplir un millier de planches. On prépare, par ordre de l'Amirauté d'Angleterre, une relation de leur Voyage; on y verra des particularités très intéreſſantes ſur un pays des terres auſtrales, que nous ne connoiſſions juſqu'à préſent que de nom; je veux parler de la nouvelle Zélande, &c. «

(*g*) *Nota.* On verra ci-après les raiſons que j'ai de changer de ſentiment à cet égard.

(*h*) *Voyez* le tome XIII, p. 80 de cet Ouvrage, *édition de Hollande.*

SECONDE ADDITION

à l'histoire des GERBOISES,

Par M. ALLAMAND.

DANS l'histoire que j'ai donnée du Gerbo, j'ai remarqué que Prosper Alpin a eu raison de dire que le daman, qui appartient au genre des gerboises (*i*), étoit plus gros que notre lapin d'Europe. J'ai avancé cela, fondé sur ce qu'on m'avoit écrit d'Angleterre ; que M. Banks revenu de son Voyage autour du monde, avoit apporté un de ces animaux qui surpassoit en grosseur nos plus grands lièvres. A présent, je suis en état de dire quelque chose de plus positif sur cet animal, dont M. Banks a eu la bonté de me faire voir la dépouille, & dont nous avons la description & la figure dans la relation du Voyage de M. le Capitaine Cook (*k*). Il en diffère de toutes les es-

(*i*) *Nota.* Le Daman du Docteur Shaw, appartient en effet au genre des gerboises ; mais nous verrons, comme nous venons d'en avertir, les raisons qui nous persuadent que le Docteur Shaw a mal appliqué à cet animal le nom de daman.

(*k*) *Voyez* An account of the Voyages performed by Commodore Byron, Capitain Wallis, Capitain Carteret, and Capitain Cook, *volume III*, *p. 577.*



La grande Gerboise ou Lièvre sauteur.

Villement fils. aqua forti


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

pèces de gerboises décrites jusqu'à présent, non-seulement par sa grandeur, qui approche de celle d'une brebis, mais encore par le nombre ou l'arrangement de ses doigts. Parkinson (*l*), qui étoit parti avec M. Banks, en qualité de son dessinateur, & dont on a publié les Mémoires, nous apprend qu'il avoit cinq doigts aux pieds de devant, armés d'ongles crochus, & quatre à ceux de derrière; comme c'étoit un jeune qui n'étoit pas encore parvenu à toute sa grandeur, il ne pesoit que trente-huit livres; sa tête, son cou & ses épaules, étoient fort petites en comparaison des autres parties de son corps; ses jambes de devant avoient huit pouces de longueur, & celles de derrière en avoient vingt-deux; il avançoit en faisant de très grands sauts en se tenant debout; il tenoit ses jambes de devant appliquées à sa poitrine, & elles paroissoient ne lui servir qu'à creuser la terre; sa queue étoit épaisse à son origine, & son diamètre alloit en diminuant jusqu'à son extrémité; tout son corps étoit couvert d'un poil gris-de-souris foncé, excepté à la tête & aux oreilles qui avoient quelque ressemblance à celles d'un lièvre.

Par cette description, on voit que cet animal n'est pas le gerbo qui a quatre doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derrière, ni le daman ou agneau d'Israël,

---

(*l*) A journal of a Voyage to the south san by Sydney Parkinson, p. 145.

qui a quatre doigts aux pieds de devant & cinq à ceux de derrière (*m*), avec lequel par conséquent je n'aurois pas dû le confondre ; l'alagtaga est l'espèce des gerboises qui en approche le plus par le nombre des doigts, il en a cinq aux pieds de devant & trois à ceux de derrière, avec un éperon qui peut passer pour un pouce ou quatrième doigt, comme remarque M. de Buffon ; mais la différence de grandeur, la distance des lieux & la diversité du climat où ces deux animaux se trouvent, ne permettent guère de les regarder comme une seule & même espèce. Celui que M. Banks nous a fait connoître, est habitant de la nouvelle Hollande, & l'alagtaga est commun en Tartarie & sur le Wolga.

Nous avons actuellement en Hollande un animal vivant, qui pourroit bien être le même que celui de la nouvelle Hollande : on en jugera par la description suivante, dont je suis redevable à M. le Docteur Klockner, à qui j'ai dû aussi celle que j'ai donnée ci-devant du petit gerbo.

Cet animal a été apporté du cap de Bonne-espérance par le sieur Holst, à qui il appartient ; il a été pris sur une montagne nommée *Snenwberg*, située à une très grande distance du Cap & fort avant dans les ter-

---

(*m*) *Nota.* Cela est vrai du prétendu daman du Docteur Shaw, qui est une gerboise, mais faux à l'égard du véritable daman, qui n'a que trois doigts aux pieds de derriere. *Voyez*, ci-après, son article.

res; les payſans Hollandois lui donnent le nom de *aerdmannetje*, de *ſpringendehaas* ou *lièvre ſautant*; il eſt de la grandeur d'un lièvre ou d'un lapin, ſon pelage eſt de couleur fauve par le haut, mais de couleur de cendré ſur la peau, & entre-mêlé de quelques poils plus longs; dont la pointe eſt noire; ſa tête eſt fort courte, mais large & plate entre les oreilles, & elle ſe termine par un muſeau obtus qui a un fort petit nez; ſa mâchoire ſupérieure eſt fort ample & cache l'inférieure qui eſt très courte & petite; il n'eſt point de quadrupède connu qui ait l'ouverture de la gueule ſi en arrière au-deſſous de la tête.

Les oreilles ſont d'un tiers plus courtes que celle du lapin, elles ſont fort minces & tranſparentes au grand jour; leur partie ſupérieure eſt noirâtre, l'inférieure eſt de couleur de chair & plus tranſparente que la partie ſupérieure; il a de grands yeux à fleur de tête, d'un brun tirant ſur le noir; ſes paupières ſont garnies de cils & ſurmontés de cinq ou ſix poils très longs; chaque mâchoire eſt garnie de deux dents inciſives très fortes, celles de la ſupérieure ne ſont pas ſi longues que celle de la mâchoite inférieure, la lèvre d'en haut eſt garnie d'une mouſtache compoſée de longs poils.

Les pieds de devant ſont petits, courts & ſitués tout près du cou, ils ont chacun cinq doigts auſſi très courts, placés ſur la même ligne, ils ſont armés d'ongles crochus de deux tiers plus grands que les

doigts mêmes, il y a au-dessous une éminence charnue sur laquelle ces ongles reposent ; les deux jambes de derrière sont plus grandes que celles de devant ; les pieds ont quatre doigts, dont les deux intérieurs sont plus courts que le troisième ; qui est un tiers plus grand que l'extérieur, ils sont tous garnis d'ongles, dont le dos est élevé, & qui sont concaves en dessous.

Le corps est étroit en avant & un peu plus gros en arrière ; la queue est aussi longue que le corps, les deux tiers en sont couverts de longs poils fauves, & l'autre tiers de poils noirs.

Comme les autres sortes de gerboises, il ne se sert que de ses pieds de derrière pour marcher, ou, pour parler juste, pour sauter ; aussi ces pieds sont-ils très forts, & si on le prend par la queue, il en frappe avec beaucoup de violence. On n'a pas pu déterminer la longueur de ses grands sauts, parce qu'il ne peut pas exercer sa force dans le petit appartement où il est renfermé : dans l'état de liberté, on dit que ces animaux font des saux de vingt à trente pieds.

Son cri est une espèce de grognement ; quand il mange, il s'assied en étendant horizontalement de grandes jambes & en courbant son dos ; il se sert de ses pieds de devant comme de mains pour porter sa nourriture à sa gueule ; il s'en sert aussi pour creuser la terre, ce qu'il fait avec tant de promptitude, qu'en peu de minutes il peut s'y enfoncer tout-à-fait.

Sa nourriture ordinaire eſt du pain, des racines, du blé, &c.

Quand il dort, il prend une attitude ſingulière, il eſt aſſis avec les genoux étendus; il met ſa tête à-peu-prés entre ſes jambes de derrière, & avec ſes deux pieds de devant il tient ſes oreilles appliquées ſur ſes yeux, il ſemble ainſi protéger ſa tête par ſes mains; c'eſt pendant le jour qu'il dort, & pendant la nuit il eſt ordinairement éveillé.

Par cette deſcription on voit que cet animal doit être rangé dans la claſſe des gerboiſes, décrites par M. de Buffon, mais qu'il en diffère cependant beaucoup; tant par ſa grandeur que par le nombre de ſes doigts. Nous en donnons ici la figure (*pl. XV*) (*n*), qui, quoiqu'elle ait beaucoup de rapport avec celle que nous avons donnée du gerbo (*pl. VII de ce volume*), en diffère cependant aſſez pour qu'on ne puiſſe pas les confondre : nous avons fait graver, au bas de la planche, les pieds de cet animal, pour qu'on comprenne mieux ce que nous en avons dit.

S'il eſt le même animal que celui qui a été décrit dans la relation du Voyage du Capitaine Cook, comme il y a grande apparence, la figure qui s'en trouve dans l'ouvrage Anglois & dans la traduction françoiſe, n'eſt pas exacte; la tête en eſt trop longue; ſes jambes de devant ne ſont ja-

---

(*n*) *Voyez*, dans ce volume, *planche III.*

mais dans la ſituation où elles ſont repré-ſentées comme pendantes vers le bas ; le nôtre les tient toujours appliquées à ſa poitrine, de façon que ſes ongles ſont placés immédiatement ſous ſa mâchoire inférieure ; ſituation qui s'accorde avec celle que leur donne l'auteur Anglois, mais qui a été mal exprimée par le deſſinateur & par le graveur.

Voici les dimenſions de notre grand gerbo, qui feront mieux connoître combien il diffère de toutes les autres eſpèces décrites.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps, meſuré en ligne droite, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue. . .	1	2	0
Longueur des oreilles. .	0	2	9
Diſtance entre les yeux.	0	2	0
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre.	0	1	1
Ouverture de l'œil. . .	0	0	9
Circonférence du corps, priſe derriere les jambes de devant.	0	11	0
Circonférence priſe devant les jambes de derriere.	1	0	2
Hauteur des jambes de devant, depuis l'extrémité des ongles juſqu'à la poitrine.	0	3	0
Longueur des jambes de derriere, depuis l'extrémité des pieds juſqu'à l'abdomen.	0	8	9
Longueur de la queue. .	1	2	9

En

En comparant ces descriptions de M. Allamand, & en résumant les observations que l'on vient de lire, nous trouverons dans ce genre des gerboises quatre espèces bien distinctement connues : 1°. la *gerboise* ou *gerbo* d'Edwards, d'Hasselquist & de M. Allamand, dont nous avons donné la description, *volume XII*, & dont nous donnons ici la figure (*planche V*), & à laquelle nous laissons simplement le nom de gerboise, en persistant à lui rapporter l'alagtaga, & en lui rapportant encore, comme simple variété, la *gerboise de Barca* de M. le Chevalier Bruce ; 2°. notre *tarsier* (*planche IX*, *tome XIII*), qui est bien du genre de la gerboise & même de sa taille, mais qui néanmoins forme une espèce différente, puisqu'il a cinq doigts à tous les pieds ; 3°. la grande gerboise ou lièvre sauteur du Cap que nous venons de reconnoître dans les descriptions de Mrs. de Querhoënt, Forster & Allamand, & dont nous donnons ici la figure (*planche VI*) ; 4°. la très grande gerboise de la nouvelle Hollande, appellée *kanguroo* par les naturels du pays ; elle approche de la grosseur d'une brebis, & par conséquent est d'une espèce beaucoup plus forte que celle de notre grande gerboise ou lièvre sauteur du Cap, quoique M. Allamand semble les rapporter l'un à l'autre. Nous n'avons pas cru devoir copier la figure de cette gerboise, donnée dans le premier Voyage du Capitaine Cook, parce qu'elle nous paroît trop défectueuse, mais nous devons rapporter ici ce que ce célè-

bre Navigateur a dit de ce ſingulier animal, qui, juſqu'à ce jour, ne s'eſt trouvé nulle part que dans le continent de la nouvelle Hollande.

» Comme je me promenois le matin à peu de diſtance du Vaiſſeau, dit-il (*à la baie d'Endéavour, côte de la nouvelle Hollande*), je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avoient décrit ſi ſouvent; il étoit d'une légere couleur de ſouris, & reſſembloit beaucoup par la groſſeur & la figure à un lévrier, & je l'aurois en effet pris pour un chien ſauvage, ſi au lieu de courir il n'avoit pas ſauté comme un lièvre ou un daim. . . . M. Banks qui vit imparfaitement cet animal, penſa que ſon eſpéce étoit encore inconnue. . . . Un des jours ſuivans, comme nos gens partoient au premier crépuſcule du matin pour aller chercher du gibier, ils virent quatre de ces animaux, dont deux furent très bien chaſſés par le lévrier de M. Banks, mais ils le laiſſerent bientôt derriere en ſautant pardeſſus l'herbe longue & épaiſſe qui empêchoit le chien de courir; on obſerva que ces animaux ne marchoient pas ſur leurs quatre jambes, mais qu'ils ſautoient ſur les deux de derriere (*m*), comme le *gerbua* ou *mus jaculus*. . . . Enfin M. Gore mon Lieutenant, faiſant, peu de jours après, une

(*m*) Le traducteur dit les *deux de devant*; mais c'eſt évidemment une faute, comme le prouve ce qui ſuit,

promenade dans l'intérieur du pays avec ſon fuſil, eut le bonheur de tuer un de ces quadrupèdes qui avoit été ſi ſouvent l'objet de nos ſpéculations. Cet animal n'a pas aſſez de rapport avec aucun autre déjà connu, pour qu'on puiſſe en faire la comparaiſon; ſa figure eſt très analogue à celle du *gerbo*, à qui il reſſemble auſſi par ſes mouvemens; mais ſa groſſeur eſt fort différente, le gerbo étant de la taille d'un rat ordinaire, & cet animal parvenu à ſon entiere croiſſance, de celle d'un mouton; celui que tua mon Lieutenant étoit jeune, & comme il n'avoit pas encore pris tout ſon accroiſſement, il ne peſoit que trente huit livres; la tête, le cou & les épaules, ſont très petits en proportion des autres parties du corps; la queue eſt preſque auſſi longue que le corps, elle eſt épaiſſe à ſa naiſſance & elle ſe termine en pointe à l'extrémité; les jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derriere en ont ving-deux; il marche par ſauts & par bonds; il tient alors la tête droite & ſes pas ſont fort longs; il replie ſes jambes de devant tout près de la poitrine, & il ne paroît s'en ſervir que pour creuſer la terre; la peau eſt couverte d'un poil court, gris ou couleur de ſouris-foncé; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légère reſſemblance avec celles du lièvre : cet animal eſt appellé *kanguroo* par les naturels du pays. . . Le même M. Gore, dans une autre chaſſe, tua un ſecond *kanguroo*, qui, avec la peau, les entrailles & la tête, peſoit quatre-vingt-qua-

F 2

tre livres, & néanmoins en l'examinant nous reconnumes qu'il n'avoit pas encore pris toute sa croissance, parce que les dents mâchelieres intérieures n'étoient pas encore formées. . . Ces animaux paroissent être l'espèce de quadrupèdes la plus commune à la nouvelle Hollande, & nous en rencontrions presque toutes les fois que nous allions dans les bois (*n*)«.

On voit clairement par cette description historique, que le kanguroo ou très grande gerboise de la nouvelle Hollande n'est pas le même animal que la grande gerboise ou lièvre sauteur du cap de Bonne-espérance; & MM. Forster, qui ont été à portée d'en faire la comparaison avec le *kanguroo* de la nouvelle Hollande, ont pensé comme nous, que c'étoit deux espèces différentes dans le genre des gerboises; d'un autre côté, si l'on compare ce que dit le Docteur Shaw de l'animal qu'il appelle *daman*, avec la description du lièvre sauteur, on reconnoîtra aisément que ces deux animaux ne sont qu'une seule & même espèce, & que ce savant Voyageur s'est trompé sur l'application du nom *daman*, qui appartient à un animal tout différent.

On peut aussi inférer de ce qui vient d'être dit, que l'espèce du lièvre sauteur, appartient non-seulement à l'Afrique, mais encore à la Phénicie, la Syrie & autres ré-

(*n*) Premier Voyage de Cook; collection d'Hawkesworth, traduction françoise, *tome IV, pages 24, 34, 45, 56 & 62.*

gions de l'Asie mineure, dont la communication avec l'Afrique est bien établie par l'Arabie, pour des animaux surtout qui vivent dans les sables brûlans du désert. En séparant donc le vrai daman des gerboises, nous devons indiquer les caracteres qui les distinguent.





DU DAMAN-ISRAËL.

C'est à M. le Chevalier Bruce que nous devons l'exacte connoissance & la vraie description du daman, déjà bien indiquée par Prosper Alpin, & mal-à-propos rapporté par le Docteur Shaw à la grande gerboise. Voici ce que m'a écrit à ce sujet cet illustre Voyageur. » Le daman-israël n'est point une gerboise ; il est mal indiqué par notre docteur Shaw, qui dit que ses pattes de devant sont courtes en comparaison de celles de derrière, dans la même proportion que celles des gerboises ; ce fait n'est point vrai : voici la figure de cette animal que j'ai dessiné moi-même. Il est fort commun aux environs du Mont-Liban & encore plus dans l'Arabie pétrée ; il se trouve aussi dans les montagnes de l'Arabie heureuse, & dans toutes les parties hautes de l'Abyssinie ; il est de la forme & de la grandeur d'un lapin ; les jambes de devant un peu plus courtes que celles de derrière, mais non pas plus que le lapin ; un caractére très distinct, c'est qu'il n'a point du tout de queue, & qu'il a trois doigts à chaque patte, à-peu-près comme ceux des singes, sans aucun ongle, & environnés d'une chair molle d'une forme ronde ; par ce caractére & par le manque de queue,

I



2



1 Le Daman Israel 2 Le Daman du Cap

Pillement. fils. aqua



il paroît approcher du loris; les oreilles sont petites & courtes, couvertes de poil en dedans comme en dehors, par où il diffère encore du lapin; tout le dessous du corps est blanc, & le dedans à-peu-près de la couleur de nos lapins sauvages; il lui sort sur le dos & sur tout le dessus du corps & des cuisses, de longs poils isolés, d'un noir fort luisant. Ces animaux vivent toujours dans les cavernes des rochers & non pas dans la terre, puisqu'ils n'ont point d'ongles «. Je donne ici (*planche VII*), la figure de cet animal, d'après le dessin de M. Bruce, & il paroît, par son témoignage, que le docteur Shaw s'est trompé; & ce qui le confirme encore, c'est que ne voulant pas s'en tenir à ce que Prosper Alpin avoit dit du daman, que sa chair est excellente à manger, & qu'il est *plus gros que notre lapin d'Europe*, il a retranché ce dernier fait du passage de Prosper Alpin qu'il cite au reste en entier. Il faut donc rectifier ce que j'en ai dit moi-même, & rendre à Prosper Alpin la justice d'avoir indiqué le premier le daman-israël, & de lui avoir donné ses véritables caractères.

Au reste, il ne paroît pas douteux que ce daman ou agneau d'Israël ne soit le *saphan* de l'Ecriture Sainte. M. le chevalier Bruce dit qu'il l'a vu, non-seulement dans les différentes parties de l'Asie, mais jusqu'en Abyssinie : mais il existe dans les terres du cap de Bonne-espérance une autre espèce de daman que M. Sonnerat nous a rapporté, & dont nous donnons ici la figure

(*planche VII*, *fig.* 2). Ce daman du Cap diffère du daman Israël par plus de rondeur dans la taille, & aussi parce qu'il n'a pas autant de poils saillans ni aussi longs que ceux du daman Israël; il a de plus un grand ongle courbe & creusé en gouttière au doigt intérieur du pied de derrière, ce qui ne se trouve pas dans les pieds du daman Israël. Ces caractères nous paroissent suffisans pour faire une espèce distincte de ce daman du Cap, & le séparer, comme nous le faisons ici, de celle du daman de Syrie, avec lequel néanmoins il a la plus grande ressemblance par la grandeur & la conformation, par le nombre des doigts & par le manque de queue.

Au reste, nous devons ajouter ici qu'à l'inspection seule de ce daman du Cap, nous l'avons reconnu pour le même animal que celui dont nous avons donné la figure (*tome VIII*, *planche II*, *figure I*), sous le nom de *marmotte du Cap*, en avertissant en même temps que je n'adoptois cette dénomination que provisionnellement, & en attendant que je fusse mieux informé de la nature & du vrai nom de cette animal; & comme la figure que j'en ai donnée & que je viens de citer, a été faite sur un assez mauvais dessin, on doit consulter de préférence celle que je donne ici (*pl. VII*); ainsi, il faut rapporter à ce daman du Cap, ce que nous avons dit de cette prétendue marmotte, & encore tout ce que nous donne M. Allamand, d'après M. Klockner, sur ce même animal, sous la dénomination de *klip-*

daas

daas ou *blaireau de roches* (*a*), en obſervant que, par la ſeule conformation de ſes pieds, il ne doit pas être mis dans le genre des blaireaux, & que c'eſt mal-à-propos qu'on lui en a appliqué le nom. Voici ce qu'en dit ce ſavant Naturaliſte dans ſes additions à mon Ouvrage.

» MM. Pallas & Voſmaër, croient que cet animal ſe creuſe des trous en terre comme notre marmotte on notre blaireau, & cela, diſent-ils, parce que ſes pieds ſont propres à cette opération; mais à en juger par ces mêmes pieds, on ſeroit porté à croire qu'il ne s'en ſert jamais pour un pareil uſage, car ils ne paroiſſent point propres à creuſer; ils ſont couverts en deſſous d'une peau fort douce, & les doigts ſont armés d'ongles courts & plats, qui ne s'étendent point au-delà de la peau; cela n'indique guere un animal qui gratte la terre pour s'y former une retraite. M. Pallas dit, à la vérité, que les ongles ſont très courts ou plutôt qu'il n'en a point, pour qu'en creuſant ils ne s'uſent pas contre les rochers, au milieu deſquels ces animaux habitent; cette raiſon eſt ingénieuſement trouvée, mais ne ſeroit-on pas autoriſé auſſi à dire, & peut-être avec plus de fondement, que la Nature ne leur a donné des ongles ſi courts, que parce qu'ils n'ont pas beſoin de s'en ſervir pour creuſer? au moins eſt-il ſûr

(*a*) Volume IV des ſupplémens, édition de Hollande, *planche* LXV.

que celui qui est à Amsterdam, ne les emploie pas à cela, jamais on ne le voit gratter ou creuser la terre. . .

» M. Vosmaër dit que ces animaux sont lents dans leurs mouvemens; cela est vrai, sans doute, de celui qu'il a vu, mais M. Pallas nous apprend qu'il étoit mort pour avoir trop mangé; ainsi, ne pourroit-on pas supposer que la graisse dont il étoit surchargé le rendoit lourd & pesant? Au moins ceux que M. Klockner a observés ne sont point tels; au contraire, ils sont très prestes dans leurs mouvemens; ils sautent avec beaucoup d'agilité de haut en bas, & tombent toujours sur leurs quatre pattes; ils aiment à être sur des endroits élevés; leurs jambes de derriere sont plus longues que celles de devant, ce qui fait que leur démarche ressemble plus à celle du cochon d'Inde que de tout autre animal; mais ils ont celle du cochon quand ils courent; ils ne dorment point pendant le jour; quand la nuit arrive, ils se retirent dans leur nid, où ils se fourrent au milieu du foin, dont ils se couvrent tout le corps. On dit qu'au Cap, ils ont leur nid dans les fentes des rochers, où ils se font un lit de mousse & de feuilles d'épines qui leur servent aussi de nourriture, de même que les autres feuilles qui sont peu charnues; au moins celui qui est Amsterdam paroît les préférer aux racines & au pain qu'on lui donne; il ne mange pas vol ontier des noix ni des amendes; quand il mâche, sa mâchoire inférieure se meut comme celle des animaux qui ruminent, quoiqu'il n'ap-

partienne point à cette classe. Si l'on peut juger de toute l'espèce par lui, ces animaux ne parviennent pas aussi vîte à toute leur grandeur que les cochons d'Inde : quand il a été pris, il étoit de la grosseur d'un rat, & étoit vraisemblablement âgé de cinq ou six semaines ; depuis onze mois qu'il est dans ce pays, il n'a pas encore la taille d'un lapin sauvage, quoique ces animaux parviennent à celle de nos lapins domestiques.

» Les Hottentots estiment beaucoup une sorte de remède que les Hollandois nomment *pissat de blaireau* ; c'est une substance noirâtre, sèche & d'assez mauvaise odeur, qu'on trouve dans les fentes des rochers & dans les cavernes ; on prétend que c'est à l'urine de ces bêtes qu'elle doit son origine ; ces animaux, dit-on, ont la coutume de pisser toujours dans le même endroit, & leur urine dépose cette substance, qui, séchée avec le temps, prend de la consistance, cela est assez vraisemblable ; celui qui est à Amsterdam lâche presque toujours son urine dans le même coin de la loge où il est renfermé.

» Sa tête est petite à proportion de son corps ; ses yeux n'ont guere que la moitié de la grandeur de ceux du lapin ; sa mâchoire inférieure est un peu plus courte que celle de dessus ; ses oreilles sont rondes & peu élevées, elles sont bordées de poils très fins, mais qui deviennent plus longs à mesure qu'ils approchent de ceux de la tête ; son cou est plus haut que large, & il en est de même de tout le corps ; ses pieds de

devant sont sans poils en dessous & partagés en lobes; en dessus, ils sont couverts de poils jusqu'à la racine des ongles. M. Vosmaër dit que ses pieds sont nus, cela ne doit s'entendre que de la partie inférieure; quand il court, les jambes de derriere ne paroissent guere plus longues que celles de devant; leurs pieds n'ont que trois doigts, dont deux sont toujours appliqués contre terre quand ils marchent, mais le troisième ou l'intérieur, est plus court & séparé des deux autres; quelque mouvement que l'animal fasse, il le tient toujours élévé; ce doigt est armé d'un ongle dont la construction est singuliere. M. Vosmaër se contente de dire qu'il a un ongle dont la construction est singuliere. M. Vosmaër se contente de dire qu'il a un ongle courbe (*b*); M. Pallas n'en dit pas davantage, & la figure qu'il en a donnée ne le fait pas mieux connoître (*c*). Cet ongle forme une gouttiere, dont les bords sont fort minces, ils se rapprochent à leur origine, & s'éloignent en avançant au-devant, puis ils se recourbent en dessous & ils se réunissent en se terminant en une petite pointe, qui s'étend dans la cavité de la gouttiere, presque jusqu'à son mi-

(*b*) Celui qui a traduit ce passage pour M. de Buffon, s'est trompé en disant que c'est le doigt du milieu qui a cet ongle; il auroit dû dire le doigt intérieur, comme il y a dans le texte Hollandois.

(*c*) *Voyez* ses *Spicilegia zoologica*, Fascic. II, tab. III, fig. IV.

lieu. Ces ongles ſont ſitués de façon que la cavité de celui du pied droit eſt en partie tournée vers celle du pied gauche, & en partie vers en bas, placés au bout du doig que l'animal tient toujours élevé, ils ne touchent jamais le ſol ſur lequel il marche; il ne paroît pas vraiſemblable qu'ils ſervent à jeter en arriere la terre, comme M. Pallas l'a ſoupçonné, ils ſont trop tendres pour cela. M. Klockner a mieux vu quel étoit leur uſage; l'animal s'en ſert pour ſe gratter le corps & ſe délivrer des inſectes ou des ordures qui ſe trouvent ſur lui; ſes autres ongles, vu leur figure, lui ſeroient inutiles pour cela. Le Créateur n'a pas voulu qu'aucun des animaux qu'il a formés, manquaſſent de ce qui leur étoit néceſſaire pour ſe délivrer de tout ce qui pourroit les incommoder.

» On voit ſur le corps de notre klipdas quelques poils noirs parſemés; un peu plus longs que les autres; c'eſt une ſingularité qui mérite d'être remarquée; cependant je n'en voudrois pas conclure avec M. Pallas, que ces poils peuvent être comparés aux épines du porc-épic, ils ne leur reſſemblent en rien.

» La longueur du corps de cet animal que M. Klockner a obſervé à Amſterdam, eſt, depuis le muſeau juſqu'à l'anus, de onze pouces trois quarts; celui que j'ai placé au Cabinet de notre Académie, n'a que dix pouces, mais celui qui a été décrit par M. Pallas, étoit long d'un pied trois pouces trois lignes; & la longueur de ſa tête égaloit

trois pouces quatre lignes ; celle de l'individu d'Amfterdam n'étoit que de trois pouces & demi.

» Les femelles de ces animaux n'ont que quatre mamelles, deux de chaque côté, & fi elles font plufieurs petits à-la-fois, comme il eft très vraifemblable, c'eft une nouvelle confirmation de ce qu'à dit M. de Buffon (*d*) ; favoir, que le nombre des mamelles n'eft point relatif, dans chaque efpèce d'animal, au nombre des petits que la femelle doit produire & allaiter «.

(*d*) *Voyez* tome V de cet Ouvrage, édition de Hollande, *p.* 47.





DE LA LOUTRE.

NOUS AVONS DIT que la Loutre ne paroiſſoit pas ſuſceptible d'éducation, & que nous n'avions pu réuſſir à l'apprivoiſer; mais des tentatives ſans ſuccès ne démontrent rien, & nous avons ſouvent reconnu qu'il ne falloit pas trop reſtreindre le pouvoir de l'éducation ſur les animaux : ceux même qui ſemblent le plus s'y refuſer, cèdent néanmoins & s'y ſoumettent dans certaines circonſtances; le tout eſt de rencontrer ces circonſtances favorables, & de trouver le point flexible de leur naturel, d'y appuyer enſuite aſſez pour former une premiere habitude de néceſſité ou de beſoin, qui bientôt s'aſſujettit toutes les autres. L'éducation de la loutre dont on va parler, en eſt un exemple : voici ce que M. le Marquis de Courtivron, mon confrere à l'Académie des Sciences, a bien voulu m'écrire en date du 15 Octobre 1779, ſur une loutre très privée & très docile qu'il a vue à Autun.

» Vous autoriſez, Monſieur, ceux qui ont quelques obſervations ſur les animaux à vous les communiquer, même quand elles ne ſont pas abſolument conformes à ce qui peut paroître avoir été votre premiere opinion. En reliſant l'article de la loutre, j'ai vu que vous doutez de la facilité qu'on au-

roit d'apprivoiſer cet animal. Dans ce que je vais vous dire, je ne rapporterai rien que je n'aie vu, & que mille perſonnes n'ayent vu comme moi, à l'Abbaye de Saint-Jean-le-grand, à Autun, dans les années 1775 & 1776; j'ai vu, dis-je, pendant l'eſpace de près de deux ans, à différentes fois, une loutre femelle qui avoit été apportée peu de temps après ſa naiſſance dans ce couvent, & que les Tourrières s'étoient plu à élever; elles l'avoient nourrie de lait juſqu'à deux mois d'âge, qu'elles commencerent à accoutumer cette jeune loutre à toutes ſortes d'alimens; elle mangeoit des reſtes de ſoupe, de petits fruits, des racines, des légumes, de la viande & du poiſſon, mais elle ne vouloit point de poiſſon cuit, & elle ne mangeoit le poiſſon cru que lorſqu'il étoit de la plus grande fraîcheur; s'il avoit plus d'un jour elle n'y touchoit pas. J'eſſayai de lui donner de petites carpes, elle mangeoit celles qui étoient vives, &, pour les mortes, elle les viſitoit en ouvrant l'ouie avec ſa patte, la flairoit & le plus ſouvent les laiſſoit, même quand on les lui préſentoit avant de lui en donner de vives. Cette loutre étoit privée comme un chien, elle répondoit au nom de *loup-loup*, que lui avoient donné les Tourrières; elle les ſuivoit, & je l'ai vu revenir à leur voix du bout d'une vaſte cour où elle ſe promenoit en liberté, &, quoiqu'étranger, je m'en faiſoit ſuivre en l'appellant par ſon nom; elle étoit familiariſée avec le chat des Tourrières, avec lequel elle avoit été élevée,

& jouoit avec le chien du Jardinier, qu'elle avoit aussi connu de bonne heure : pour tous les autres chiens & chats, quand ils approchoient d'elle, elle les battoit. Un jour, j'avois un petit épagneul avec moi, elle ne lui dit rien d'abord; mais, le chien ayant été la flairer, elle lui donna vingt soufflets avec ses pattes de devant, comme les chats ont coutume de faire lorsqu'ils attaquent de petits chiens, & le poursuivit, à coups de nez & de tête, jusqu'entre mes jambes; & depuis, toutes les fois qu'elle le vit, elle le poursuivit de même; tant que les chiens ne se défendoient pas, elle ne se servoit pas de ses dents; mais, si le chien faisoit tête & vouloit mordre, alors le combat devenoit à outrance; & j'ai vu des chiens assez gros déchirés & bien mordus, prendre le parti de la fuite.

» Cette loutre habitoit la chambre des Tourrières, & la nuit elle couchoit sur leur lit; le jour elle se tenoit ordinairement sur une chaise de paille, où elle dormoit couchée en rond; &, quand la fantaisie lui en prenoit, elle alloit se mettre la tête & les pattes de devant dans un sceau d'eau qui étoit à son usage, ensuite elle se secouoit & venoit se remettre sur sa chaise, ou alloit se promener dans la cour ou dans la maison extérieure; je l'ai vu plusieurs fois couchée au soleil, alors elle fermoit les yeux; je l'ai portée, maniée, prise par les pattes & flattée, elle jouoit avec mes mains, les mordoit insensiblement, & faisoit petites dents, si cela peut se dire, comme

on dit que les chats font patte de velours. Je la menai un jour auprès d'une petite flaque d'eau, où la riviere d'Aroux en laisse lorsqu'elle est débordée : ce qui vous paroîtra surprenant, & ce qui m'étonnoit aussi, c'est qu'elle parut craindre de voir de l'eau en si grand volume; elle n'y entra pas, passé le bord où elle se mouilla la tête comme dans le sceau; je la fis jeter à quelques pas dans l'eau, elle regagna le bord bien vîte, avec une sorte d'effroi, & nous suivit, très contente de retrouver ses Tourrières. Si on peut raisonner d'après un seul fait & un seul individu, la Nature paroît n'avoir pas donné à cet animal le même instinct qu'aux canards, qui barbottent aussitôt qu'ils sont éclos, en sortant de dessous une poule.

» Cette loutre étoit très malpropre; le besoin de se vider paroissoit lui prendre subitement, & elle se satisfaisoit de même, quelque part qu'elle fût, excepté sur les meubles, mais à terre & dans la chambre comme ailleurs; les Tourrières n'avoient jamais pu, même par des corrections, l'accoutumer à aller, pour ses besoins, à la cour, qui étoit peu éloignée; dès qu'elle s'étoit vidée, elle venoit flairer ses excrémens, ainsi que les chats, & faisoit un petit saut d'allégresse ensuite, comme satisfaite de s'être débarrassée de ce poids.

» J'ai souvent eu occasion de voir cette loutre, parce que je ne passois point à Autun sans aller à l'Abbaye de Saint-Jean-le-grand, où Madame de Courtivron avoit

une tante; & j'ai dîné dix fois avec la loutre, qui étoit de très bonne compagnie. On me l'offrit, je l'aurois acceptée pour la mettre enchaînée sur le fossé de ma maison à Courtivron, où elle auroit eu occasion de se marier, si je n'avois reconnu la difficulté de l'enchaîner, à cause que le cou de cet animal est presque du même diamêtre de sa tête & de son corps; je pensai qu'elle pourroit s'échapper, & multiplier chez moi les loutres, qui n'y sont que trop communes.

» Je me reproche de m'être si fort étendu sur cet article des loutres, comme susceptibles d'être bien apprivoisées; mais j'ai cru devoir vous donner un exemple de ce que j'ai vu dans notre Bourgogne : ainsi, sans recourir aux exemples de Dannemarck & de Suède, s'ils existent, tels que le P. Vaniere, dans son Poëme du *Prædium rusticum*, les a célébrés : voilà des choses sur lesquelles vous pouvez compter, & il n'y a rien de poëtique dans ce que je vous dis «.





DE LA SARICOVIENNE

ou LOUTRE MARINE (*a*).

NOUS AVONS DIT à l'article de la Loutre-saricovienne ou *Caregueibeju* de Marcgrave, que cet animal paroissoit se trouver sur la plupart des côtes poissonneuses & des embouchures des grands fleuves, dans les plages désertes de l'Amérique méridionale; mais nous ignorions alors que ce même animal se retrouve au Kamtschatka & sur les côtes & les isles de toute cette partie du nord-est de l'ancien continent, & sans que la différence du climat paroisse avoir influé sur l'espèce qui semble être par-tout la même. Ces saricoviennes de Kamtschatka ont été soigneusement décrites par M. Steller, & l'on ne peut douter, en comparant sa description avec celle de Marcgrave, que l'espèce de ces saricoviennes de Kamtschatka, ne soit la même que celle du carigueibeju ou saricovienne de l'Amérique; on verra de même que les lions marins, les ours marins & la plupart des

---

(*a*) Suite de cet article, *tome XIII, page* 319 de l'Histoire Naturelle, & *volume VI, page* 207 de cette édition.

phoques se retrouvent les mêmes dans les mers les plus éloignées les unes des autres, & sous les climats les plus opposés.

Les Russes qui demeurent au Kamtschatka, donnent à la saricovienne le nom de *bobr* ou *castor*, quoiqu'elle ne ressemble au castor que par la longueur de son poil, & qu'elle n'ait que peu de rapport avec lui par sa forme extérieure; car c'est une véritable loutre à laquelle non-seulement nous rapporterons ces grandes loutres de la Guyane & du Brésil, dont nous avons parlé (*volume VI, page* 207); mais aussi cette loutre du Canada, dont nous avons donné la notice (*vol. XIII, page* 322), & qui paroît être de la taille & de l'espècedes saricoviennes.

On voit ces saricoviennes ou l'outres marines sur les côtes orientales du Kamtschatka & dans les isles voisines, depuis le 50e degré jusqu'au 56e, & il ne s'en trouve que peu ou point dans la mer intérieure à l'occident du Kamtschatka, ni au-delà de la troisième isle des Kuriles; elles ne sont ni féroces, ni farouches, étant même assez sédentaires dans les lieux qu'elles ont choisis pour demeure; elles semblent craindre les phoques, ou du moins elles évitent les endroits qu'ils habitent, & n'aiment que la société de leur espèce; on les voit en très grand nombre dans toutes les isles inhabitées des mers orientales du Kamtschatka; il y en avoit, en 1742, une si grande quantité à l'isle de Bering, que les Russes en tuerent plus de huit cents. » Comme ces

animaux n'avoient jamais vu d'hommes auparavant, dit M. Steller, ils n'étoient ni timides, ni ſauvages; ils s'approchoient même des feux que nous allumions, juſqu'à ce qu'inſtruits par leur malheur, ils commencerent à nous fuir (*b*) «.

Pendant l'hiver, ces ſaricoviennes ſe tiennent tantôt dans la mer ſur les glaces, & tantôt ſur le rivage; en été, elles entrent dans les fleuves, & vont même juſque dans les lacs d'eau douce, où elles paroiſſent ſe plaire beaucoup; dans les jours les plus chauds, elles cherchent, pour ſe repoſer, les lieux frais & ombragés; en ſortant de l'eau, elles ſe ſecouent & ſe couchent en rond ſur la terre comme les chiens; mais, avant que de s'endormir, elles cherchent à reconnoître, par l'odorat plutôt que par la vue, qu'elles ont foible & courte, s'il n'y a pas quelques ennemis à craindre dans les environs; elles ne s'éloignent du rivage qu'à de petites diſtances, afin de pouvoir regagner promptement l'eau dans le péril; car, quoiqu'elles courent aſſez vîte, un homme leſte peut néanmoins les atteindre; mais en revanche elles nagent avec une très grande célérité & comme il leur plaît, c'eſt-à-dire, ſur le ventre, ſur le dos, ſur les côtés, & même dans une ſituation preſque perpendiculaire.

Le mâle ne s'attache qu'à une ſeule fe-

(*b*) *Novi commentarii Academiæ Petropol.* tome II, 1751.

melle, avec laquelle il va de compagnie, & qu'il paroît aimer beaucoup, ne la quittant ni ſur mer, ni ſur terre; il y a apparence qu'ils s'aiment en effet dans tous les temps de l'année, car on voit des petits nouveaux-nés dans toutes les ſaiſons, & quelquefois les peres & meres ſont encore ſuivis par des jeunes de différens âges de portées précédentes, parce que leurs petits ne les quittent que quand ils ſont adultes & qu'ils peuvent former une nouvelle famille; les femelles ne produiſent qu'un petit à-la-fois, & très rarement deux; le temps de la geſtation eſt d'environ huit à neuf mois; elles mettent bas ſur les côtes ou ſur les isles les moins fréquentées, & le petit, dès ſa naiſſance, a déjà toutes ſes dents, les canines ſont ſeulement moins avancées que les autres; la mere l'allaite pendant près d'un an, d'où l'on peut préſumer qu'elle n'entre en chaleur qu'environ un an après qu'elle a produit; elle aime paſſionnément ſon petit, & ne ceſſe de lui prodiguer des ſoins & des careſſes, jouant continuellement avec lui, ſoit ſur la terre, ſoit dans l'eau; elle lui apprend à nager, &, lorſqu'il eſt fatigué, elle le prend dans ſa gueule pour lui donner quelques momens de repos; ſi l'on vient à le lui enlever, elle jette des cris & des gémiſſemens lamentables; il faut même uſer des précautions, lorſqu'on veut le lui dérober, car quoique douce & timide, elle ſe défend avec un courage qui tient du déſeſpoir, & ſe fait ſouvent tuer ſur la place, plutôt que de l'abandonner.

Ces animaux se nourrissent de crustacées, de coquillages, de grands polypes & autres poissons mous qu'ils viennent ramasser sur les grèves & sur les rivages fangeux, lorsque la marée est basse, car ils ne peuvent demeurer assez long-temps sous l'eau pour les prendre au fond de la mer, n'ayant pas comme les phoques, le trou ovale du cœur ouvert; ils mangent aussi des poissons à écailles, comme des anguilles de mer, &c. des fruits rejetés sur le rivage en été, & même des fucus, faute de tout autre aliment; mais ils peuvent se passer de nourriture pendant trois ou quatre jours de suite; leur chair est meilleure à manger que celle des phoques, surtout celle des femelles, qui est grasse & tendre lorsqu'elles sont pleines & prêtes à mettre bas; celle des petits, qui est très délicate, est assez semblable à la chair de l'agneau, mais la chair des vieux est ordinairement très dure (*c*).

(*c*) » Les Russes, jetés dans cette isle (de Bering), après s'être réservé une provision de huit cens livres de farine, pour faire le trajet du Kamtschatka, dès que la saison & leur santé le permettroient, eurent recours aux loutres marines; un de ces animaux leur fournissoit quarante ou cinquante livres de chair, mais si dure, du moins celle des mâles, qu'il falloit la hacher & l'avaler presque sans mâcher; on en préparoit les viscères pour les malades. Du reste, quoique M. Steller prétende que la loutre est bonne contre le scorbut, M. Muller en doute, puisque les Russes, qui moururent de cette maladie, en avoient mangé comme les autres; cependant on en tua beaucoup, même quand on eut cessé de s'en nourrir, parce que les

» Ce

» Ce fut, dit M. Steller, notre nourriture principale à l'isle de Bering, elle ne nous fit aucun mal, quoique mangée seule & sans pain, & souvent à demi-crue ; le foie, les rognons & le cœur, sont absolument semblables à ceux du veau (*d*) «.

On voit souvent au Kamtschatka & dans les isles Kuriles, arriver les saricoviennes sur des glaçons poussés par un vent d'Orient, qui règne de temps en temps sur ces côtes en hiver ; les glaçons, qui viennent du côté de l'Amérique, sont en si grande quantité, qu'ils s'amoncellent & forment une étendue de plusieurs milles de longueur sur la mer : les chasseurs s'exposent, pour avoir les peaux des saricoviennes, à aller fort au loin sur ces glaçons avec des patins qui ont cinq ou six pieds de long sur environ huit pouces de large, & qui par conséquent leur donnent la hardiesse d'aller dans les endroits où les glaces ont peu d'épaisseur ; mais, lorsque ces glaces sont poussées au large par un vent contraire, ils se trouvent souvent en danger de périr

---

peaux en sont très belles, & valent aux Russes, qui les vont porter à la Chine, jusqu'à quatre-vingt ou cent roubles la pièce ; aussi ramassa-t-on neuf cens de ces peaux à la chasse des loutres, qui dura jusqu'au mois de Mars, alors elles disparurent, & l'équipage eut recours à la pêche des chiens, des ours & des lions, que la mer leur offrit «. *Voyage de Bering ; Histoire générale des Voyages*, *tome XIX*, *p. 379*.

(*d*) *Novi commentarii Academiæ Petropol.* tome II, 1751.

ou de rester quelquefois plusieurs jours de suite errans sur la mer, avant que d'être ramenés à terre avec ces mêmes glaces par un vent favorable; c'est dans les mois de Février, de Mars & d'Avril, qu'ils font cette chasse périlleuse, mais très profitable, car ils prennent alors une plus grande quantité de ces animaux qu'en toute autre saison; cependant ils ne laissent pas de les chasser en été, en les cherchant sur la terre, où souvent on les trouve endormies; on les prend aussi, dans cette même saison, avec des filets que l'on tend dans la mer, ou bien on les poursuit en canot jusqu'à ce qu'on les ait forcées de lassitude.

Leur peau fait une très belle fourrure; les Chinois les achettent presque toutes, & ils les payent jusqu'à soixante-dix, quatre-vingt & cent roubles chacune; & c'est par cette raison qu'il en vient très peu en Russie. La beauté de ces fourrures varie suivant la saison; les meilleures & les plus belles, sont celles des saricoviennes tuées aux mois de Mars, d'Avril & de Mai; néanmoins ces fourrures ont l'inconvénient d'être épaisses & pesantes, sans cela, elles seroient supérieures aux zibelines, dont les plus belles ne sont pas d'un aussi beau noir. Il ne faut cependant pas croire que le poil de ces saricoviennes soit également noir dans tous les individus, car il y en a dont la couleur est brunâtre, comme celle de la loutre de riviere, d'autres qui sont de couleur argentée sur la tête, plusieurs qui ont la tête, le menton & la gorge variés de

longs poils très blancs & très doux; enfin d'autres qui ont la gorge jaunâtre, & qui portent plutôt un feutre crépu, brun & court sur le corps, qu'un véritable poil propre à la fourrure; au reste, les poils bruns ou noirs ne le sont que jusqu'à la moitié de leur longueur; tous sont blancs à leur racine, & leur longueur est en tout d'environ un pouce ou un pouce & demi sur le dos, la queue & les côtés du corps; ils sont plus courts sur la tête & sur les membres; mais, au-dessous de ce premier long poil, il y a, comme dans les ours marins, une espèce de duvet ou de feutre qui est de couleur brune ou noire, comme l'extrémité des grands poils du corps. On distingue aisément les peaux des femelles de celles des mâles, parce qu'elles sont plus petites, plus noires, & qu'elles ont le poil plus long sous le ventre; les petits ont aussi, dans le premier âge, le poil noir ou très brun & très long; mais, à cinq ou six mois, ils perdent ce beau poil, & à un an ils ne sont couverts que de leur feutre, & les longs poils ne le recouvrent que dans l'année suivante; la mue se fait, dans les adultes, d'une maniere différente de celle des autres animaux, quelques poils tombent aux mois de Juillet & d'Août, & les autres prennent alors une couleur un peu plus brune.

Communément les saricoviennes ont environ deux pieds dix pouces de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui a douze ou treize pouces de long; leur poids est de soixante-dix à

quatre-vingt livres; la ſaricovienne reſſemble à la loutre terreſtre par la forme du corps, qui ſeulement eſt beaucoup plus épais en tout ſens; toutes deux ont les pieds de derriere plus près de l'anus que les autres quadrupèdes; les oreilles ſont droites, coniques, & couvertes de poils comme dans l'ours-marins, elles ſont longues de près d'un pouce, ſur autant de largeur, & diſtantes l'une de l'autre d'environ cinq pouces; les yeux & les paupieres ſont aſſez ſemblables à ceux du lièvre, & ſont à-peu-près de la même grandeur; la couleur de l'iris varie dans différens individus, car cette couleur eſt brune dans les uns, & noirâtre dans les autres; il y a une membrane au grand angle de chaque œil, comme dans les ours-marins, mais qui ne peut guere couvrir l'œil qu'à moitié; les narines ſont très noires, ridées & ſans poil, & les lèvres ſont d'une épaiſſeur à-peu-près égale à celles du phoque commun; l'ouverture de la gueule eſt médiocre, n'ayant qu'environ deux pouces trois lignes de longueur, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'angle: la mâchoire ſupérieure s'avance d'un demi-pouce ſur la mâchoire inférieure, toutes deux ſont garnies de mouſtaches blanches dirigées en bas, & dont les poils roides ont trois pouces de longueur à côté des coins de la gueuſe, mais qui ne ſont longs que d'un pouce auprès des narines; la mâchoire ſupérieure eſt armée de quatorze dents, il y a d'abord quatre inciſives très aiguës & longues de deux lignes, enſuite

une canine de chaque côté, de figure conique, un peu recourbée en arriere, & d'environ un pouce de longueur; après les canines, il y a quatre molaires de chaque côté, qui ſont larges & épaiſſes, ſurtout celles du fond, & ces dernieres dents ſont très propres à caſſer les coquilles & broyer les cruſtacées.

Dans la mâchoire inférieure, le nombre des dents eſt ordinairement de ſeize; il y a d'abord, comme dans la mâchoire ſupérieure, quatre inciſives & deux canines; ces dernieres n'ont qu'environ huit lignes de longueur, mais il y a cinq dents molaires de chaque côté, dont les deux dernieres ſont ſituées dans la gorge; ainſi, le nombre total des dents de la ſaricovienne, eſt de trente ordinairement; néanmoins, comme il y a des individus qui ont auſſi cinq dents molaires de chaque côté à la mâchoire ſupérieure, il ſe trouve que ce nombre des dents eſt quelquefois de trente-deux; la langue, depuis ſon inſertion juſqu'à ſon extrémité, eſt longue de trois pouces trois lignes, ſur une largeur d'un demi-pouce ſeulement; elle eſt garnie de papilles & un peu fourchue à l'extrémité.

Les pieds, tant ceux de devant que ceux de derriere, ſont couverts de poil juſqu'auprès des ongles, & ne ſont point engagés dans la peau, ils ſont apparens & extérieurs comme ceux des quadrupèdes terreſtres; en ſorte que la ſaricovienne peut marcher & courir, quoiqu'aſſez lentement; ceux de devant n'ont que onze ou douze pouces de

longueur, & sont plus courts que ceux de derriere, qui ont quatorze ou quinze pouces, ce qui fait que cet animal est plus élevé par le train de derriere, & que son dos paroît un peu voûté; les pieds de devant sont assez semblables, par les ongles, à ceux des chats, & ils diffèrent de la loutre terrestre, en ce qu'ils sont réunis par une membrane qui est couverte de poil; la plante du pied, qui est brune, avec des tubercules par-dessous, est arrondie & divisée en cinq doigts : les deux du milieu sont un peu plus longs que les autres, & l'interne est un peu plus court que l'externe; ces ongles crochus des pieds de devant, servent à détacher les coquillages des rochers; les pieds de derriere ont aussi cinq doigts, qui sont de même joints par une membrane velue, & qui ont la forme de ceux des oiseaux palmipèdes; le tarse, le métatarse & les doigts de ces pieds de derriere sont beaucoup plus longs que ceux des pieds de devant; les ongles en sont aigus, mais assez courts; le doigt externe est un peu plus long que les autres, qui vont successivement en diminuant, & la peau de la plante de ces pieds de derriere est aussi de couleur brune ou noire, comme dans les pieds de devant.

La queue est tout à-fait semblable à celle de la loutre de terre, c'est-à-dire, plate en dessus & en dessous, seulement elle est un peu plus courte à proportion du corps, elle est recouverte d'une peau épaisse, garnie de poils très doux & très serrés.

La verge du mâle eſt contenue dans un fourreau ſous la peau, & l'orifice de ce fourreau eſt ſitué à un tiers de la longueur du corps; cette verge, longue d'environ huit pouces, contient un os qui en a ſix; les teſticules ne ſont point renfermés dans une bourſe, mais ſeulement recouverts par la peau commune; la vulve de la femelle eſt aſſez grande, & ſituée à un pouce au-deſſous de l'anus.

Nous devons obſerver que l'animal indiqué par M. Kracheninnikow (*e*), ſous le nom de *caſtor-marin*, pourroit bien être le même que la ſaricovienne, quoiqu'il le diſe auſſi grand que celui qu'il nomme *chat-marin*, & qui eſt l'ours-marin, car il y a des ſaricoviennes beaucoup plus grandes que celles dont nous venons de donner les dimenſions d'après M. Steller; & on en a vu à la Guyane & au Bréſil de beaucoup plus groſſes que celles du Kamtſchatka; d'ailleurs il paroît, par l'indication même de M. Kracheninnikow, que ſon caſtor-marin a les mêmes habitudes que la ſaricovienne, qui porte le nom de *bobr* ou *caſtor* chez les Ruſſes de Sibérie. M. Steller, qui a demeuré ſi long-temps dans les parages du Kamtſchatka, & qui en a décrit tous les animaux, ne fait nulle mention de ce caſtor-marin gros comme l'ours-marin, & il y a toute appa-

(*e*) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIX page 260.*

rence que M. Kracheninnikow n'en a parlé que sur des relations peut être exagérées. On peut ajouter à ces preuves les inductions que l'on peut tirer du résultat des observations de différens Voyageurs au Kamtschatka, dont la récapitulation se trouve *tome XIX*, *page 365 des Voyages*, où il est dit, » que les peaux de castor-marins sont d'un profit considérable pour les Russes ; que les Kamtschatdales peuvent, avec ces peaux, acheter des Cosaques tout ce qui leur est nécessaire, & que les Cosaques troquent ces fourrures pour d'autres effets avec les Marchands Russes, qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine, & que le temps de la chasse des castors-marins, est le plus favorable pour lever les tributs, car les Kamstchatdales donnent un castor pour un renard ou une zibeline, quoiqu'il vaille au moins cinq fois davantage, & qu'il se vend quatre vingt-dix roubles, &c. « On voit que tout cela se rapporte à la saricovienne, & qu'il y a toute apparence que Kracheninnikow s'est trompé lorsqu'il a dit que son *castor-marin* étoit aussi grand que son *chat-marin*, c'est-à-dire, l'ours-marin.

Au reste, la saricovienne, qui s'appelle *dobr* ou *castor* en langue Russe, est nommée *kaikon* en langue Kamtschatdale, *kalaga* chez les Koriaques, & *rakkon* chez les Kouriles.

Je dois ajouter, qu'ayant reçu de la Guyane de nouvelles informations au sujet des saricoviennes d'Amérique, il paroît qu'elles varient beaucoup par la grandeur & pour la couleur ; l'espèce en est commune

sur

ſur les côtes baſſes & à l'embouchure des grandes rivieres de l'Amérique méridionale.

Leur peau eſt très épaiſſe, & leur poil eſt ordinairement d'un gris plus ou moins foncé, & quelquefois argenté; leur cri eſt un ſon rauque & enroué; ces animaux vont en troupes, & fréquentent les ſavanes noyées; ils nagent la tête hors de l'eau, & ſouvent la gueule ouverte; quelquefois même au lieu de fuir, ils entourent en grand nombre un canot en jetant des cris, & il eſt aiſé d'en tuer un grand nombre : au reſte, l'on dit qu'il eſt aſſez difficile de prendre une ſaricovienne dans l'eau, lors même qu'on l'a tuée, qu'elle ſe laiſſe aller au fond de l'eau dès qu'elle eſt bleſſée, & qu'on perdroit ſon temps à attendre le moment où elle pourroit reparoître, ſurtout ſi c'eſt dans une eau courante qui puiſſe l'entraîner.

Les jaguars ou cougars leur font la guerre, & ne laiſſent pas d'en ravir & d'en manger beaucoup; ils ſe tiennent à l'affût, &, lorſqu'une ſaricovienne paſſe, ils s'élancent deſſus, la ſuivent au fond de l'eau, l'y tuent & l'emportent enſuite à terre pour la dévorer.

Nous avons dit (*page 202 du volume VIII*); d'après le témoignage de M. de la Borde, qu'il y a à Cayenne trois eſpèces de loutres très différentes par la grandeur; les deux plus grandes de ces loutres paroiſſent être des ſaricoviennes, qui ſe reſſemblent ſi fort par la forme, que l'on peut, ſans difficulté, les rapporter à une ſeule & même eſpèce, d'autant qu'on doit remar-

quer, comme un fait général, que, dans l'eſpèce de la ſaricovienne, ainſi que dans celle du jaguar & de pluſieurs autres animaux des contrées preſque déſertes, ils ſont plus petits dans les lieux voiſins des habitations, que dans la profondeur des terres, parce qu'on les tue plus jeunes, & qu'on ne leur donne pas le temps de prendre leur entier accroiſſement.



ADDITION à l'article qui a pour titre : des MORSES ou VACHES-MARINES, Volume VI, page 244, de cette édition.

NOUS AJOUTERONS à ce que nous avons dit du Morſe, quelques obſervations que M. Crantz a faites ſur cet animal dans ſon Voyage au Groënland.

» Un de ces morſes, dit-il, avoit dix-huit pieds de longueur, & à-peu-près autant de circonférence dans ſa plus grande épaiſſeur ; ſa peau n'étoit pas unie, mais ridée par tout le corps, & plus encore autour du cou; ſa graiſſe étoit blanche & ferme comme du lard, épaiſſe d'environ trois pouces ; la figure de ſa tête étoit ovale; la bouche étoit ſi étroite, qu'on pouvoit à peine y faire entrer le doigt; la lèvre inférieure eſt triangulaire, terminée en pointe, un peu avancée entre les deux longues défenſes qui partent de la mâchoire ſupérieure; ſur les deux lèvres, & de chaque côté du nez, on voit une peau ſpongieuſe, d'où ſortent des mouſtaches d'un poil épais & rude, longues de ſix ou ſept pouces, treſſées comme une corde à trois brins, ce qui donne à cet animal une ſorte de majeſté hideuſe. Il ſe nourrit principalement de moules & d'algue marine; les défenſes avoient vingt-ſept pouces de lon-

gueur, dont ses pouces étoient cachés dans l'épaisseur de la peau & dans les alvéoles qui s'étendent jusqu'au crâne; chaque défense pesoit quatre livres & demie, & le crâne entier vingt-quatre livres (*a*) «.

Selon le Voyageur Kracheninnikow (*b*), les morses, qu'il appelle *chevaux-marins*, n'entrent pas, comme les phoques, dans les eaux douces, & ne remontent pas les rivieres. » On voit peu de ces animaux, dit-il, dans les environs de Kamtschatka, &, si l'on en trouve, ce n'est que dans les mers qui sont au Nord; on en prend beaucoup auprès du cap *Tchukotskoi*, où ils sont plus gros & plus nombreux que partout ailleurs; le prix de leurs dents dépend de leur grandeur & de leur poids; les plus cheres sont celles qui pesent vingt livres, mais elles sont fort rares; on en voit même peu qui pèsent dix à douze livres, leur poids ordinaire n'étant que de cinq ou six livres «.

Frédéric Martens avoit déjà observé quelques-unes des habitudes naturelles de ces animaux; il assure qu'ils sont forts & courageux, & qu'ils se défendent les uns les autres avec une résolution extraordinaire. » Lorsque j'en blessois un, dit-il, les autres s'assembloient autour du bateau, & le per-

---

(*a*) Histoire générale des Voyages, *tome XIX*, *p. 60 & suiv.*

(*b*) Histoire du Kamtschatka, *Lyon*, *1767*, *tome I*, *p. 283*.

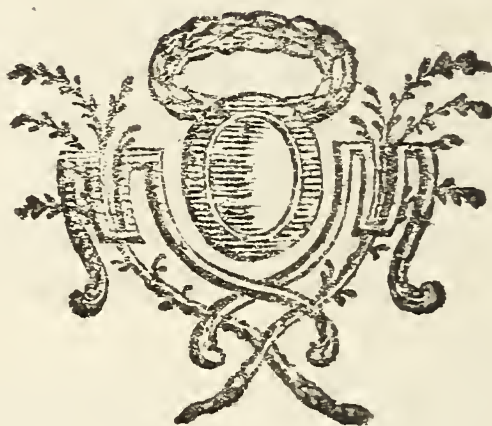
çoient à coups de défenſes, d'autres s'éle-voient hors de l'eau, & faiſoient tout leur poſſible pour s'élancer dedans; nous en tuâmes pluſieurs centaines à l'isle de *Muff*. . . & l'on ſe contente ordinairement d'en emporter la tête pour arracher les défenſes (*c*).

» Ces animaux, comme l'on ſait, vont en très grandes troupes, & ils étoient autrefois en quantité preſque innombrable dans pluſieurs endroits des mers ſeptentrionales. M. Gmelin rapporte, qu'en 1705 & 1706, les Anglois en tuerent, à l'isle de Chery, ſept à huit cents en ſix heures; qu'en 1708, ils en tuerent en ſept heures neuf cents; & en 1710, en une journée, huit cents «. On trouve, dit-il, les dents de ces animaux ſur les bas bords de la mer : & il y a apparence que ces dents viennent de ceux qui meurent; on trouve en grand nombre de ces dents du côté des Tſchutſchis, où ces peuples les ramaſſent en monceaux pour en faire des outils (*d*).

On voit, par les relations de tous les Voyageurs qui ont fréquenté les mers du Nord, qu'on a fait une énorme deſtruction de ces grands animaux, & que l'eſpèce en eſt actuellement bien moins nombreuſe qu'elle ne l'étoit jadis; ils ſe ſont retirés vers le Nord & dans les lieux les moins fréquentés par les pêcheurs, qui n'en rencontrent plus dans les mêmes endroit ou ils étoient ancien-

(*c*) Voyage au Groënland.
(*d*) Voyage de Gmelin, *tome II.*

nement en ſi grand nombre : nous verrons qu'il en eſt à-peu-près de même des phoques & de tous ces amphibies marins, dont le naturel les porte à ſe réunir en troupeaux, & former une eſpèce de ſociété ; l'homme a rompu toutes ces ſociétés, & la plupart de ces animaux vivent actuellement dans un état de diſperſion, & ne peuvent ſe raſſembler qu'auprès des terres déſertes & inconnues.



ADDITION à l'article des PHOQUES, *Volume VI, page* 217.

LORSQUE j'ai écrit ſur les Phoques, il y a plus de vingt ans, l'on n'en connoiſſoit alors que deux ou trois eſpèces; mais les Voyageurs récens en ont reconnu pluſieurs autres, & nous ſommes maintenant en état de les diſtinguer, & de leur appliquer les dénominations & les caractères qui leur ſont propres. Je rectifierai donc en quelques points ce que j'ai dit au ſujet de ces animaux, en ajoutant ici les nouveaux faits que j'ai pu recueillir.

J'etablirai d'abord une diſtinction fondée ſur la nature & ſur un caractère très évident, en diviſant en deux le genre entier des phoques; ſavoir, les phoques qui ont des oreilles externes, & les phoques qui n'ont que de petits trous auditifs ſans conque extérieure. Cette différence eſt non-ſeulement très apparente, mais ſemble même faire un attribut eſſentiel, le manque d'oreilles extérieures étant un des traits par leſquels ces amphibies ſe rapprochent des cétacées, ſur le corps deſquels la Nature ſemble avoir effacé toute eſpèce de tubéroſités & de proéminences qui euſſent rendu la peau moins liſſe & moins propre à gliſſer dans les eaux, tandis que la conque externe

& relevée de l'oreille paroît faire tenir de plus près aux quadrupédes ceux des phoques, qui sont pourvus de cette partie extérieure, qui ne manque à aucun animal terrestre.

Nous ne connoissons que deux espèces bien distinctes de phoques à oreilles ; la premiere est celle du lion-marin, qui est très remarquable par la criniere jaune qu'il porte autour du cou, & la seconde, celle que les Voyageurs ont indiquée sous le nom d'ours-marin, & qui est composée de deux variétés très différentes entr'elles par la grandeur; nous joindrons donc à cette espèce le *petit phoque à poil noir*, dont j'ai donné la description & la figure (*volume VI*), & qui étant pourvu d'oreilles externes, ne fait qu'une variété dans l'espèce de l'ours-marin; des inductions assez plausibles m'avoient fait regarder alors ce petit ours-marin, comme le *phoca* des Anciens ; mais comme Aristote, en parlant du phoca, dit expressément *qu'il n'a pas d'oreilles externes & seulement des trous auditifs* ; je vois qu'on doit chercher ce phoca des Anciens dans quelqu'une des espèces de phoques sans oreilles, dont nous allons faire l'énumération.





LES PHOQUES SANS OREILLES.

OU *PHOQUES proprement dits.*

NOUS CONNOISSONS neuf ou dix eſpèces ou variétés diſtinctes dans le genre des phoques ſans oreilles, & nous les indiquerons ici dans l'ordre de leur grandeur, & par les caracteres que les Voyageurs ont ſaiſis pour les dénommer & les diſtinguer les uns des autres.





LE GRAND PHOQUE

A MUSEAU RIDÉ.

Premiere Espèce.

LA plus grande espèce est celle du *Phoque à museau ridé*, dont nous avons déjà parlé sous le nom de *lion - marin* (*volume VI, page 240 & suivantes*), parce que plusieurs Voyageurs, & particuliérement le Rédacteur du voyage d'Anson, l'avoient indiqué sous cette dénomination, mais mal-à-propos, puisque le vrai lion-marin porte une criniere que celui-ci n'a pas, & qu'ils diffèrent encore entr'eux par la taille & par la forme de plusieurs parties du corps; en sorte que le phoque à museau ridé n'a de commun avec le vrai lion-marin, que d'habiter les côtes & isles désertes, & de se trouver comme lui dans les mers des deux hémisphères. Il faut donc se rappeller ici ce que nous avons déjà dit de ce grand phoque à museau ridé, sous le nom mal appliqué de lion-marin. Dampier & Byron, ont trouvé comme Anson, ce phoque à l'isle de Juan Fernandès (*a*), & sur la côte

(*a*) » Le lion - marin (phoque à museau ridé) est un grand animal de douze à quatorze pieds de long,

occidentale des terres Magellaniques. M. de Bougainville, Dom Pernetti & Bernard Penrose, l'ont reconnu sur la côte orientale de ce continent, & aux isls Malouines ou Falkland; MM. Forster ont aussi vu deux femelles de cette espéce dans une isle à laquelle le Capitaine Cook a donné le nom de *nouvelle Georgie* (*b*), & qui est située au cinquante-quatrième degré de latitude australe, dans l'Océan atlantique; ces deux femelles étoient endormies sur le rivage, & on les tua dans leur sommeil; d'autre côté, M. Steller a vu & décrit (*c*)

&, au plus gros du corps, il est de la grosseur d'un taureau; il est de la figure d'un veau-marin, mais six fois aussi gros; sa tête est faite comme celle du lion, sa face est large, ayant plusieurs longs poils aux lèvres comme un chat; ses yeux sont gros comme ceux d'un bœuf; ses dents, longues de trois pouces, sont grosses environ comme le gros doigt d'un homme. . . il est extraordinairement gras. Un lion-marin coupé & bouilli, rendra un muid d'huile très douce & fort bonne à frire; le maigre est noir & à gros grains & d'assez mauvais goût. Cet animal demeure quelquefois des semaines entieres à terre, s'il n'en est pas chassé; quand ils y viennent trois ou quatre de compagnie, ils se couchent les uns auprès des autres, & grognent comme les cochons, en faisant un bruit horrible; ils mangent le poisson, & je crois que c'est leur nourriture ordinaire ». Voyage de Dampier, *Rouen*, *1715, tome I, p. 118 & 119.*

(*b*) Cette isle avoit été découverte dans le siècle précédent, par Antoine de la Roche, & avoit été reconnue de nouveau, en 1756, par Duclos Guyot, sur le Vaisseau espagnol le *Lyon*, qui l'avoit nommée l'*isle de Saint Pierre.*

(*c*) *Voyez* Son Traité des animaux marins.

ce même grand phoque à museau ridé dans l'isle de Bering & près des côtes de Kamtschatka. Cette grande espèce se trouve donc également dans les deux hémisphères, & probablement sous toutes les latitudes.

Nous nommons aujourd'hui cet animal phoque à museau ridé (*d*), parce qu'il a sur le nez une peau ridée & mobile, qui peut se remplir d'air ou se gonfler, & se gonfle en effet lorsque l'animal est agité de quelque passion; mais nous devons observer que cette peau en forme de crête est monstrueusement exagérée dans la figure donnée par le Rédacteur du voyage d'Anson, & qu'elle est réellement beaucoup plus petite dans la nature.

Ce grand & gros animal est d'un naturel très indolent, c'est même de tous les phoques celui qui paroît être le moins redoutable malgré sa forte taille. Penrose dit que ses matelots s'amusoient à monter sur ces phoques comme sur des chevaux, & que, quand ils n'alloient pas assez vîte, ils leur faisoient doubler le pas en les piquant à coups de stilet ou de couteaux, & leur faisant même des incision dans la peau. Ce-

(*d*) Les mariniers Anglois l'ont nommé *clapmatzh seal*, nom évidemment corrompu de celui de *clapmütze*, que les Allemands & les Danois donnent à un animal tout différent, qui a un capuchon, dans lequel il peut renfermer sa tête, & que les Groënlandois appellent *neitsersoak*. *Voyez*, ci-après, l'article du *phoque à capuchon*.

pendant M. Clayton, qui a fait mention de ce phoque dans les Transactions philosophiques, dit que les mâles, comme ceux des autres phoques, sont assez méchans dans le temps de leurs amours.

Celui-ci est couvert d'un poil rude très court, luisant & d'une couleur cendrée mêlée quelquefois d'une légere teinte d'olive; son corps, dont la longueur est ordinairement de quinze à dix-huit pieds anglois, & quelquefois de vingt-quatre à vingt-cinq, est assez épais auprès des épaules, & va toujours en diminuant jusqu'à la queue; une femelle tuée par M. Forster, n'avoit que treize pieds de longueur, & en la supposant adulte, il y auroit une grande différence pour la taille entre les mâles & les femelles dans cette espèce; la lèvre supérieure avance de beaucoup sur la lèvre inférieure, la peau de cette lèvre est mobile, ridée & bouffie tous le long du museau, & cette peau que l'animal remplit d'air à son gré, peut être comparée, pour la forme, à la caroncule du dindon, & c'est par ce caractere qu'on l'a désigné sous le nom de *phoque à museau ridé*; il n'y a dans la tête que deux petits trous auditifs & point d'oreilles externes; les pieds de devant sont conformés comme ceux du phoque commun, mais ceux de derriere sont plus informes & faits en maniere de nageoires; en sorte que cet animal beaucoup plus fort & plus grand que notre phoque, est moins agile & encore plus imparfaitement conformé par les parties postérieures; & c'est probablement par cette

raiſon qu'il paroît indolent & très peu redoutable.

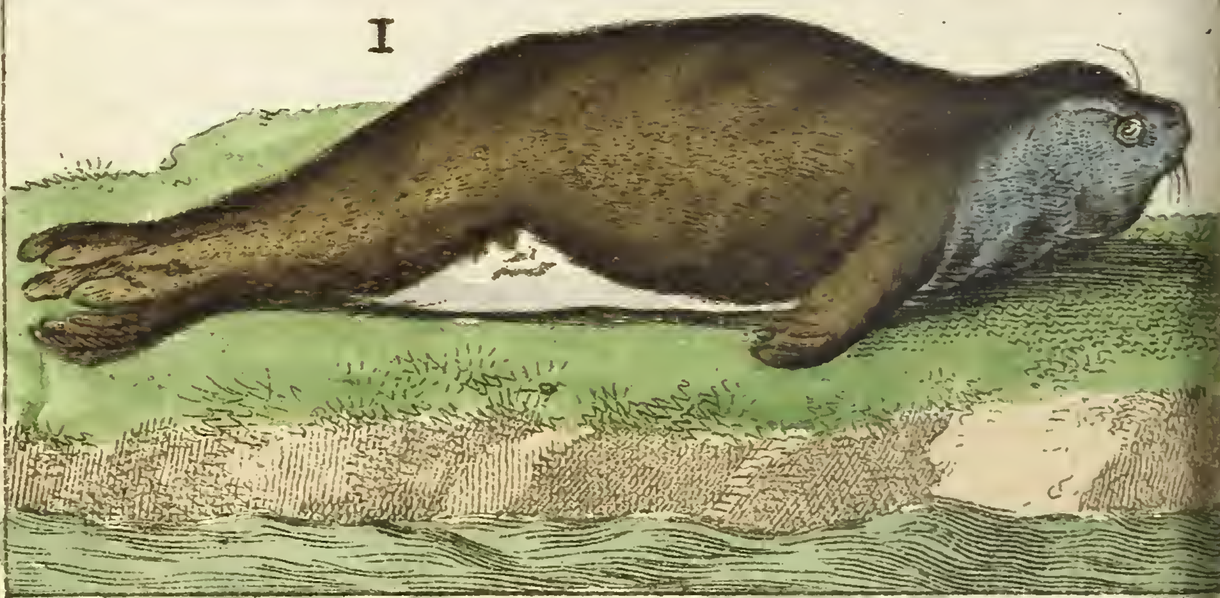
M. Clayton a fait mention d'un phoque qui ſe trouve dans l'hémiſphère auſtral, il dit qu'on le nomme *furrſeal* ou *phoque à fourrure*, parce que ſon poil eſt plus fourni que celui des autres phoques, quoique ſa peau ſoit plus mince. Nous ne ſommes pas en état de juger par d'auſſi foibles indications ſi ce phoque à fourrure eſt d'une eſpèce voiſine de celle du phoque à muſeau ridé, à côté de laquelle M. Clayton l'a placé, ou de celle de l'ours-marin, dont la fourrure eſt en effet bien plus fournie que celle des autres phoques.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY







1 Le Phoque a ventre blanc. 2 Variété du Phoque commun. 3 Le Phoque de M. Parsons.

Pillement. fils aqua



LE PHOQUE A VENTRE BLANC.

Seconde Eſpèce.

NOUS DONNONS ici la figure (*planche VII, figure 1*), de ce grand Phoque à ventre blanc, que nous avons vu vivant au mois de Décembre 1778, & qui eſt d'une eſpèce très différente de celle du phoque à muſeau ridé; nous allons rapporter auſſi les obſervations que nous avons faites ſur ce phoque, auxquelles nous ajouterons quelques faits qui nous ont été fournis par ſes conducteurs.

Le regard de cet animal eſt doux, & ſon naturel n'eſt point farouche; ſes yeux ſont attentifs & ſemblent annoncer de l'intelligence; ils expriment du moins les ſentimens d'affection, d'attachement pour ſon maître auquel il obéit avec toute complaiſance; nous l'avons vu s'incliner à ſa voix, ſe rouler, ſe tourner, lui tendre une de ſes nageoires antérieures, ſe dreſſer en élevant ſon buſte, c'eſt-à-dire, tout le devant de ſon corps hors de la caiſſe remplie d'eau, dans laquelle on le tenoit renfermé; il répondoit à ſa voix ou à ſes ſignes par un ſon rauque, qui ſembloit partir du fond de la gorge, & qu'on pourroit comparer au beuglement enroué d'un jeune taureau; il paroît que l'animal produit ce ſon en expi-

rant l'air auſſi bien qu'en l'aſpirant, ſeulement il eſt un peu plus clair dans l'aſpiration, & plus rauque dans l'expiration. Avant que ſon maître ne l'eût rendu docile, il mordoit très violemment lorſqu'on vouloit le forcer à faire quelques mouvemens; mais, dès qu'il fût dompté, il devint doux, au point qu'on pouvoit le toucher, lui mettre la main dans ſa gueule & même ſe repoſer ſans crainte auprès de lui & appuyer le bras ou la tête ſur la ſienne; lorſque ſon maître l'appelloit, il lui répondoit quelqu'éloigné qu'il fût; il ſembloit le chercher des yeux lorſqu'il ne le voyoit pas, & dès qu'il l'appercevoit, après quelques momens d'abſence, il ne manquoit pas d'en témoigner ſa joie par une eſpèce de gros murmure.

Quand cet animal, qui étoit mâle, éprouvoit les irritations de l'amour, ce qui lui arrivoit à-peu-près de mois en mois, ſa douceur ordinaire ſe changeoit tout-à-coup en une eſpèce de fureur qui le rendoit dangereux; ſon ardeur ſe déclaroit alors par des mugiſſemens accompagnés d'une forte érection; il s'agitoit & ſe tourmentoit dans ſa caiſſe, ſe donnoit des mouvemens bruſques & inquiets, & mugiſſoit ainſi pendant pluſieurs heures de ſuite; c'eſt par des cris aſſez ſemblables qu'il exprimoit ſon ſentiment de douleur lorſqu'on le maltraitoit; mais il avoit d'autres accens plus doux, très expreſſifs & comme articulés pour témoigner ſa joie & ſon plaiſir.

Dans ces accès de fureurs amoureuſes, occaſionnés par un beſoin que l'animal ne pouvoit

pouvoit ſatisfaire pleinement & qui duroit huit ou dix jours, on l'a vu ſortir de ſa caiſſe après l'avoir rompue; & dans ces momens, il étoit fort dangereux & même féroce, car alors il ne connoiſſoit plus perſonne, il n'obéiſſoit plus à la voix de ſon maître, & ce n'étoit qu'en le laiſſant ſe calmer pendant quelques heures qu'il pouvoit s'en approcher; il le ſaiſit un jour par la manche; & l'on eut beaucoup de peine à lui faire lâcher priſe en lui ouvrant la gueule avec un inſtrument; un autre fois il ſe jeta ſur un aſſez gros chien & lui écraſa la tête avec les dents, & il exerçoit ainſi ſa fureur ſur tous les objets qu'il rencontroit: ces accès d'amour l'échauffoient beaucoup, ſon corps ſe couvrit de galle, il maigrit enſuite, & enfin il mourut au mois d'Août 1779.

Il nous a paru que cet animal avoit la reſpiration fort longue, car il gardoit l'air aſſez long-temps & ne l'aſpiroit que par intervalles, entre leſquels ſes narines étoient exactement fermées; &, dans cet état, elles ne paroiſſoient que comme deux gros traits marqués longitudinalement ſur le bout du muſeau; il ne les ouvre que pour rendre l'air par une forte expiration, enſuite pour en reprendre, après quoi il les referme comme auparavant, & ſouvent il ſe paſſe plus de deux minutes entre chaque aſpiration; l'air dans ce mouvement d'aſpiration formoit un bruit ſemblable à un reniflement très fort; il découloit preſque

continuellement des narines une espèce de mucus blanchâtre, d'une odeur désagréable.

Ce grand phoque, comme tous les animaux de ce genre, s'assoupissoit & s'endormoit plusieurs fois par jour; on l'entendoit ronfler de fort loin, & lorsqu'il étoit endormi on ne l'éveilloit qu'avec peine; il suffisoit même qu'il fût assoupi pour que son maître ne s'en fît pas entendre aisément, & ce n'étoit qu'en lui présentant près du nez quelques poissons qu'on pouvoit le tirer de son assoupissement; il reprenoit dès-lors du mouvement & même de la vivacité; il élevoit la tête & la partie antérieure de son corps en se haussant sur ses deux palmes de devant jusqu'à la hauteur de la main qui lui présentoit le poisson, car on ne le nourrissoit pas avec d'autres alimens, & c'étoit principalement des carpes, & des anguilles qu'il aimoit encore plus que les carpes : on avoit soin de les assaisonner, quoique crues, en les roulant dans du sel; il lui falloit environ trente livres de ces poissons vivans & saupoudrés de sel par vingt-quatre heures; il avaloit très goulument les anguilles toutes entieres & même les premieres carpes qu'on lui offroit; mais, dès qu'il avoit avalé deux ou trois de ces carpes entieres, il cherchoit à vider les autres avant de les manger, & pour cela il les saisissoit d'abord par la tête qu'il écrasoit entre ses dents, ensuite il les laissoit tomber, leur ouvroit

le ventre pour en tirer le fiel avec ses appendices, & finissoit par les reprendre par la tête pour les avaler.

Ses excrémens répandoient une odeur très fétide, ils étoient de couleur jaunâtre & quelquefois liquides, & lorsqu'ils étoient solides ils avoient la forme d'une boule. Les conducteurs de cet animal nous assurerent qu'il pouvoit vivre plusieurs jours & même plus d'un mois sans être dans l'eau, pourvu néanmoins qu'on eût soin de le bien laver tous les soirs avec de l'eau nette, & qu'on lui donnât pour boisson de l'eau claire & salée, car lorsqu'il buvoit de l'eau douce & surtout de l'eau trouble, il en étoit toujours incommodé.

Le corps de ce grand phoque, comme celui de tous les animaux de ce genre, est de forme presque cylindrique; cependant il diminue de grosseur sans perdre sa rondeur en approchant de la queue; son poids total pouvoit être de six ou sept cents livres; sa longueur étoit de sept pieds & demi, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité des nageoires de derriere; il avoit près de cinq pieds de circonférence à l'endroit de son corps le plus épais; & seulement un pied neuf pouces de tour auprès de l'origine de la queue; sa peau est couverte d'un poil court très ras, lustré & de couleur brune, mêlangé de grisâtre, principalement sur le cou & la tête où il paroît comme tigré: le poil est plus épais sur le dos & sur les côtés du corps que sous le ventre, où l'on remarque une grande tache blanche qui

ſe termine en pointe en ſe prolongeant ſur les flancs; & c'eſt par ce caractere que nous avons cru devoir le déſigner en l'appellant *le grand phoque à ventre blanc.*

Les narines ne ſont ni inclinées, ni poſées horizontalement comme dans les quadrupèdes terreſtres, mais elles ſont étendues verticalement ſur l'extrémité du muſeau, elles ſont longues de trois ou quatre pouces, & s'étendent depuis le haut du muſeau juſqu'à un travers de doigt au-deſſus de la lèvre ſupérieure; ces narines ou naſeaux ſont éloignées l'une de l'autre d'environ cinq pouces, & lorſqu'elles ſont ouvertes, elles ont chacune près de deux pouces de largeur, reſſemblent alors à deux petits ovales reſſerrés par leurs extrémités.

Les yeux ſont grands, bien ouverts, de couleur brune & aſſez ſemblables à ceux du bœuf; ils ſont ſitués à cinq pouces de l'extrémité du nez, & la diſtance entre leurs angles internes eſt d'environ quatre pouces; lorſque l'animal eſt long-temps ſans entrer dans l'eau, ſon ſang s'échauffe & le blanc des yeux devient rouge, ſurtout vers les angles.

La gueule eſt aſſez grande & environnée de groſſes ſoies ou mouſtaches preſque ſemblables à des arêtes de poiſſons; les mâchoires étoient garnies de trente-deux dents fort jaunes & qui paroiſſoient uſées; nous avons compté vingt mâchelieres, huit inciſives, & quatre canines.

Les oreilles ne ſont que deux petits trous preſque cachés dans la peau; ces trous ſont

placés à environ trois pouces des yeux, & à huit ou neuf pouces du bout du nez; &, quoiqu'ils n'ayent guere qu'une ligne d'ouverture, l'animal paroît néanmoins avoir l'ouïe très fine, puiſqu'il ne manque jamais d'obéir ou de répondre, même de loin, à la voix de ſon maître.

Les pieds ou nageoires de devant, meſurées depuis l'endroit où elles ſortent du corps, juſqu'à leur extrémité, ont environ quinze pouces de longueur ſur autant de largeur lorſqu'elles ſont entiérement déployées; elles ont chacune cinq ongles noirs un peu courbés, & ſont conformées de maniere que le doigt du milieu eſt le plus court, & les deux de côté les plus longs.

Les nageoires de derriere ont la forme de celles de devant à leur extrémité, c'eſt-à-dire, que le doigt du milieu eſt auſſi plus court que ceux des côtés; elles accompagnent la queue & ont douze à treize pouces de longueur, ſur environ dix-ſept pouces de largeur lorſque la membrane eſt entiérement étendue; elles ſont groſſes & charnues par les côtés, minces dans le milieu & découpées en feſtons ſur les bords; il n'y avoit pas d'ongles apparens ſur ces nageoires poſtérieures; mais ces ongles ne manquoient ſans doute que par accident, & parce que cet animal ſe tourmentoit beaucoup & frottoit fortement ces nageoires de derriere contre le fond de ſa caiſſe; la membrane même de ces nageoires étoit uſée par les frottemens & déchirée en pluſieurs endroits.

La queue, qui est située entre ces deux nageoires, n'a que quatre pouces de long sur trois de large; elle est de forme presque triangulaire, large à sa naissance, & en pointe arrondie à son extrémité; elle n'est pas fort épaisse & paroît applatie dans toute son étendue.

Ce grand phoque fut pris le 28 Octobre 1777, dans le golfe adriatique près de la côte de Dalmatie, dans la petite isle de *Guarnero*, à deux cents milles de Venise; on lui avoit donné plusieurs fois la chasse sans succès, & il avoit déjà échappé cinq ou six fois en rompant les filets des pêcheurs; il étoit connu depuis plus de cinquante ans, au rapport des anciens pêcheurs de cette côte, qui l'avoient souvent poursuivi, & qui croyoient que c'étoit à son grand âge qu'il devoit sa grande taille; & ce qui semble confirmer cette présomption, c'est que ses dents étoient très jaunes & usées, que son poil étoit plus foncé en couleurs que celui de la plupart des phoques qui nous sont connus, & que ses moustaches étoient longues, blanches & très rudes.

Cependant quelques autres phoques de la même grandeur ont été pris dans ce même golfe adriatique, ils ont été vus & menés, comme celui-ci, en France & en Allemagne dès l'année 1760. Les conducteurs de ces animaux ayant intérêt de les conserver vivans, ont trouvé le moyen de les guérir de quelques maladies qui leur surviennent par leur état de gêne & de captivité, &

que probablement ils n'éprouvent pas dans leur état de liberté; par exemple lorſqu'ils ceſſent de manger & refuſent le poiſſon, ils les tirent hors de l'eau, leur font prendre du lait mêlé avec de la thériaque; ils les tiennent chaudement en les enveloppant d'une couverture, & continuent ce traitement juſqu'à ce que l'animal ait repris de l'appétit & qu'il reçoive avec plaiſir ſa nourriture ordinaire; il arrive ſouvent que ces animaux refuſent tout aliment pendant les cinq ou ſix premiers jours après avoir été pris, & les pêcheurs aſſurent qu'on les verroit périr d'inanition ſi on ne les contraignoit pas à avaler une doſe de thériaque avec du lait.

Nous ajouterons ici quelques obſervations qui ont été faites par M. Sabarot de la Verniere, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, ſur un grand phoque femelle, qui nous paroît être de la même eſpèce que le mâle dont nous venons de donner la deſcription.

» Cet amphibie, dit-il, parut à Nîmes dans l'automne de l'année 1777; il étoit dans un cuvier rempli d'eau, & avoit plus de ſix pieds de longueur; ſa peau liſſe & un peu tigrée affectoit agréablement la vue & le tact; ſa tête plus groſſe que celle d'un veau, en avoit à-peu-près la figure, & ſes yeux grands, ſaillans & pleins de feu intéreſſoient les ſpectateurs; ſon cou très ſouple ſe recourboit aſſez facilement; & ſes mâchoires armées de dents aiguës & tranchantes, lui donnoient un air redoutable;

on lui voyoit deux trous auditifs sans oreilles externes ; il avoit la gueule d'un rouge de corail, & portoit une moustache fort grande ; deux nageoires en forme de main tenoient aux côtés du thorax & le corps de l'animal se terminoit en une queue qui étoit accompagnée de deux nageoires latérales, lesquelles lui tenoient lieu de pieds ; ce phoque docile à la voix de son maître, prenoit telle position qu'il lui ordonnoit ; il s'élevoit hors de l'eau pour le caresser & le lècher ; il éteignoit une chandelle du souffle de ses narines qui sont percées d'une petite fente dans le milieu de leur étendue ; sa voix étoit un rugissement obscur, mêlé quelquefois de gémissement : son conducteur se couchoit auprès de lui lorsqu'il étoit à sec ; l'eau de son cuvier étoit salée, & lorsqu'il s'y plongeoit, il élevoit de temps en temps la tête pour respirer ; il vivoit d'anguilles qu'il dévoroit dans l'eau. Il mourut à Nîmes, d'une maladie semblable à la morve des chevaux ; & il nous parut intérieurement conformé comme le veau-marin, dont vous avez parlé, Monsieur, (*tome VI*, *in-12*, *page 229*). Voici ce que la dissection m'apprit sur cet animal ; le trou ovale que vous dites être toujours ouvert dans ces animaux amphibies, étoit exactement fermé par une membrane transparente, disposée en forme de poche semilunaire ; je ne pus pas trouver le canal artériel ; son estomac étoit très fort, & la tunique charnue paroissoit comme marbrée ; le foie étoit composé de cinq lobes, ainsi que les reins qui

qui avoient onze pouces de hauteur; leur ſubſtance corticale étoit un amas de corps pentagones vaſculeux, liés entr'eux par un tiſſu cellulaire très lâche, les quatre tuniques des inteſtins ſe ſéparoient par la macération, & nous vimes très bien les membranes cellulaires, charnue, tendineuſe & veloutée, ainſi que la diſpoſition ſpirale entrelacée des trous qui ſervent de paſſage aux vaiſſeaux ſanguins qui percent ces tuniques, ſans pouvoir être léſés par le reſſerrement péryſtaltique : la mauvaiſe odeur développée par le temps humide, nous empêcha de ſuivre plus loin la diſſection de cet animal ; & j'ai l'honneur de vous offrir, Monſieur, l'eſtomac entier de ce phoque que j'ai conſervé (*e*) «.

Ayant répondu à M. de la Verniere, qu'il me feroit plaiſir de m'envoyer cet eſtomac ou ſa deſcription détaillée, & qu'il me paroiſſoit probable que le trou ovale du cœur, qui eſt ordinairement ouvert dans ces animaux, habitans de la mer, ne s'étoit fermé que par le changement d'habitudes & ſon ſéjour dans l'air. M. de la Verniere me fit réponſe le 20 Janvier 1780 : » Que l'eſtomac de ce phoque n'avoit point été injecté, & que c'étoit une ſimple inſudation; ce viſcère, dit-il, me paroît contenir

(*e*) Lettre de M. de Sabarot de la Verniere, *Nîmes, le 3 Janvier 1780.*

quelques grains qui font du bruit par la plus légere agitation. . . . & à l'égard de la membrane qui fermoit le trou ovale, elle étoit ſemilunaire & diſpoſée en forme de poche; le ſegment, qui terminoit le bord concave du croiſſant, me parut plus dur; les lames qui formoient cette poche, quoique pellucides, étoient organiſées ou tiſſues de fibres régulieres; je ne vis cependant pas de vaiſſeaux ſanguins, elles gliſſoient l'une ſur l'autre par la preſſion digitale, & paroiſſoient d'un tiſſu tendineux : je ne ſais pas ſi le changement d'habitudes que cet animal avoit contracté, auroit pu former une membrane de cette ſtructure; mais il me ſuffit, Monſieur, que vous en affirmiez la poſſibilité pour être de votre ſentiment. Au reſte, M. Montagnon, qui diſſéqua avec moi ce phoque, aſſure avoir remarqué qu'il avoit pluſieurs inflations dans les voies alimentaires, qui lui parurent être quatre eſtomacs; je n'ai pas vu cet animal ruminer, ni entendu dire qu'il ruminât«.

M. de la Verniere a apporté à Paris, au mois de Novembre dernier 1780, cet eſtomac : & j'ai reconnu qu'il ne formoit qu'un ſeul viſcère avec des poches ou appendices, & non pas quatre eſtomacs ſemblables à ceux des animaux ruminans.

J'ai dit, *volume XIII*, *page 333*, à la fin de la note, que le grand phoque dont M. Parſon a donné la deſcription & la figure dans les Tranſactions philoſophiques, *n°.* 469, pourroit bien être le même que le

lion-marin d'Anſon. A préſent que ce dernier animal eſt mieux connu & bien déſignée par le nom de *phoque à muſeau ridé*, nous reconnoiſſons que le grand phoque de M. Parſon ſe rapporte bien mieux à ce phoque à ventre blanc, dont nous venons de faire la deſcription, quoique ce dernier ſoit plus petit ; mais nous ne ſommes pas convaincus de ce que ce ſavant Médecin paroît avoir obſervé ſur la ſtructure intérieure de cet animal, & particuliérement ſur celle de ſon eſtomac. M. Parſon m'écrivit, il y a pluſieurs années, que ce phoque qu'il a décrit dans les Tranſactions philoſophiques, eſt très réellement, par ſa ſtructure intérieure, auſſi différent des autres phoques, qu'une vache l'eſt d'un cheval : & il ajoutoit qu'il a non-ſeulement diſſéqué ce grand phoque, mais deux petits phoques d'eſpèces différentes, & qu'il avoit trouvé que ces deux petits phoques différoient auſſi entr'eux par la conformation des parties intérieures, l'un de ces petits phoques ayant deux eſtomacs & l'autre n'en ayant qu'un ; il me marquoit encore, dans cette lettre, que les eſpèces de ce genre ſont fort nombreuſes ; que le grand phoque qu'il a diſſéqué avoit une large poche (*marſupium*) remplie de poiſſons, & une autre poche qui communiquoit à celle-ci, laquelle étoit pleine de petites pierres anguleuſes, & de plus deux autres poches plus petites qui contenoient de la matiere blanche & fluide qui paſſoit dans le *duodenum*, & que certainement ce grand phoque étoit, à tous égards,

un animal ruminant (*f*). Quoique M. Parſon fût un Médecin célèbre, & qu'il ait même publié de bons Ouvrages de phyſique, nous avons toujours douté des faits qu'on vient de lire, ne pouvant croire ſur ſon ſeul témoignage, qu'aucun animal du genre des phoques ſoit ruminant, ni que leurs eſtomacs ſoient conformés comme ceux de la vache; il paroît ſeulement que dans quelques-uns de ces animaux, tels que celui dont M. de la Verniere a fait la diſſection, l'eſtomac eſt diviſé, comme en pluſieurs poches, par différens étranglemens, mais cela n'eſt pas ſuffiſant pour faire mettre les phoques au nombre des animaux ruminans; d'ailleurs ils ne vivent que de poiſſons, & l'on ſait que tous les animaux, qui ne ſe nourriſſent que de proie, ne ruminent pas; ainſi, on peut donc préſumer avec fondement que les animaux du genre des phoques, n'ont pas plus la faculté de ruminer que les loutres & autres amphibies qui vivent ſur la terre & dans l'eau.

Au reſte, nous avons fait copier la figure (*planche VIII, figure 3*), de ce phoque de M. Parſon, quoiqu'elle ſoit aſſez imparfaitement rendue dans la planche des Tranſactions philoſophiques, afin que l'on puiſſe la comparer avec celle de notre phoque à ventre blanc (*planche VIII, figure 1*).

Il me paroît auſſi que le grand phoque

(*f*) Lettre de M. Parſon à M. de Buffon. *Londres, 10 Mai 1765.*

dont parle M. Crantz (*g*), sous le nom d'*utsuk* ou *urksuk* (*h*), pourroit bien être de la même espèce qne celui de M. Parson, quoiqu'il soit encore plus grand, puisque M. Crantz dit qu'il se trouve de ces phoques utsuk qui ont jusqu'à douze pieds de longueur & qui pèsent huit cents livres.

Le grand phoque dont parle le P. Charlevoix (*i*), & qu'il dit se trouver sur les côtes de l'Acadie, pourroit bien être encore de la même espèce de celui-ci; cependant il observe que ces phoques de l'Acadie ont le nez plus pointu que les autres, & il ajoute, d'après Denys, qu'ils sont si gros, » que leurs petits ont plus de volume de corps que nos plus grands porcs; que, peu de temps après qu'ils sont nés, le pere & la mere les amenent à l'eau, & de temps en temps les ramenent à terre pour leur donner à téter; que la pêche s'en fait au mois de Février, pour avoir les petits, qui, dans ce temps, ne vont point à l'eau; qu'au premier bruit les peres & meres prennent la fuite en jetant des cris pour avertir les petits de les suivre; mais qu'on en

(*g*) Histoire générale des Voyages, *tome XIX.*

(*h*) Urksuk *species phocarum majoris molis, quarum pellibus Groenlandi utuntur ad contexendos funes capturæ balænarum & phocarum inservientes.* Egede. Dict. Groënl. *Coppenhague*, 1750.

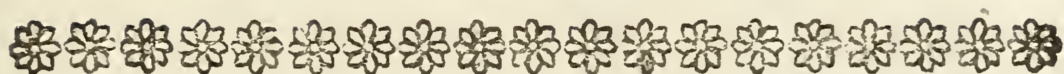
(*i*) Description de la nouvelle France, *tome III*, *p. 143 & suiv.*

tue un grand nombre avant qu'ils puissent se jeter dans la mer (*k*) «.

J'avoue que ces indications ne sont pas assez précises pour qu'on puisse prononcer sur l'identité ou la diversité de ces espèces de phoques dont nous venons de parler; nous ne les rapportons ici que pour servir de renseignement aux Voyageurs qui se trouveront à portée de les reconnoître, & qui pourront nous mieux instruire.

(*k*) Description de la nouvelle France, *tome III, p. 143 & suiv.*





LE PHOQUE A CAPUCHON.

Troisieme Espèce.

LA TROISIEME ESPÈCE de ce grand Phoque, eſt celle que les Groënlandois nomment *neitſer-ſoak* (*l*); cet animal a pour attribut diſtinctif, un capuchon de peau dans lequel il peut renfoncer ſa tête juſqu'aux yeux. Les Danois & les Allemands l'ont appellé *klap-mûtze*, ce qui ſignifie bonnet rabattu. Ce phoque, dit M. Crantz (*m*), eſt remarquable par la laine noire qui revêt la peau ſous un poil blanc, ce qui le fait paroître d'une aſſez belle couleur griſe; mais le caractere qui le diſtingue des autres phoques, eſt ce capuchon d'une peau épaiſſe & velue qu'il a ſur le front, & qu'on appelle *cache-muſeau*, parce que l'animal a la faculté d'abattre cette peau ſur ſes yeux, pour ſe garantir des tourbillons de ſable & de neige que le vent chaſſe trop impétueuſement.

Ces phoques font réguliérement deux

(*l*) *Phoca majoris generis, cujus caput cute craſſiori mobili tegitur, quâ faciem contra ictus tuetur.* Egede, *ubi ſuprà.*

(*m*) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIX, page 61.*

voyages par an ; ils ſont fort nombreux au détroit de Davis, & y réſident depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Mars ; ils en ſortent alors pour aller faire leurs petits à terre, & reviennent avec eux au mois de Juin fort maigres & fort épuiſés ; ils en partent une ſeconde fois en Juillet, pour aller plus au Nord, où ils trouvent probablement une nourriture plus abondante, car ils reviennent fort gras en Septembre ; leur maigreur, dans les mois de Mai & Juin, ſemble indiquer que c'eſt alors la ſaiſon de leurs amours, & que, dans ce temps, ils oublient de manger, & jeûnent comme les lions & les ours-marins.





LE PHOQUE A CROISSANT.

Quatrieme Espèce.

LA QUATRIEME ESPÈCE de grand Phoque sans oreilles externes, est appellée *attar-soak* (*n*) par les Groënlandois; il diffère du précédent par quelques caracteres, & change de nom dans cette langue à mesure que son poil prend des teintes différentes; le fœtus, qui est tout blanc & couvert d'un poil laineux, se nomme *iblau*; dans la premiere année d'âge, le poil est un peu moins blanc, & l'animal s'appelle *attarak*; il devient gris dans la seconde année, & il porte le nom d'*atteitsiak*; il varie encore plus dans la troisieme, & on l'appelle *aglektok*; il est tacheté dans la quatrieme, ce qui lui fait donner le nom de *milektok*; & ce n'est qu'à la cinquième année que le poil est d'un beau gris-blanc, & qu'il a sur le dos deux croissans noirs, dont les pointes se regardent; ce phoque est alors dans toute sa force, & il prend le nom d'*attarsoak* (*o*). J'ai cru de-

(*n*) *Phoca nigri lateris.* Egede, Dict. Groënl. *Coppenhague*, *1750.*

(*o*) Outre ces noms, qui désignent des espèces ou des variétés du phoque, la langue Groënlandoise en-

voir rapporter tous ces différens noms, pour que les Voyageurs qui fréquenteront les côtes du Groënland, puissent reconnoître ces animaux.

La peau de ce phoque à croissant, est revêtue d'un poil roide & fort; son corps est couvert d'une graisse épaisse & dont on tire une huile qui, pour le goût, l'odeur & la couleur, ressemble assez à de la vieille huile d'olive (*p*).

Au reste, il me paroît que c'est à cet animal qu'on peut rapporter la troisieme espéce du phoque indiquée par M. Krascheninnikow (*q*), qui porte, dit il, de grands cercles couleur de cerise sur une fourrure jaunâtre, & qui se trouve dans la mer orientale. M. Pallas (*r*) rapporte aussi à cette

---

a d'autres qui ont rapport à plusieurs particularités de l'histoire de ces animaux; *amiam*, est le troupeau des phoques; le phoque se jouant à la surface de l'eau & nageant à la renverse, se dit *nulloarpok*; flottant sur l'eau, assoupi par la chaleur, il s'appelle *terlikpok*; couché sur les glaces ou s'efforçant de sortir par leurs fentes, il se nomme *outok*; le trou que le phoque, enfermé sous la glace, y ouvre avec ses ongles pour respirer, est *aglo*; le javelot court dont on le frappe, est *iperak*; l'homme qui rampe sur le ventre pour les atteindre, *aurnarpok*; *outtulliartok* est le chasseur dans sa nacelle, qui les poursuit à grande course; leur peau dépilée s'appelle *erisàk*; l'huile tirée de leur graisse, *igunak*. *Recueilli par M. l'Abbé Bexon, de la lecture du Dictionnoire Groënlandois.*

(*p*) Histoire générale des Voyages, *tome XIX, page 61.*

(*q*) Idem, ibidem, *p. 256.*

(*r*) Voyage de Pallas, *troisième partie, p. 91.*

eſpèce un phoque que l'on prend quelquefois aux embouchures du Lama, de l'Obi & du Jeniſcé, & que les Ruſſes appellent *lièvre de mer* (*morskoizaëtz*), à cauſe de ſa blancheur, les lièvres étant tous blancs dans ce pays pendant l'hiver. Si ce dernier animal eſt en effet le même que l'*attarſoak* de M. Crantz, & que celui de M. Kracheninnikow, on voit qu'il ſe trouve non-ſeulement dans le détroit de Davis & aux environs du Groënland, mais encore ſur les côtes de la Sibérie & juſqu'au Kamtſchatka. Au reſte, comme le poil de ce phoque à croiſſant, prend différentes teintes de couleur avec l'âge, il ſe pourroit que les phoques gris, tachetés, tigrés & cerclés, dont parlent les Voyageurs du Nord, ne fuſſent que les mêmes animaux, & tous de l'eſpèce du phoque à croiſſant vu dans des âges différens (*f*); &, dans ce cas, nous ferions fondés à lui rapporter encore une autre eſpèce de

---

(*f*) A en juger par ce que dit Charlevoix (*Hiſtoire de la nouvelle France, tome III, p. 143*), il paroît que ce phoque à croiſſant ſe trouve auſſi dans les mers près des côtes orientales de l'Amérique ſeptentrionale. Ces animaux, dit-il, ont le poil de diverſes couleurs; il y en a qui ſont tous blancs, & tous le ſont en naiſſant; à meſure qu'ils vieilliſſent, les uns deviennent noirs, d'autres roux, & d'autres prennent toutes ces couleurs enſemble ». Ce paſſage, comme l'on voit, ſe rapporte aſſez à ce que nous venons de dire du phoque à croiſſant, & nous croyons devoir le lui appliquer.

phoque qui, ſelon Kracheninnikow, a le ventre blanc-jaunâtre; le reſte de la peau parſemée de taches comme celles du léopard, & dont les petits ſont blancs comme de la neige lorſqu'ils viennent de naître.





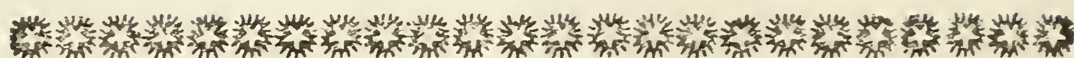
LE PHOQUE NEIT-SOAK.

Cinquième Espèce.

LA CINQUIEME ESPÈCE de Phoque sans oreilles externes, eſt appellée *niet-ſoak* par les Groënlandois; il eſt plus petit que les précédens; ſon poil eſt mêlé de ſoies brunes & auſſi rudes que celles du cochon; la couleur en eſt variée par de grandes taches, & il eſt hériſſé comme celui de l'ours-marin (*t*).

(*t*) *Phoca majoris generis, maculis majoribus diſtincta* (item veſtis hirſuta è pellibus phocarum confecta) neitſik-ſiak. — *Phoca minor ſpeciei ſupra memoratæ*, atak. — *Species phocæ cum maculis majoribus* ateit ſiak, minor ejuſdem ſpeciei, attrak; *catulus generis ſuperio.is*, ateſtak. Diction. Groënl. *Copenhague*, 1750.





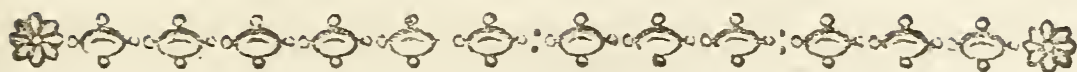
LE PHOQUE LAKTAK DE KAMTSCHATKA.

Sixième Eſpèce.

LA SIXIEME ESPÈCE eſt celle que les habitans de Kamtſchatka appellent *lakh-tak* (*u*); elle ne ſe prend qu'au-delà du cinquante-ſixième degré de latitude, ſoit dans la mer de Pengina, ſoit dans l'océan oriental, & paroît être une des plus grandes du genre des phoques.

(*u*) Kracheninnikow, Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIX, p. 260.*



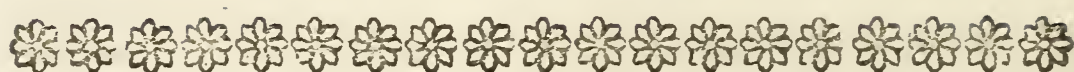


LE PHOQUE GASSIGIAK.

Septième Eſpèce.

LA SEPTIEME ESPÈCE de phoques ſans oreilles externes, eſt appellée *kaſſigiak* par les Groënlandois ; la peau des jeunes eſt noire ſur le dos & blanche ſous le ventre, & celle des vieux eſt ordinairement tigrée. Cette eſpèce n'eſt pas voyageuſe & ſe trouve toute l'année à *Balſriver.*





LE PHOQUE COMMUN.

Huitième Espèce.

LA HUITIEME ESPÈCE est celle du phoque commun d'Europe (*x*), dont nous avons donné la description & la figure (*volume XIII, planche XLV*), & que l'on nomme assez indifféremment *veau-marin*, *loup-marin* & *chien-marin*; on donne aussi ces mêmes noms à quelques-uns des autres phoques dont nous venons de parler. Cette espèce se trouve non-seulement dans la mer Baltique & dans tout l'Océan, depuis le Groënland jusqu'aux isles Canaries & au cap de Bonne-espérance, mais encore dans la Méditerranée & dans la mer noire. M. Kracheninnikow & M. Pallas (*y*), disent qu'il y en a même dans la mer Caspienne & dans le lac Baikal, où l'eau est douce & non salée, ainsi que dans les lacs Onéga & Ladoga en Russie; ce qui semble prouver que cette espèce est presque universellement répandue,

(*x*) Les mariniers françois l'appellent *veau-marin* ou *loup-marin*; les Anglois *common seal*, c'est-à-dire, *phoque commun*; les Espagnols & les Portugais *lobo de mer*. Note communiquée par M. Forster; mais ces noms de veau & de loup-marin, ont été également appliqués à tous les phoques.

(*y*) Voyage de Pallas, *tome III*.

&

& qu'elle peut vivre également dans la mer & dans les eaux douces des climats froids tempérés. Nous donnons ici (*planche VIII*, *figure 2*), la figure d'un de ces phoques que nous avons fait dessiner vivant, & qui pourroit bien être une variété dans cette espèce du phoque commun, n'ayant que quelques légères différences dans la forme du corps & dans les couleurs du poil, avec le phoque du *volume XIII*, *planche* XLV.

Le voyageur Denis parle d'une espèce de phoque, de la taille moyenne, qui se trouve sur les côtes de l'Acadie, & le P. Dutertre rapporte, d'après lui, que ces petits phoques ne s'éloignent jamais beaucoup du rivage. » Lorsqu'ils sont sur la terre, il y en a toujours quelqu'un, dit-il, qui fait sentinelle : au premier signal qu'il donne tous se jettent dans la mer : au bout de quelques temps, ils se rapprochent de terre & s'élèvent sur leurs pattes de derrière pour voir s'il n'y a rien à craindre ; mais, malgré cela, on en prend un très grand nombre à terre, & il n'est presque pas possible de les avoir autrement .... Mais, quand ces phoques entrent avec la marée dans les anses, il est aisé de les prendre en grande quantité ; on en ferme l'entrée avec des filets & des pieux, on n'y laisse de libre qu'un fort petit espace par où ces phoques se glissent dès que la marée est haute ; on bouche cette ouverture dès que la mer est retirée, & ces animaux étant restés à sec on n'a que la peine de les assommer ; on les suit en canot dans les en-

droits où il y en a beaucoup, & quand ils mettent la tête hors de l'eau pour respirer on tire dessus ; s'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine, mais s'ils sont tués roides, ils vont d'abord au fond, & de gros chiens dressés pour cette chasse vont les pêcher à sept ou huit brasse de profondeur (z).

Ces huit ou neuf espèces de phoques, dont nous venons de donner les indications, se trouvent pour la plupart aux environs des terres les plus septentrionales dans les mers de l'Europe ; de l'Asie & de l'Amérique, tandis que le lion-marin, l'ours-marin & même le phoque à museau ridé se trouvent également répandus dans les deux hémisphères. Tous ces animaux, à l'exception du phoque à museau ridé & du phoque à ventre blanc, sont connus par les Russes & autres peuples septentrionaux, sous les noms de *chien* & de *veau-marin* (a) ; il en est de même au Kamtschatka, aux isles Kouriles & chez les Koriaques, où on les appelle *kolkha*,

---

[z] Description de la nouvelle France, *tome III*, *p. 143 & suiv.*

[a] Les François les appellent aussi *veaux-marins*, & quelquefois *loups-marins* ; & les pêcheurs du Canada nomment les uns *brasseurs*, parce qu'ils agitent l'eau & la font tournoyer ; les autres *nau*, & ils ont donné à un autre le nom de *grosse tête* ; mais il ne faut pas les confondre avec l'ours de mer ; que plusieurs Voyageurs ont appellé *veau & loup-marin*, quoiqu'il en diffère essentiellement par les oreilles, qui sont saillantes & externes.

betarkar & *memel*, ce qui ſignifie également veau-marin dans les trois langues; » Ils ont tous la peau ferme & velue comme les quadrupèdes terreſtres, à cela près dit M. Crantz, que le poil eſt épais, court & liſſe dans la plupart, comme s'il étoit huilé. Ces animaux ont les deux pieds de devant formés pour marcher, & ceux de derrière pour nager; à chaque pied il y a cinq doigts, avec quatre jointures à chacun, armés d'ongles pour grimper ſur les rochers ou ſe cramponner ſur la glace; leurs pieds de derrière ont les doigts joints en pate-d'oie, de ſorte qu'en nageant ils ſe déploient comme un éventail; ce ſont des eſpèces d'amphibies, la mer eſt leur élément & le poiſſon leur nourriture; ils vont dormir à terre, & même ils ronflent ſi profondément au ſoleil, qu'il eſt aiſé de les ſurprendre; ils courent des pieds de devant & ſautent ou s'élancent avec ceux de derrière, mais ſi vîte, qu'un homme a de la peine à les attraper; ils ont des dents tranchantes & des poils au muſeau, forts comme des ſoies de ſanglier...., leurs corps eſt gros au milieu & terminé en cône par les deux extrémités, ce qui les aide beaucoup à nager (*b*) ».

C'eſt ſur les rochers & quelquefois ſur la glace que ces animaux s'accouplent, & que les meres font leurs petits (*c*); elles

[*b*] Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIX, p. 60 & 61.*

[*c*] Charlevoix, deſcription de la nouvelle France, *tome III, p. 143 & ſuiv.*

les allaitent dans l'eau, mais bien plus souvent à terre ; elles les laissent aller de temps en temps à la mer, ensuite elles les ramènent à terre, & les exercent ainsi jusqu'à ce qu'ils puissent faire, en nageant, de plus longs voyages.

Non seulement ces animaux fournissent aux Groënlandois le vêtement & la nourriture (*d*), mais leurs peaux sont encore employées à couvrir leurs tentes & leurs canots ; ils en tirent aussi de l'huile pour leurs lampes & se servent des nerfs & des fibres tendineuses pour coudre leurs vêtemens ; les boyaux bien nétoyés & amincis, sont employés au lieu de verre pour leurs fenêtres, & la vessie de ces animaux leur sert de vase pour contenir leur huile : ils en font sécher la chair pour la conserver pendant le temps qu'ils ne peuvent ni chasser ni pêcher : en un mot, les phoques sont la principale ressource des Groënlandois, & c'est par cette raison qu'ils s'exercent de bonne-heure à la chasse de ces animaux, & que celui qui réussit le mieux, acquiert autant de gloire que s'il s'étoit distingué dans un combat.

M. Kracheninnikow, qui a vu ces ani-

(*d*) Les Russes & les habitans de Kamtschatka tirent aussi un très grand parti de la chasse des phoques ; ils font de la chandelle de leur graisse, que les naturels du pays préfèrent à toute autre graisse pour assaisonner leur alimens ; ils en mangent aussi la chair, & la font sécher au soleil pour la conserver pendant les temps où ils ne peuvent pêcher ; on fait

maux à Kamtſchatka, dit qu'ils remontent quelquefois dans les rivières en ſi grand nombre, que les petites isles éparſes ou voiſines des côtes de la mer, en ſont couvertes (*e*) : en général, il ne s'éloignent guère qu'à vingt ou trente lieues des côtes ou des isles, excepté dans le temps de leurs voyages, lorſqu'ils remontent les rivières, c'eſt pour ſuivre le poiſſon dont ils ſe nourriſſent, ils s'accouplent différemment des quadrupèdes, les femelles ſe renverſant ſur le dos pour recevoir le mâle, elles ne produiſent ordinairement qu'un petit, ainſi que nous l'avons déjà dit, dans les grandes eſpèces, & deux dans les petites; la voix de tous ces animaux, ſelon Kracheninnikow, eſt fort déſagreable; les jeunes ont un cri plaintif & tous ne ceſſent de grogner ou murmurer d'un ton rauque; ils ſont dangereux dès qu'on les a bleſſés : ils ſe défendent alors avec une ſorte de fureur, lors même qu'ils ont le crâne briſé en pluſieurs pièces (*f*).

---

avec leurs peaux des femelles de ſouliers, & les *Korelli*, les *Olutores*, & les *Tſchukotskoi* en font des bateaux. *Hiſtoire de Kamtſchatka*, par M. Kracheninnikow, *tome I*, *page 277*.

(*e*) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIX*, *page 256*.

(*f*) Ils ſont, dit M. Kracheninnikow, vifs & courageux; j'en ai vu un qui, qui s'étant pris à l'hameçon dans l'embouchure de la grande riviere, s'élança ſur mes gens avec beaucoup da férocité, après même qu'ils lui eurent briſé le crâne; on ne l'eut pas plutôt tué à terre, qu'il eſſaya de ſe jeter dans la riviere, &,

On voit, par tout ce que nous venons d'exposer, que non-seulement ce genre des phoques est assez nombreux en espèces, mais que chaque espèce est aussi très nombreuse en individus, si l'on en juge par la quantité de ceux que les Voyageurs ont trouvés rassemblés sur les terres nouvellement découvertes & aux extrémités des deux continens; ces côtes désertes sont en effet le dernier asyle de ces peuplades marines qui ont fui les terres habitées, & ne paroissent plus que dispersées dans nos mers. Et réellement en bandes, ces *troupeaux du vieux Prothée*, que les Anciens nous ont si souvent peints, & qu'ils doivent avoir vus sur la Méditerranée, puisqu'ils connoissent très peu l'Océan, ont presque disparu & ne se trouvent plus que dispersés près de nos côtes, où il n'est plus de désert qui puisse leur offrir la paix & la sécurité dont leurs grandes sociétés ont besoin; ils sont allés chercher ailleurs cette liberté qui est nécessaire à toute réunion sociale, & ne l'ont trouvée que dans les mers peu fréquentées, & sous les zones froides des deux pôles.

---

lorsqu'il vit que la chose lui étoit impossible, il commença à pleurer, & plus on le frappoit, plus il étoit féroce. *Histoire du Kamtschatka*, *tome I*, *page 275*.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

1



1 L'Ours-marin 2 Le Lion-marin.

Pillement fils aqua forti.



L'OURS-MARIN (*a*).

TOUS les phoques dont nous venons de parler n'ont que des trous auditifs & point d'oreilles externes ; & l'ours-marin n'est pas le plus grand des phoques à oreilles, mais c'est celui dont l'espèce est la plus nombreuse & la plus répandue (*b*) ; c'est un animal tout différent de l'ours de mer blanc, dont nous avons parlé ci-devant *volume III, page 18 & vol. IX, page 5* de cette édition ; ce dernier est un quadrupède du genre de l'ours terrestre, & l'ours-marin dont il s'agit ici ; est un véritable amphibie de la famille des phoques. M. Forster qui a vu plusieurs de ces ani-

(*a*) *Phoca ursina.* Linnæus. — *Ursine seal.* Pennant, *Synops. quadrup. page* 271. — Il est appellé *kot* par les Russes ; *phoque arsin*, par M. Forster ; *phoque commun*, par plusieurs Voyageurs ; *chat - marin*, par M. Kracheninnikow ; *loup de mer*, par les François ; & *veau-marin*, par les Anglois.

(*b*) On l'a reconnu à l'isle de Juan Fernandès, située à 36 degrés de latitude australe, à l'isle Saint-Pierre, à celle de Sandwich, nouvellement découverte, à la côte des Patagons, aux isles Malouines, à la terre des Etats, à la nouvelle Hollande, à la nouvelle Guinée, aux isles Galapagos, situées presque sous l'Equateur ; & enfin, depuis le cap Horn, tout le long des côtes de l'Amérique, & jusqu'à Kamtschatka.

maux dans son Voyage avec le Capitaine Cook, & qui en a dessiné quelques-uns, a bien voulu me donner le dessin d'aprés lequel on a gravé la *planche IX*; il m'a aussi communiqué plusieurs faits historiques sur leurs habitudes naturelles, & ses observations réunies à celles de M. Steller & de quelques Voyageurs, suffiront pour donner une connoissance assez exacte de cet animal, qui jusqu'à présent avoit été confondu avec les autres phoques.

L'espèce de l'ours-marin paroît se trouver dans tous les océans; car les Voyageurs ont rencontré & reconnu ces animaux dans les mers de l'Équateur, & sous toutes les latitudes jusqu'au cinquante-sixième degré dans les deux hémisphères. Dampier est le premier qui en ait parlé, & qui les ait indiqués sous le nom d'*ours-marin*; quelques autres Navigateurs l'ont appellé *phoque commun*, parce qu'on le trouve en effet très communément dans toutes les mers australes ou boréales; mais nous devons observer que ce nom lui a été mal appliqué, puisqu'il appartient spécifiquement au phoque commun qui se trouve sur nos côtes d'Europe, qui n'est pas à beaucoup près aussi grand & qui de plus n'a point d'oreilles extérieures.

De tous les animaux de ce genre, l'ours-marin paroît être celui qui fait les plus grands voyages; son tempérament n'est pas soumis ou s'accommode à l'influence de tous les climats; on le trouve dans toutes les mers & autour des isles peu fréquentées;

on

on le rencontre en troupes nombreuſes dans la mer de Kamtſchatka, & ſur les isles inhabitées qui ſont entre l'Aſie & l'Amérique. M. Steller a eu le temps de l'obſerver à l'isle de Bering (*c*), après ſon malheureux naufrage; il nous apprend que ces animaux quittent au mois de Juin les côtes de Kamtſchatka, & qu'ils y reviennent à la fin d'Août ou au commencement de Septembre pour y paſſer l'automne & l'hiver (*d*). Dans le temps du départ, c'eſt-à-dire au mois de Juin, les femelles ſont prêtes à mettre bas, & il paroît que l'objet du voyage de ces animaux, eſt de s'éloigner le plus qu'ils peuvent de toute terre habitée pour faire tranquillement leurs petits, & ſe livrer enſuite ſans trouble aux plaiſirs de l'amour, car les femelles entrent en chaleur un mois après qu'elles ont mis bas; tous reviennent fort maigres au mois d'Août;

(*c*) Il y a une ſi grande quantité de ces animaux dans l'iſle de Bering, qu'ils couvrent tout le rivage; ce qui oblige ſouvent les Voyageurs à quitter la plaine, & à gravir les rochers & les montagnes. Il eſt bon d'obſerver qu'on n'en trouve que ſur la côte méridionale, qui eſt vis-à-vis Kamtſchatka; la raiſon en eſt peut-être, que c'eſt la premiere terre qu'ils rencontrent en allant du cap Kronotskoi vers l'orient. *Hiſt. du Kamtſchatka*, par Kracheninnikow. *Lyon*, 1767, *tome I*, *p.* 307.

(*d*) M. Steller dit qu'une ſeule famille de ces animaux eſt ſouvent compoſée de cent vingt individus; que non-ſeulement cette famille eſt réunie ſur le rivage, mais qu'elle l'eſt encore en nageant dans la mer.

ceux que M. Steller a disséqués dans cette saison, n'avoient rien dans l'estomac ni dans les intestins, & il présume qu'ils ne mangent que peu ou point du tout tant que durent leurs amours : cette saison de plaisirs est en même temps celle des combats, les mâles se battent avec fureur pour maintenir leur famille & en conserver la propriété; car, lorsqu'un ours-marin mâle vient pour enlever à un autre ses filles adultes ou ses femmes, ou qu'il veut le chasser de sa place, le combat est sanglant & ne se termine ordinairement que par la mort de l'un des deux.

Chaque mâle a communément huit à dix femelles & quelquefois quinze ou vingt; il en est fort jaloux & les garde avec grand soin; il se tient ordinairement à la tête de toute sa famille qui est composée de ses femelles & de leurs petits de deux sexes; chaque famille se tient séparée, & quoique ces animaux soient par milliers dans de certains endroits, les familles ne se mêlent jamais, & chacune forme une petite troupe, à la tête de laquelle est le chef mâle qui les régit en maître; cependant il arrive quelquefois que le chef d'une autre famille arrive au combat pour protéger un de ceux qui sont aux prises, & alors la guerre devient plus générale, & le vainqueur s'empare de toute la famille des vaincus qu'il réunit à la sienne.

Ces ours-marins ne craignent aucun des autres animaux de la mer, cependant ils paroissent fléchir devant le lion-marin; car ils

l'évitent avec soin & ne s'en approchent jamais quoique souvent établis sur le même terrein (*e*); mais ils font une guerre cruelle à la loutre-marine (saricovienne) qui étant plus petite & plus foible ne peut se défendre contr'eux. Ces animaux, qui paroissent très féroces par les combats qu'ils se livrent, ne sont cependant ni dangereux ni redoutables ; ils ne cherchent pas même à se défendre contre l'homme, & ils ne sont à craindre que lorsqu'on les réduit au désespoir, & qu'on les serre de si près qu'ils ne peuvent fuir ; ils se mettent aussi de mauvaise humeur lorsqu'on les provoque dans le temps qu'ils jouissent de leurs femelles ; ils se laissent assommer plutôt que de désemparer.

La maniere dont ils vivent & agissent entr'eux est assez remarquable ; ils paroissent aimer passionnément leur famille ; si un étranger vient à bout d'en enlever un individu, ils en témoignent leurs regrets en versant des larmes ; ils en versent encore lorsque quelqu'un de leur famille, qu'ils ont maltraité, se rapproche & vient deman-

(*e*) » Nous observames (sur une petite isle près de la terre des Etats, que les ours & les lions de mer, quoique campés sur la même grève, se tenoient toujours fort loin les uns des autres, & qu'ils ne se communiquoient point entr'eux «. Forster. *Second Voyage de Cook, tome IV, pages 55 & suivantes.* » Les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte ; les ours de mer habitent l'intérieur de l'isle «. *Ibid. p.* 73.

der grâce; ainsi, dans ces animaux, il paroît que la tendresse succède à la sévérité, & que c'est toujours à regret qu'ils punissent leurs femelles ou leurs petits (*f*); le mâle semble être en même temps un bon pere de famille & un chef de troupe impérieux, & jaloux de conserver son autorité, & qui ne permet pas qu'on lui manque.

Les jeunes mâles vivent pendant quelque temps dans le sein de la famille, & la quittent lorsqu'ils sont adultes & assez forts pour se mettre à la tête de quelques femelles dont ils se font suivre, & cette petite troupe devient bientôt une famille plus nombreuse; tant que la vigueur de l'âge dure & qu'ils sont en état de jouir de leurs femelles, ils les régissent en maîtres & ne les quittent pas; mais lorsque la vieillesse a diminué leurs forces & amorti leurs desirs, ils les abandonnent & se retirent pour vivre solitaires; l'ennui ou le regret semble les rendre plus féroces, car ces vieux mâles retirés ne témoignent aucune crainte, & ne fuient pas comme les autres à l'aspect de l'homme (*g*); ils grondent en montrant les

(*f*) M. Steller dit que ces animaux maltraitent leur famille pour le moindre manquement, mais qu'il suffit à la femelle ou à un petit, lorsqu'ils ont déplu, de venir caresser le mâle, en lui lèchant les pieds, pour désarmer sa colère.

(*g*) » Les vieux mâles, dit Kracheninnikow, dorment quelquefois un mois entier, sans prendre de nourriture, ils sont très féroces, & attaquent les passans; & ils sont si obstinés, qu'ils aiment mieux se

dents, & se jettent même avec audace contre celui qui les attaque sans jamais reculer ni fuir; en sorte qu'ils se laissent plutôt tuer

---

faire tuer que de quitter leur place : lorsqu'ils voient venir un homme, quelques-uns se jettent sur lui, & les autres se tiennent prêts pour les défendre; ils mordent les pierres qu'on leur jette, & courent sur celui qui les a jetés; encore qu'on leur casse les dents & qu'on leur crève les yeux. Ils ne bougent pas de l'endroit où ils sont. Il y a plus, aucun n'oseroit abandonner son poste, &, s'il le faisoit, les autres le dévoreroient; si quelqu'un fait mine de vouloir se retirer, les autres le serrent de près pour empêcher qu'il ne s'enfuie; &, si quelqu'un se méfie du courage de son camarade, ou le soupçonne de s'enfuir, il se jette sur lui «. *Histoire du Kamtschatka, tome I, p. 299.* » Nous eûmes aussi beaucoup de peine à tuer les veaux & les lions-marins (sur une petite isle, près de la terre des Etats); leur museau étoit la partie la plus sensible. Nous manquames, le Docteur Sparrman & moi, d'être attaqués par un des plus vieux ours de mer, sur un rocher où il y en avoit plusieurs centaines de rassemblés, qui sembloient tous attendre l'issue du combat; le Docteur avoit tiré son coup de fusil sur un oiseau, & il alloit le ramasser, lorsque le vieux ours gronda & montra les dents, & parut se disposer à s'opposer à mon camarade; dès que je fus assis, j'étendis l'animal roide mort d'un coup de fusil, & au même instant toute la troupe, voyant son champion terrassé s'enfuit du côté de la mer; plusieurs s'y jetterent avec tant de hâte, qu'ils sauterent à dix ou quinze verges perpendiculaires sur des rochers pointus; je crois qu'ils ne se firent point de mal, parce que leur peau est très dure, & que leur graisse très élastique, se prête aisément à la compression «. Forster. *Second Voyage de Cook, tome IV, p. 60.* » Cet amphibie paroît affreux, & mord avec tant de force, qu'il peut trancher la hampe d'une demi pique, ainsi qu'on l'éprouva, & la présence de deux ou trois hommes ne

que de prendre le parti de la retraite.

Les femelles, plus timides que les mâles, ont un si grand attachement pour leurs petits, que même dans les plus pressans dangers, elles ne les abandonnent qu'après avoir employé tout ce qu'elles ont de force & de courage pour les en garantir & les conserver, & souvent, quoique blessées, elles les emportent dans leur gueule pour les sauver.

M. Steller assure que les ours-marins ont plusieurs cris différens, tous relatifs aux circonstances ou aux passions qui les agitent; lorsqu'ils sont tranquilles sur la terre, on distingue aisément les femelles & les jeunes d'avec les vieux mâles par le son de leurs voix, dont le mêlange ressemble de loin aux bêlemens d'un troupeau composé de moutons & de veaux; quand ils souffrent ou qu'ils sont ennuyés, ils beuglent ou mugissent, & lorsqu'ils ont été battus ou vaincus, ils gémissent de douleur, & font entendre un sifflement d'affliction à-peu-près semblable au cri de la saricovienne; dans les combats, ils rugissent & frémissent comme le lion, & enfin dans la joie & après la victoire ils font un petit cri aigu qu'ils réitèrent plusieurs fois de suite.

---

le fait pas fuir; il ose même les attaquer dans sa colère, quand il peut les joindre à la course«. G. Spilbert. *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales*, tome II, page 438.

Ils ont tous les ſens & ſurtout l'odorat très bons, car ils ſont avertis par ce ſens même pendant le ſommeil, & ils s'éveillent lorſqu'on s'avance vers eux quoiqu'on en ſoit encore loin.

Ils ne marchent pas auſſi lentement que la conformation de leurs pieds ſembleroit l'indiquer, il faut même être bon coureur pour les atteindre (*h*); ils nagent avec beaucoup de célérité, & au point de parcourir en une heure une étendue de plus d'un mille d'Allemagne (*i*); lorſqu'ils ſe délectent ou qu'ils s'amuſent près du rivage, ils font dans l'eau différentes évolutions; tantôt ils nagent ſur le dos & tantôt ſur le ventre; ils paroiſſent même aſſez ſouvent ſe tenir dans une ſituation preſque verticale; ils ſe roulent, ils ſe plongent & s'élancent

---

(*h*) Steller. *Novi Commentarii Academiæ. Petropol. part.* II, *ann.* 1751. Cependant M. de Pagès, qui a vu ces animaux au cap de Bonne-eſpérance, où l'eſpèce eſt de petite taille, dit qu'ils marchent fort lentement, & que, comme ils ſont fort gras & replets, ils ont peine à ſe retourner ſur la terre. *Note communiquée par M. de Pagès, Enſeigne des Vaiſſeaux du Roi.*

(*i*) » Le chat-marin (ours-marin), dit M. Kracheninnikow, nage ſi vîte, qu'il peut aiſément faire dix werſtes par heure. Lorſqu'il ſe ſent bleſſé, il ſaiſit le bateau du pêcheur avec les dents, & l'entraîne avec tant de rapidité, qu'on diroit qu'il vole ſur l'eau; il arrive ſouvent qu'il le renverſe, & que ceux qui ſont dedans ſe noyent, à moins que le timonier ne ſache le conduire, & qu'il n'obſerve la route que l'animal prend «. *Hiſtoire de Kamtſchatka, tome I, page* 306.

quelquefois hors de l'eau à la hauteur de quelques pieds (*k*); dans la pleine-mer, ils se tiennent presque toujours sur le dos, sans néanmoins que l'on voie leurs pieds de devant, mais seulement ceux de derriere qu'ils élèvent de temps en temps au-dessus de l'eau; &, comme ils ont le trou ovale du cœur ouvert, ils ont la faculté d'y rester long-temps sans avoir besoin de respirer, ils prennent au fond de la mer les crabes & autres crustacées & coquillages dont ils se nourrissent lorsque le poisson leur manque.

Les femelles mettent bas au mois de Juin, dans les isles désertes de l'hémisphère boréal; & comme elles entrent en chaleur au mois de Juillet suivant, on peut en conclure que le temps de la gestation est au moins de dix mois; leurs portées sont ordinairement d'un seul, & très rarement de deux petits; les mâles en naissant sont plus gros & plus noirs que les femelles qui deviennent bleuâtres avec l'âge, & tachetées ou tigrées entre les jambes de devant (*l*); tous, mâles & femelles naissent les yeux ouverts & ont déjà trente-deux dents, mais les dents canines ou défenses ne paroissent que quatre jours après; les meres nourrissent leurs petits de leur lait jusqu'à leur

(*k*) Note communiquée par M. de Pagès, Enseigne des Vaisseaux du Roi.

(*l*) Histoire du Kamtschatka, par M. Krachenin-nikow, *tome I, p. 296.*

retour ſur les grandes terres, c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin d'Août; ces petits déjà forts, jouent ſouvent enſemble, & lorſqu'ils viennent à ſe battre, celui qui eſt vainqueur eſt careſſé par le pere, & le vaincu eſt protégé & ſecouru par la mere.

Ils choiſiſſent ordinairement le déclin du jour pour s'accoupler; une heure auparavant le mâle & la femelle entrent tous deux dans la mer; ils y nagent doucement enſemble & reviennent enſuite à terre; la femelle qui, pour l'ordinaire, ſort de l'eau la premiere, ſe renverſe ſur le dos, & le mâle la couvre dans cette ſituation; il paroît très ardent & très actif; il preſſe ſi fort la femelle par ſon poids & par ſes mouvemens, qu'il l'enfonce ſouvent dans le ſable au point qu'il n'y a que ſa tête & les pieds qui paroiſſent; pendant ce temps, qui eſt aſſez long, le mâle eſt ſi occupé, qu'on peut en approcher ſans crainte & même le toucher avec la main (*m*).

Ces animaux ont le poil hériſſé, épais & long, il eſt de couleur noire ſur le corps, & jaunâtre ou rouſsâtre ſur les pieds & les flancs; il y a ſous ce long poil une eſpèce de feutre, c'eſt-à-dire, un ſecond poil plus

(*m*) » J'ai vu, dit M. Steller, un de ces animaux accouplé depuis plus d'un quart-d'heure, auquel je donnai un coup de ma main. . . ce coup le fit regarder, & le mit en colere, ce qu'il témoigna par un terrible rugiſſement; mais cela ne l'empêcha pas de continuer & d'achever ſon ouvrage «. *Novi Commentarii Academiæ Petropolit. ann. 1751, tome II.*

court & fort doux qui eſt auſſi de couleur rouſsâtre; mais, dans la vieilleſſe, les plus longs poils deviennent gris ou blancs à la pointe, ce qui les fait paroître d'une couleur griſe un peu ſombre; ils n'ont pas autour du cou de longs poils en forme de criniere comme les lions-marins. Les femelles diffèrent ſi fort des mâles par la couleur, ainſi que par la grandeur, qu'on ſeroit tenté de les prendre pour des animaux d'une autre eſpèce; leurs plus longs poils varient, ils ſont tantôt cendrés & tantôt mêlés de rouſsâtre; les petits ſont du plus beau noir en naiſſant, on fait de leurs peaux des fourrures qui ſont très eſtimées; mais, dès le quatrième jour après leur naiſſance, il y a du rouſsâtre ſur les pieds & ſur les côtés du ventre; c'eſt par cette raiſon que l'on tue ſouvent les femelles qui ſont pleines pour avoir la peau du fœtus qu'elles portent, parce que cette fourrure des fœtus eſt encore plus ſoyeuſe & plus noire que celle des nouveaux-nés.

Le poids des plus grands ours-marins des mers de Kamtſchatka, eſt d'environ vingt puds de Ruſſie, c'eſt-à-dire, huit cents de nos livres, & leur longueur n'excède pas huit à neuf pieds; il en eſt de même de ceux qui ſe trouvent à la terre des Etats (*n*),

(*n*) » Nous montames au ſommet de l'iſle (près de la terre des Etats, ſur lequel il y avoit une infinité de petits mondrains, ſur chacun deſquels croiſſoient une large touffe d'herbe ou de glayeuls (*dactylis*

& dans plusieurs isles de l'hémisphère austral, où les Voyageurs ont reconnu ces mêmes ours-marins, & en ont observé d'autres bien plus petits.

Pendant les neuf mois que ces grands animaux séjournent sur les côtes de Kamtschatka, c'est-à-dire, depuis le mois d'Août jusqu'au mois de Juin, ils ont sous la peau un panicule graisseux de près de quatre pouces sur le corps; la graisse des mâles est huileuse & d'un goût très désagréable, mais celle des femelles, qui est moins abondante, est aussi d'un goût plus supportable; on peut manger de leur chair, & celle des petits est même assez bonne, tandis que celle des vieux est noire & de très mauvais goût, quoique dépouillée de sa graisse; il n'y a que le cœur & le foie qui soient mangeables (*o*).

---

glomerata); les intervalles, entre ces touffes, étoient très vaseux & très sales. . . . Nous découvrimes bientôt qu'une espèce de phoques occupoit cette partie de l'isle, & que cette vase venoit de ce qu'ils abordoient tous mouillés sur la terre; ceux-ci étoient les ours de mer que nous avions vu à la baie *Duski*, à la nouvelle Zélande; mais ils étoient infiniment plus nombreux, & leur grosseur, plus considérable, égaloit celle que leur donne M. Steller; ils sont cependant fort inférieurs aux lions de mer, les mâles n'ont jamais plus de huit à neuf pieds de long, & leur grosseur est proportionnée. . . . Ils n'ont pas de criniere comme le lion-marin, mais la coupe générale du corps & la forme des nageoires sont exactement les mêmes «. Forster. *Second Voyage de Cook, tome IV, page 57.*

(*o*) » Nous tirames surtout de l'huile des vieux

La longueur de celui qui a été décrit par M. Steller, n'étoit que de sept pieds trois pouces, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité des nageoires de derriere; & de sept pieds un pouce six lignes, depuis la même extrémité du museau jusqu'au bout de la queue.

Si l'on compare l'ours-marin avec l'ours terrestre, on ne leur trouvera d'autre ressemblance que par le squelette de la tête & par la forme de la partie antérieure du corps qui est épaisse & charnue *(p)*; la tête, dans son état naturel, est revêtue d'un panicule graisseux d'un pouce d'épaisseur, ce qui la fait paroître beaucoup plus ronde que celle de l'ours de terre; elle a en effet deux

lions & des ours-marins que l'on tua; car, excepté leurs fressures, assez bonnes, la chair est trop rance pour être mangée; les petits oursins étoient bons, & même la chair de quelques vieilles lionnes n'étoit pas mauvaise; mais celle des vieux mâles nous parut destetable «. Forster. *Second Voyage de Cook, tome IV, p. 61.*

(*p*) » Les ours-marins (de l'isle Sainte - Elisabeth) ressemblent plus en effet aux ours qu'à des loups. . . leur couleur & leur tête sont tout-à-fait approchantes de celle des ours, hormis que leur museau est plus aigu; ils leur ressemblent encore par les mouvemens qu'ils font & par la maniere dont ils les font; mais ils sont comme paralytiques par la partie postérieure du corps, car ils ne font que traîner après eux leurs jambes ou nageoires de derriere; néanmoins ils courent si vîte, qu'à peine un homme peut les atteindre «. G. Spilberg. *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales, tome II, p. 437 & 438.*

pieds cinq pouces ſix lignes de tour derriere les oreilles, & n'eſt longue que d'environ huit pouces, depuis le bout du muſeau juſqu'aux oreilles; mais, après l'avoir dépouillée de ſa graiſſe, le ſquelette de cette tête de l'ours-marin eſt très reſſemblant à celui de l'ours de terre. Du reſte, la forme de ces deux animaux eſt très différente; le corps de l'ours-marin eſt fort mince dans ſa partie poſtérieure, & devient preſque de figure conique, depuis les reins juſqu'auprès de la queue qui n'a que deux pouces de longueur; en ſorte que la groſſeur du corps qui eſt de quatre pieds huit pouces de tour auprès des épaules, ſe réduit à un pied ſix pouces trois lignes auprès de la queue.

L'ours-marin a des oreilles externes comme le lion-marin & la ſaricovienne; ces oreilles ont un pouce ſept lignes de longueur, elles ſont pointues, coniques, droites, liſſes & ſans poil à l'extérieur; elles ne ſont ouvertes que par une fente longitudinale que l'animal peut reſſerrer & fermer lorſqu'il ſe plonge en entier dans l'eau; les yeux ſont proéminens & gros à-peu-près comme ceux du bœuf; l'iris en eſt noire; ils ſont garnis de cils & de paupieres, & défendus comme ceux des phoques par une membrane qui prend naiſſance au grand angle de l'œil, & qui peut le recouvrir à la volonté de l'animal.

La gueule, depuis l'angle juſqu'au bout du muſeau, n'a qu'environ trois pouces de longueur, elle eſt garnie de mouſtaches

dont les ſoies ont cinq pouces huit lignes de long; la lèvre ſupérieure déborde l'inférieure d'un pouce & demi, & la diſtance entre les deux lèvres, lorſque la gueule eſt ouverte, eſt d'environ quatre pouces; la langue qui eſt, comme celle de tous les phoques, un peu fourchue à ſon extrémité, a quatre pouces & demi ou cinq pouces de longueur.

Les dents ſont très pointues, diſpoſées dans chaque mâchoire de maniere que la pointe de chacune correſpond exactement à l'intervalle qui ſépare l'extrémité des autres; il y en a trente-ſix en tout, vingt en haut & ſeize en bas; 1°. dans la mâchoire ſupérieure quatre dents inciſives diviſées en deux pointes à leur extrémité; 2°. deux canines, une de chaque côté, longue d'environ quatre lignes, leſquelles ſont courbées en dedans; 3°. deux autres dents canines ou défenſes très aiguës, une de chaque côté d'environ huit à neuf lignes de longueur, c'eſt avec celles-ci que ces animaux ſe déchirent & ſe bleſſent cruellement; 4°; ſix autres dents de chaque côté qui ſont aiguës comme toutes les autres, & qui occupent la place des molaires.

Dans la mâchoire inférieure, il y a, comme dans la ſupérieure, 1°. quatre inciſives ſur le devant de la mâchoire; 2°. deux canines ſeulement, une de chaque côté, elles ſont tranchantes ſur la face intérieure & longues de plus d'un pouce; l'ours-marin s'en ſert dans les combats comme les ſangliers ſe ſervent de leurs défenſes, mais il n'y a pas de

secondes dents canines comme dans la mâchoire supérieure ; 3°. cinq dents de chaque côté qui sont pointues, & qui tiennent, comme dans la mâchoire supérieure, la place des dents molaires

Un caractere qui est commun aux ours & aux lions-marins & qui les distingue de tous les autres animaux, c'est la forme de leurs pieds ; ils sont armés d'une pinne ou nageoire qui, dans les pieds de devant, réunit les doigts en une seule masse, tandis que dans ceux de derriere les doigts sont aussi unis par une pinne, & qu'ils ont à-peu-près la forme de ceux des oiseaux palmipèdes ; les pieds de devant servent à l'animal à marcher sur la terre, & ceux de derriere ne lui sont utiles que pour nager & se gratter, il les traîne après lui comme des membres nuisibles sur la terre, car ces parties de l'arriere du corps, ramassent & accumulent sous son ventre du sable & de la vase en si grande quantité, qu'il est obligé de marcher circulairement ; & c'est par cette raison qu'il ne peut grimper sur les rochers.

Les pieds antérieurs, dont la longueur est d'environ deux pieds, sur sept à huit pouces de largeur, ne sont pas cachés en partie sous la peau comme ceux des phoques, mais ils sortent en entier ; ces pieds ou bras sont couverts de poil, à l'exception du carpe, du métacarpe & des doigts, dont la peau est noire, nue, lisse à la partie supérieure & ridée à la partie inférieure ; ils sont à l'intérieur composés de l'os humérus,

de ceux du bras, de l'avant-bras, du carpe; du métacarpe & des phalanges des doigts; il y en a cinq à chaque pied, dont les ongles ont deux lignes de longueur; le pouce est le plus long des doigts, & les quatre autres vont toujours en diminuant de longueur jusqu'au cinquième & dernier qui est le plus court; le pouce, ainsi que le second doigt, sont composés de trois phalanges, le troisième & le quatrième en ont quatre, & le cinquième n'en a que deux.

Les pieds postérieurs, dont la longueur totale est d'environ vingt à vingt-un pouces, sur une largeur de cinq ou six pouces, sont composés du fémur, du tibia, du péroné, du tarse, du métatarse & des phalanges des doigts; le tibia & le péroné sont cachés sous la peau du corps; le tarse & le metarase paroissent à l'extérieur & sont couverts de poils; il y a aussi cinq doigts armés chacun d'un ongle oblong, aigu, convexe en dessus & concave en dessous; ces ongles du pouce & du doigt extérieur sont très petits, mais ceux des trois autres doigts ont environ un pouce de longueur, sur une largeur de quatre lignes à la base; ces doigts sont courts, comme ceux des pieds de devant, couverts d'une peau lisse en dessus & ridée en dessous; le pouce est d'un tiers plus large que les autres doigts, il est de la même longueur que les trois suivans; mais le cinquième est beaucoup plus court; ces pieds de derriere sont moins épais que ceux de devant, & les phalanges des doigts en sont plus larges, plus plates & plus minces;

ces; à l'extrémité des phalanges commencent des épiphyſes cartilagineuſes qui en rendent les extrémités aſſez ſemblables à celles des pieds des oiſeaux palmipèdes, & la nageoire eſt diviſée en cinq à ſon extrémité; le pouce n'a que deux phalanges, mais les quatre autres doigts en ont chacun trois.

La verge eſt longue de dix à onze pouces, elle contient dans ſa partie antérieure un os de près de cinq pouces de longueur, ſemblable à celui qui ſe trouve dans la verge de la ſaricovienne; la peau du ſcrotum, qui eſt ſituée ſous l'anus & qui renferme deux teſticules de figure oblongue, eſt de couleur noire, ridée & ſans poil; la femelle n'a que deux mamelles ſituées près de la vulve.

La longueur des inteſtins, dans l'individu décrit par M. Steller, étoit de cent douze pieds cinq pouces, meſurés depuis l'œſophage juſqu'a l'anus; en ſorte que pris tous enſemble, les inteſtins étoient ſeize fois plus longs que le corps de cet animal, dont la grandeur n'étoit que de ſept pieds un pouce ſix lignes, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité des doigts des pieds de derriere. Dans un de ces animaux nouveau-né, la longueur des inteſtins n'étoit que treize fois plus grande que celle du corps entier.

Nous devons encore obſerver & répéter ici que le petit phoque noir, dont nous avons donné la figure (*volume XIII*, *planche LIII*), a tant de rapport avec l'ours-marin, qu'on ne peut ſe diſſimuler que ce ne

ſoit un individu qui appartient à cette eſpèce, ou qui n'en eſt qu'une variété; car il reſſemble abſolument au grand ours-marin par la forme du corps, par celle des pattes qui ſont manchottes & entiérement dénuées de poil; par la forme des dents inciſives qui ſont fendues à leur extrémité; par les oreilles qu'il a proéminentes à l'extérieur; & enfin par la qualité ſoyeuſe & la couleur noirâtre de ſa fourrure. Et comme il eſt à préſumer que cet animal, quoique de très petite taille, étoit néanmoins adulte, puiſqu'il avoit toutes ſes dents bien formées; on pourroit croire qu'il exiſte une ſeconde eſpèce ou race d'ours-marin plus petite que la premiere, & que c'eſt à cette ſeconde eſpèce qu'on doit rapporter ce que les Voyageurs ont dit des petits ours-marins (*q*), qu'ils ont vus dans différens endroits de l'hémiſphère auſtral (*r*), mais

(*q*) MM. Forſter & de Pagès.

(*r*) A la baie Duski, à la nouvelle Zélande; à la nouvelle Georgie, ſous le 54e degré de l'atitude auſtrale. Forſter. *Second Voyage de Cook*, *tome IV*, *p.* *174 & 84.* M. de Pagès a auſſi vu cette petite eſpèce au cap de Bonne-eſpérance; & je crois qu'on peut lui rapporter ce que dit Dampier des *veaux-marins*, qui ſe trouvent en quantité à l'iſle de Juan Fernandès. » Ces animaux, dit-il, ſont par milliers ſur cette iſle; ils ſont de la groſſeur d'un veau ordinaire; leur tête eſt faite comme celle d'un chien. . . . leur poil eſt de diverſes couleurs, comme noir, gris-brun, tacheté, paroiſſant fort liſſe & fort agréable d'abord qu'ils ſortent de la mer. . . ils ont une fourrure ſi fine & ſi courte, que je n'en ai vu de pareils ail-

que jusqu'ici l'on ne connoissoit pas dans l'hémisphère boréal.

Au reste, cette petite race ou espèce d'ours-marin ressemble entièrement à la

---

leurs; il y en a toujours autour de l'isle des milliers assis dans les baies, ou allant à la mer, ou en revenant; à un mille ou deux de terre, vous voyez l'isle & ses environs tous couverts de ces animaux, qui se jouent à la superficie de l'eau, ou sont au soleil à terre; quand ils sortent de la mer, ils appellent leurs petits; & bêlent comme les brebis; &, quoiqu'ils passent auprès d'une infinité d'autres petits, avant que de venir aux leurs, ils ne se laissent néanmoins teter qu'aux leurs propres; les jeunes ressemblent à des petits chiens, & aiment fort la terre; mais, quand ils sont chassés, ils gagnent la mer aussi bien que les vieux, & nagent fort vîte & fort légèrement, quoiqu'ils soient a terre d'une très grande paresse, & qu'ils ne s'écartent de leur chemin qu'après qu'on les a battus; mais, s'ils se jettent sur ceux qui les frappent, un coup sur le nez les tue incontinent. . . . ils se trouvent également dans les climats froids & chauds; dans les climats froids, ils aiment les pièces de glace, où ils se couchent & se chauffent au soleil, comme ils font à l'isle de Juan Fernandès, quand ils sont à terre. Il y en a beaucoup dans les parties méridionales de l'Afrique, comme aux environs du cap de Bonne-espérance, ainsi qu'en Amérique, au détroit de Magellan, . . . il y en a sur toute la côte de la mer méridionale de ce continent, depuis la terre del Fuego jusqu'à la ligne équinoxiale; mais, du côté du Nord de la Ligne, je n'en ai vu qu'à 21 degrés de latitude; je n'en ai jamais vu dans les Indes orientales; en général, ces animaux cherchent les endroits déserts des côtes & les plages de la mer, où il y a beaucoup de poissons, car ils en vivent; les poissons qu'ils mangent sont les merlus, les tâtonneurs, &c. qui sont abondans sur les côtes pierreuses ». *Voyage de Dampier, tome I, page 116 & suiv.*

grande, tant par les couleurs du poil & la forme du corps, que par les mœurs & les habitudes naturelles. Il paroît ſeulement qu'étant bien plus petits, ils ſont auſſi bien plus timides que les grands. » Ces animaux, dit, M. de Pagès, ne cherchent qu'à ſe ſauver du côté de la mer, & ne mordent jamais que ce qui ſe trouve directement ſur leur paſſage; pluſieurs, en ſe ſauvant, paſſoient même entre nos jambes : ils ſe familiariſent promptement avec les hommes; j'en ai conſervé deux vivans pendant huit jours dans un cuvier de cinq pieds de diamètre ; le premier jour, j'y avois fait mettre de l'eau de la mer à la hauteur d'un demi-pied, mais comme ils faiſoient des efforts pour l'éviter, je les mis dans de l'eau douce, ils s'y trouverent auſſi gênés & je les laiſſai à ſec; dès que l'eau étoit vidée ils ſe ſecouoient comme les chiens, ils ſe grattoient, ſe nettoyoient avec leur muſeau & ſe ſerroient l'un contre l'autre, ils éternuoient auſſi comme les chiens.

» Lorſqu'il faiſoit ſoleil je les lâchois ſur le gaillard du Vaiſſeau, où ils ne cherchoient à fuir que quand ils voyoient la mer; ſur terre, ils ſe grattoient & même ils prenoient plaiſir à ſe laiſſer gratter par les hommes, auprès deſquels ils marchoient aſſez familiérement; ils alloient même flatter les gens de l'équipage, & ils aimoient à grimper ſur les lieux élevés pour être mieux expoſés au ſoleil.

» Ils avoient de l'amitié l'un pour l'autre; ils ſe frottoient & ſe grattoient mutuelle-

ment, & lorſqu'on les ſéparoit ils cherchoient bientôt à ſe rejoindre; il ſuffiſoit d'en emporter un pour ſe faire ſuivre de l'autre; on leur offrit du poiſſon, du goëmon, du pain trempé dans l'eau, ils flairoient & prenoient ce qu'on leur préſentoit, mais ils ne l'avaloient pas & le rendoient tout de ſuite. Le ſeptième jour un deux eut des palpitations & des ſanglottemens très forts, il ouvroit la gueule en rendant une liqueur verdâtre, & il rongeoit le bois de ſa cuve, je le fis jeter à la mer; le lendemain, je lâchai l'autre dans une prairie, mais il ne mangea rien, je le chaſſai à la mer, dabord il nageoit aſſez lentement, mais s'étant plongé ſous l'eau pendant fort longtemps, il revint à ſa ſurface plus leſte qu'auparavant; il venoit apparemment de prendre de la nourriture «.

M. de Pagès ajoute que les plus grands ours-marins qu'il ait vus au cap de-Bonne-eſpérance, n'avoient que quatre pieds de longueur, & que la plupart (apparemment les femelles & les jeunes) n'avoient que deux pieds & demi, ce qui différe prodigieuſement pour la taille de l'eſpèce décrite par M. Steller.

» Le poil des jeunes eſt noirâtre, continue M. de Pagès, mais avec l'âge il devint d'un gris-argenté à la pointe; leurs dents ſont petites; leurs mouſtaches aſſez longues; la phyſionomie eſt douce, & leur tête reſſemble aſſez à celle d'un chien qui n'auroit que de petites oreilles; celles de ces ours-marins ſont étroites, peu ouvertes & n'ont que dix-

ſept à dix-huit lignes de longueur; le cou eſt gros & preſque de niveau avec la tête, l'endroit le plus gros de l'animal eſt la poitrine, d'où le corps va en diminuant juſqu'à la queue qui n'a qu'environ deux pouces de longueur.

» Les pattes de devant ſont formées par une membrane cartilagineuſe qui a preſque la forme des nageoires; cette membrane eſt plus forte à ſa patrie antérieure qu'en arriere : ces pattes ont cinq doigts qui ne s'étendent pas autant que la membrane, le plus intérieur eſt le mieux marqué, de même que ſes phalanges, les deux ſuivans le ſont moins & les deux extérieurs le ſont à peine; chaque doigt eſt armé d'un ongle très petit & à peine viſible, étant caché par le poil.

» Les pattes de derriere ont auſſi cinq doigts, dont les trois du mileu ont leurs phalanges & leurs ongles bien marqués, les autres ſont moins caractériſés à cet égard; ils ont un ongle très petit & très mince; tous ces doigts ſont joints par une mambrane comme celle de l'oie (*f*) «.

(*f*) Note communiquée par M. de Pagès, Enſeigne des Vaiſſeaux du Roi, ſur les ours-marins du cap de Bonne-eſpérance.





BRITISH MUSEUM
N TURAL HISTORY



3

Dents du Lion-marin.

Fillement fils aqua forti.

LE LION-MARIN (a).

LA PLUS GRANDE des eſpèces de phoques à oreilles externes, eſt celle du lion-marin : il eſt, ſans comparaiſon, plus puiſſant & plus gros que l'ours-marin ; cependant juſqu'à ce jour il étoit peu connu, & nous avons déjà obſervé que le vrai lion-marin dont il eſt ici queſtion, n'eſt pas l'animal auquel le Rédacteur du Voyage d'Anſon a mal-à-propos appliqué ce nom ; la figure repréſente le *phoque à muſeau ridé*, dont nous avons donné la deſcription, & qui n'a ni oreilles externes ni criniere, & qui diffère encore du lion-marin par plu-

(a) *Lion de mer* ou *lion-marin.* Beauchêne Gonin, *Navigations aux terres auſtrales, tome II.* — Bougainville, *Voyage autour du monde.* — François Pettry, *Collection d'Ackluyt, tome III.* — Sir Richard Hauwkins, ſir John Narborough. Labbe, *Lettres des Miſſionnaires, tome XV.* — Dom Pernetty, Bernard Penroſe, *Account of the laſt expedition to por Egmon in Falklands Iſlands. London, in-8°. 1775.* — M. Clayton, *Tranſactions philoſophiques, volume LXVI, partie I, page 102.* — Krachéninnikow, *Hiſtoire de Kamtſchatka, Lyon, 1767, tome I.* — *Phoca leonina.* Steller, *Novi Commentarii Academiæ Petropol. tome II, ann. 1751.* — *Phoque à criniere*, par M. Forſter. — *Siwutcha*, par les Ruſſes. — *Siout*, par les Habitans de Kamtſchatka. — *Oulon*, par les Koriaques. — *Etarpé*, par les Kouriles.

ſieurs autres caracteres ; cette mépriſe ou plutôt cette fauſſe application de ce nom, ne pouvoit être rectifiée tant qu'on n'a pas connu diſtinctement l'un & l'autre de ces animaux ; mais des Voyageurs inſtruits (*b*), nous ont récemment mis en état de prononcer ſur leurs différences, qui ſont plus que ſuffiſantes pour en faire, avec fondement, deux eſpèces, & même deux genres diſtincts & ſéparés. Nous donnons ici (*planche IX*, *figure* 2), la figure du vrai lion-marin, deſſiné d'après nature par M. Forſter, ſavant Naturaliſte, Voyageur, auquel nous devons auſſi pluſieurs bonnes obſervations ſur quelques autres animaux.

Il a vu des troupes de ces lions-marins ſur les côtes des terres magellaniques, & dans quelques endroits de l'hémiſphère auſtral (*c*); d'autres Voyageurs ont reconnu ces mêmes lions - marins dans les mers du Nord, ſur les isles Kuriles & au Kamtſchatka. M. Steller (*d*), a, pour ainſi dire, vécu au milieu d'eux pendant pluſieurs mois dans

(*b*) MM. Steller & Forſter, pere & fils.

(*c*) Les lions marins ſont ces animaux décrits par les Navigateurs aux terres auſtrales, comme ayant le cou & la tête garnis d'une criniere (*Voyez* la citation, article des Phoques, *page 305*, *in-12*), & que nous avions peine à reconnoître. (*Voyez ibid.*), quand nous n'avions, pour y rapporter, que le faux lion-marin d'Anſon, ou le grand phoque à muſeau ridé. *Voyez* l'article des phoques.

(*d*) *Novi Commentarii Academiæ Petropol.* tome II, *ann.* 1751.

l'isle de Bering. Ainsi, l'espèce en est répandue dans les deux hémisphères, & peut-être sous toutes les latitudes, comme celle des ours-marins, de la saricovienne & de la plupart des phoques.

Les lions-marins se tiennent & vont en grandes familles, cependant moins nombreuses que celles des ours-marins, avec lesquels on les voit quelquefois sur le même rivage; chaque famille est ordinairement composée d'un mâle adulte, de dix à douze femelles (*e*), & de quinze à vingt jeunes des deux sexes; il y a même des mâles qui paroissent avoir un plus grand nombre de femelles, mais il y en a d'autres qui en ont beaucoup moins; tous nagent ensemble dans la mer & demeurent aussi réunis lorsqu'ils se reposent sur la terre; la présence ou la voix de l'homme les fait fuir & se jetter à l'eau; car, quoique ces animaux soient bien plus grands & plus forts que les ours-marins, ils sont néanmoins plus timides; lorsqu'un hom-

(*e*) MM. Forster disent dix à douze femelles, & M. Steller ne leur en donne que deux, trois & quatre; mais, comme le sentiment de MM. Forster paroît le mieux fondé, relativement au nombre des petits qui suivent chaque famille, on peut croire qu'en effet les mâles, dans cette espèce, ont le nombre des femelles qu'il leur donne. Au reste, il paroît que ce nombre des femelles varie dans de certaines circonstances; car il est dit, dans le Voyage de Cook, qu'on a vu un mâle entouré de vingt à trente femelles, qu'il étoit très occupé à retenir auprès de lui; mais qu'il y avoit d'autres mâles qui n'en avoient qu'une ou deux. *Second Voyage de Cook, tome IV, p. 70.*

me les attaque avec un ſimple bâton, ils ſe défendent rarement & fuient en gémiſſant : jamais ils n'attaquent ni n'offenſent, & l'on peut ſe trouver au milieu d'eux ſans avoir rien à craindre (*f*); ils ne deviennent dangereux que quand on les bleſſe grièvement ou qu'on les réduit aux abois (*g*); la néceſſité leur donne alors de la fureur, ils font face à l'ennemi, & combattent avec d'autant plus de courage qu'ils ſont plus maltraités. Les chaſſeurs cherchent à les ſurprendre ſur la terre plutôt que dans la mer, parce qu'ils renverſent ſouvent les barques lorſqu'ils ſe ſentent bleſſés. Comme ces animaux ſont puiſſans, maſſifs & très

(*f*) » Il n'étoit pas dangereux de marcher au milieu d'eux (ſur une iſle près de la terre des Etats); car ils s'enfuioient alors, ou ils reſtoient tranquilles; on couroit ſeulement des riſques à ſe placer entr'eux & la mer; ſi quelque choſe les épouvante, ils ſe précipitent vers les flots en ſi grand nombre, que, ſi vous ne ſortez pas de leur chemin, vous ſerriez terraſſés. Quelquefois, lorſque nous les ſurprenions tout-à-coup, ou que nous les éveillons (car ils dorment beaucoup & ils ſont très ſtupides), ils élevoient leur tête, ils ronfloient & montroient les dents d'un air ſi farouche, qu'ils ſembloient vouloir nous dévorer; mais, dès que nous avancions ſur eux, ils s'enfuioient... En général, ils étoient ſi peu ſauvages ou plutôt ſi ſtupides, qu'ils nous permirent d'approcher aſſez pour les aſſommer à coups de bâtons; mais nous tirames les gros avec le fuſil, parce que nous crûmes qu'il feroit peut-être dangereux de les approcher «. Forſter, *Second Voyage de Cook, tome IV, p. 53 & 72.*

(*g*) Steller. *Novi Commentarii Academiæ Petropol. tome II, ann. 1751.*

forts, c'eſt une eſpèce de gloire parmi les Kamtſchadales que de tuer un lion-marin mâle ; l'homme dans l'état de Nature fait plus de cas que nous du courage perſonnel ; ces Sauvages excités par cette idée de gloire, s'expoſent au plus grand péril, ils vont chercher les lions-marins en errant pluſieurs jours de ſuite ſur les flots de la mer, ſans autre bouſſole que le ſoleil & la lune ; ordinairement ils les aſſomment à coups de perches, & quelquefois ils leur lancent des flèches empoiſonnées qui les font mourir en moins de vingt-quatre heures, ou bien ils les prennent vivans avec des cordes de lianes dont ils leur embarraſſent les pieds (*h*).

(*h*) » Il n'y a que des gens agiles qui s'adonnent à cette chaſſe ; ils s'approchent à la dérobée, & lui plongent un couteau dans la poitrine au-deſſous de l'aiſſelle ; ce couteau eſt attaché à une longue courroie faite de cuir de veau-marin, qui eſt arrêtée à un pieu ; chacun s'enfuit au plus vîte & lui jette de loin des flèches ou des couteaux pour le bleſſer dans pluſieurs endroits du corps, &, lorſqu'il a perdu ſes forces, on l'acheve à coups de maſſues.

» Lorſqu'on les trouve endormis ſur mer, on leur tire des flèches empoiſonnées, & l'on s'enfuit au plus vîte ; l'animal ſe ſentant bleſſé, & ne pouvant ſupporter la douleur que lui cauſe l'eau de la mer qui entre dans ſa plaie, gagne le rivage, où on acheve de le tuer à coups de dard ou de flèche, ou, ſi l'endroit n'eſt pas sûr, on attend qu'il meure de ſa premiere bleſſure, ce qui arrive au bout de vingt-quatre heures. Cette chaſſe eſt ſi honorable, que celui qui en a tué le plus, paſſe pour un héros, & c'eſt ce qui fait que pluſieurs s'y adonnent, bien moins

Quoique ces animaux ſoient d'un naturel brut & aſſez ſauvage, il paroît cependant qu'à la longue ils ſe familiariſent avec l'homme. M. Steller dit qu'en les traitant bien, on pourroit les apprivoiſer; il ajoute qu'ils s'étoient ſi bien accoutumés à le voir, qu'ils ne fuyoient plus à ſon aſpect, comme au commencement; qu'ils le regardoient paiſiblement, en le conſidérant avec une eſpèce d'attention; qu'enfin ils avoient ſi bien perdu toute crainte, qu'ils agiſſoient en toute liberté, & même s'accouploient devant lui. M. Forſter dit auſſi qu'il en a vu quelques-uns qui s'étoient ſi bien habitués à voir les hommes, qu'ils ſuivoient les chaloupes en mer; & qu'ils avoient l'air d'examiner ce que l'on y faiſoit.

Cependant quoique les lions-marins ſoient d'un naturel plus doux que les ours-marins, les mâles ſe livrent ſouvent entr'eux des combats longs & ſanglans; on en a vu qui avoient le corps entamé & couvert de grandes cicatrices. Ils ſe battent pour défendre leurs femelles (*i*), contre un rival qui vient s'en ſaiſir & les enlever; après le combat le vainqueur devient le chef &

pour ſa chair, qui paſſe pour être très délicate, que pour acquérir de l'honneur ». Kracheninnikow, *Hiſt. du Kamtſchatka, tome I, p. 287.*

(*i*) » Je les ai vu ſe battre pendant deux ou trois jours de ſuite pour une femelle qu'un autre mâle vouloit enlever ». Steller. *Novi Commentarii Academiæ Petropol.* tome II, *ann. 1751.*

le maître de la famille entiere du vaincu ; ils se battent aussi pour conserver la place que chaque mâle occupe toujours sur une grosse pierre qu'il a choisie pour domicile ; & , lorsqu'un autre mâle vient pour l'en chasser le combat commence, & ne finit que par la fuite ou par la mort du plus foible (*k*).

Les femelles ne se battent jamais entr'elles ni avec les mâles, elles semblent être dans une dépendance absolue du chef de la famille ; elles sont ordinairement suivies de leurs petits des deux sexes ; mais lorsque deux mâles, c'est-à-dire, deux chefs de familles différentes sont aux prises, toutes les femelles arrivent avec leur suite pour être témoins du combat ; & si le chef de quelque autre troupe arrive de même à ce spectacle & prend parti pour ou contre l'un des deux combattans, son exemple est bientôt suivi par plusieurs autres chefs, & alors la bataille devient presque générale & ne se termine que par une grande effusion de sang, & souvent par la mort de plusieurs de ces mâles, dont les familles se réunis-

(*k*) » Les lions de mer vivent ensemble en grosses troupes, les mâles les plus vieux & les plus gras se tiennent à part ; chacun d'eux choisit une large pierre, dont les autres n'approchent pas sans un combat furieux. Nous les avons vu souvent se saisir avec un degré de rage, qu'il est impossible de décrire, & plusieurs portoient sur le dos des balafres reçues dans ces attaques «. Forster. *Second Voyage de Cook*, *tome IV*, *page* 55.

ſent au profit des vainqueurs. On a remarqué que les trop vieux mâles ne ſe mêlent point dans ces combats; ils ſentent apparemment leur foibleſſe, car ils ont ſoin de ſe tenir éloignés & de reſter tranquilles ſur leur pierre, ſans néanmoins permettre aux autres mâles ni même aux femelles d'en approcher (*l*). Dans la mêlée, la plupart des femelles oublient leurs petits, & tachent de s'éloigner du lieu de la ſcène en fuiant; ce qui ſuppoſe un naturel bien différent de celui des ours-marins, dont les femelles emportent leurs petits, lorſqu'elles ne peuvent les défendre ; cependant il y a quelquefois des meres bonnes qui emportent auſſi leurs petits dans leur gueule (*m*), d'autres qui ont aſſez de naturel pour ne les point abandonner, & qui ſe font même aſſommer ſur la place en cherchant à les défendre (*n*) ; mais il faut que ce

---

(*l*) » Nous obſervions çà & là un lion-marin couché ſeul, en grondant, dans un lieu écarté, ſans ſouffrir que les mâles ni les femelles ſe tinſſent dans les environs ; nous jugeâmes que ceux-là étoient vieux & accablés par l'âge «. Forſter. *Second Voyage de Cook, tome IV, p. 71.*

(*m*) » Les lions-marins attendoient communément notre approche; mais, dès que l'un de la troupe étoit tué, le reſte s'enfuioit avec beaucoup de précipitation ; quelques femelles emportoient alors un petit dans leur gueule, mais la plupart étoient ſi épouvantées, qu'elles les abandonnoient par derriere «. Forſter. *Second Voyage de Cook, tome IV, p. 55.*

(*n*) Mémoire ſur les phoques, communiqué à M. de Buffon, par M. Forſter.

ſoit une exception, car M. Steller dit poſitivement que ces femelles ne paroiſſent avoir que très peu d'attachement pour leurs petits, & que quand on les leur enlève, elles ne paroiſſent point en être émues; il ajoute qu'il a pris des petits pluſieurs fois lui-même devant le pere & la mere, ſans courir le moindre riſque & ſans que ces animaux inſenſibles ou dénaturés ſe ſoient mis en devoir de les ſecourir ou de les venger.

Au reſte, dit-il, ce n'eſt qu'entr'eux que les mâles ſont féroces & cruels; ils maltraitent rarement leurs petits ou leurs femelles; ils ont pour elles beaucoup d'attachement, & ils ſe plaiſent à leurs careſſes qu'ils leur rendent avec complaiſance; mais ce qui paroîtroit ſingulier, ſi l'on n'en avoit pas l'exemple dans nos ſerrails, c'eſt que, dans le temps des amours, ils ſont moins complaiſans & plus fiers; il faut que la femelle faſſe les premieres avances (*o*);

(*o*) » L'acte d'amour eſt précédé de pluſieurs careſſes étranges; c'eſt le ſexe le plus foible qui fait les avances. . . . la femelle ſe tapit aux pieds du mâle, rampant cent fois autour de lui, & de temps à autre rapprochant ſon muſeau du ſien comme pour le baiſer; le mâle, pendant cette cérémonie, ſembloit avoir de l'humeur, il grondoit & montroit les dents à ſa femelle, comme s'il eût voulu la mordre : à ce ſignal, la ſouple femelle ſe retira, & vint enſuite recommencer ſes careſſes & lécher les pieds du mâle. Après un long préambule de cette ſorte, ils ſe jetterent tous deux dans la mer, y firent pluſieurs tours en ſe pourſuivant l'un & l'autre; enfin la femelle ſortit la pre-

non-ſeulement le mâle Sultan paroît être indifférent & dédaigneux, mais il marque encore de la mauvaiſe humeur, & ce n'eſt qu'après qu'elle a réitéré pluſieurs fois ſes prévenances qu'il ſe laiſſe toucher de ſenſibilité, & ſe rend à ſes inſtances; tous deux alors ſe jettent à la mer, ils y font différentes évolutions, &, aprés avoir nagé doucement pendant quelque temps enſemble, la femelle revient la premiere à terre & s'y renverſe ſur le dos pour attendre & recevoir ſon maître. Pendant l'accouplement, qui dure huit à dix minutes, le mâle ſe ſoutient ſur ſes pieds de devant, & comme il a la taille d'un tiers plus grande que celle de la femelle, il la déborde de toute la tête.

Ces animaux, ainſi que les ours-marins, choiſiſſent toujours les isles déſertes pour y aller faire leurs petits, & s'y livrer enſuite aux plaiſirs de l'amour. M. Forſter, qui les a obſervés ſur les côtes des terres Magellaniques, dit avoir été témoin de leurs amours & de leur accouplement dans les mois de Décembre & Janvier, c'eſt-à-dire, dans la ſaiſon d'été de ces climats. M. Steller qui les a de même obſervés ſur les côtes de Kamtſchatka & dans les isles voiſines, aſſure qu'ils s'accouplent toujours dans les

---

miere ſur le rivage, où elle ſe renverſa ſur le dos; le mâle, qui la ſuivoit de près, la couvrit dans cette ſituation, & l'accouplement dura huit ou dix minutes «. *Extrait du Mémoire communiqué par M. Forſter.*

mois d'Août & de Septembre, & que les femelles mettent bas au mois de juillet (*p*); il paroît donc que, dans les climats opposés, c'est toujours en été que les lions-marins se recherchent, & que le temps de la gestation est de près de onze mois; cependant le même Steller dit positivement que les femelles ne portent que neuf mois, comme s'il n'eût pas compté que de Septembre & d'Août en Juillet, il n'y a pas neuf mois, mais dix & onze mois. Ces deux Voyageurs que nous venons de citer ne s'accordent pas sur le nombre des petits que la femelle produit à chaque portée; selon M. Steller, elle n'en fait qu'un, & selon M. Forster, elle en fait deux (*q*); mais il se peut qu'elles ne produisent ordinairement qu'un & quelquefois deux; il se peut aussi qu'elles soient moins fécondes au Kamtschatka qu'aux terres Magellaniques, & enfin il se peut que, comme les petits de l'année précédente suivent leur mere avec ceux de l'année suivante, M. Forster ne les ait pas distingués, en voyant la femelle suivie de deux petits. Les mêmes Voyageurs rapportent que ces animaux, & surtout les mâles, ne mangent rien tant que durent leurs amours (*r*), en sorte qu'après ce temps

(*p*) M. Kracheninnikow dit la même chose dans son histoire du Kamtschatka.

(*q*) M. Kracheninnikow dit même *jusqu'à trois & quatre*, ce qui n'est pas vraisemblable.

(*r*) » Tant que les phoques sont en chaleur, dit

ils sont toujours fort maigres & très épuisés; ceux qu'ils ont ouverts dans cette saison n'avoient dans leur estomac que de petites pierres, tandis que, dans tout autre temps, ils sont très gras, & que leur estomac est farci des poissons & des crustacées qu'ils mangent en grande quantité.

La voix des lions-marins est différente, selon l'âge & le sexe, & il est aisé de distinguer, même de loin, le cri des mâles adultes, de celui des jeunes & des femelles; les mâles ont un mugissement semblable à celui du taureau (*f*), & lorsqu'ils

---

M. Forster, c'est-à-dire, pendant l'espace de quelques semaines, ils ne prennent point de nourriture, de sorte qu'ils retournent à la mer, après cette saison, fort maigres & épuisés; nous trouvâmes dans leur estomac plusieurs cailloux arrondis, de la grosseur du poing; &, dans quelques-uns, il y eut jusqu'à vingt cailloux, sans savoir à quoi sert un instinct qui fait avaler des pierres à ces animaux. Nous remarquerons seulement que Beauchêne Gonin, Navigateur François, très habile & digne de foi, rapporte le même fait, & ajoute, ce qu'on aura peut-être bien de la peine à croire, que les pierres avoient déjà l'apparence d'être digérées en partie. Le *liquor gastricus* de ces animaux seroit-il si âcre qu'ils eussent besoin de pierres pour lui donner quelque occupation pendant qu'ils ne mangent pas«. Extrait du Mémoire de M. Forster déjà cité; *voyez aussi le* second Voyage de Cook, *tome IV*, *p.* 95; & l'Histoire des Navigations aux terres australes, *tome II*.

(*f*) » Le bruit que produisoient tous ces animaux, assourdissoit nos oreilles; les vieux mâles beuglent & rugissent comme des taureaux en colère ou comme

ſont irrités, ils marquent leur colère par un gros ronflement; les femelles ont auſſi une eſpèce de mugiſſement, mais plus foible que celui du mâle, & aſſez ſemblable au beuglement d'un jeune veau; la voix des petits a beaucoup de rapport à celle d'un agneau âgé de quelques mois; de ſorte que de loin on croiroit entendre des troupeaux de bœufs & de moutons qui ſeroient répandus ſur les côtes, quoique ce ne ſoit réellement que des troupes de lions-marins, dont les mugiſſemens, ſur des accens & des tons différens, ſe font entendre d'aſſez loin pour avertir les Voyageurs qu'ils approchent de la terre (*t*), que les brumes, dans ces parages, dérobent ſouvent à leurs yeux.

Les lions-marins marchent de la même maniere que les ours-marins, c'eſt-à dire, en ſe traînant ſur la terre à l'aide de leurs pieds de devant, mais c'eſt encore plus peſamment & de plus mauvaiſe grâce; il y en a qui ſont ſi lourds, & c'eſt probablement les vieux, qu'ils ne quittent pas la pierre qu'ils ont choiſie pour leur ſiège, & ſur laquelle ils paſſent le jour entier à ronfler & à dormir; les jeunes ont auſſi moins de vivacité que les jeunes ours-ma-

---

les lions; les femelles bêlent exactement comme les veaux, & les petits (lions-marins) comme des agneaux «. Forſter, *Second Voyage de Cook, tome IV, p. 55.*

(*t*) Kracheninnikow, *Hiſtoire du Kamtſchatka. Lyon, 1767, tome I, page 285.*

rins, on les trouve souvent endormis sur le rivage, mais leur sommeil est si peu profond, qu'au moindre bruit ils s'éveillent & fuient du côté de la mer; lorsque les petits sont fatigués de nager, ils se mettent sur le dos de leur mere, mais le pere ne les y souffre pas long-temps & les en fait tomber, comme pour les forcer de s'exercer & de se fortifier dans l'exercice de la nage. En général, tous, ces lions-marins, tant adultes que jeunes, nagent avec beaucoup de vîtesse & de légèreté; ils peuvent aussi demeurer fort long-temps sous l'eau sans respirer; ils exhalent une odeur forte & qui se répand au loin; leur chair est presque noire & d'assez mauvais goût, surtout celle des mâles; cependant M. Steller dit que la chair des pieds ou nageoires de derriere est très bonne à manger, mais peut-être n'est-ce que pour des Voyageurs, d'autant moins difficiles que ceux-ci manquoient, pour ainsi dire, de tout autre aliment; ils disent que la chair des autres est blanchâtre & peut se manger, quoiqu'elle soit un peu fade & assez désagréable au goût; leur graisse est très abondante & assez semblable à celle de l'ours-marin, & quoique moins huileuse que celle des autres phoques, elle n'en est pas plus mangeable. Cette grande quantité de graisse & leur fourrure épaisse, les défendent contre le froid dans les régions glaciales; mais il semble qu'elles devroient leur nuire dans les climats chauds, d'autant qu'on ne s'est point apperçu d'aucune mue dans le poil, ni de deminution de leur em-

bonpoint dans quelque latitude qu'on les ait rencontrés (*u*); ces animaux amphibies diffèrent donc en cela des animaux terrestres qui changent de poil lorsqu'on les transporte dans des climats différens.

Le lion marin diffère aussi de tous les autres animaux de la mer, par un caractere qui lui a fait donner son nom, & qui lui donne en effet quelque ressemblance extérieure avec le lion terrestre, c'est une criniere de poils épais, ondoyans, longs de deux à trois pouces & de couleur jaune-foncé qui s'étend sur le front, les joues, le cou & la poitrine; cette criniere se hérisse lorsqu'il est irrité, & lui donne un air menaçant (*x*); la femelle, qui a le corps plus court & plus mince que le mâle, n'a pas le

---

(*u*) Le lion-marin (des côtes du Brésil) ne diffère du loup-marin (qui est encore commun, & qui probablement est l'ours-marin), que par de longues soies qui lui pendent sur le cou; nous en vîmes d'aussi gros que des taureaux; on en tua quelques-uns, leur corps n'est qu'une masse de graisse dont on tire de l'huile, &c. *Lettres édifiantes, quinzième Recueil, page 344 & suivantes.*

(*x*) On lit, dans le Voyage de Thomas Candisch, qu'il y a quelques isles dans ce port (Desiré), où l'on voit une grande quantité de chiens-marins, qui sont extrêmement puissans & hauts, & d'une vilaine figure; le devant de leur corps ne peut être mieux comparé qu'à celui d'un lion; leur cou & toute la partie qui se présente au-dessous, sont couverts d'un poil long & rude. *Olivier de Noort;* Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales. *Amsterdam, 1702, tome II, page 14 & 15.*

moïndre vestige de cette criniere, tout son poil est court, lisse, luisant & d'une couleur jaunâtre assez claire; celui du mâle, à l'exception de la criniere, est de même luisant, poli & court, seulement il est d'un fauve-brunâtre & plus foncé que celui de la femelle; il n'y a point de feutre ou petits poils lanugineux au-dessous des longs poils comme dans l'ours-marin; au reste, la couleur de ces animaux varie suivant l'âge; les vieux mâles ont le pelage fauve comme les femelles, & ils ont quelquefois du blanc sur le cou & la tête; les jeunes ont ordinairement la même couleur fauve-foncée des mâles adultes, mais il y en a qui sont d'un brun presque noir, & d'autres qui sont d'un fauve pâle comme les vieux & les femelles.

Le poids de ce gros animal est d'environ quinze à seize cents livres, & sa longueur de dix à douze pieds lorsqu'il a pris tout son accroissement (*y*); les femelles, qui

---

(*y*) Les Voyageurs sont d'accord sur le poids des lions-marins, mais ils ne le sont pas également sur la taille; les uns leur donnent douze à quatorze pieds de longueur, & Dom Pernetti les fait encore plus grands. M. Steller dit que leur corps ne surpasse guere en longueur celui des ours-marins, mais qu'il est beaucoup plus épais; & M. Forster, qui paroît avoir examiné de près ces animaux, dit que les lions-marins ont en général, dix à douze pieds de longueur, qui est celle que nous adoptons ici, d'autant qu'elle paroît être la plus conforme à la pesanteur de l'animal. *Voyez le Second Voyage de Cook, tome IV, page 54.*

ſont beaucoup plus minces, ſont auſſi plus petites, & n'ont communément que ſept à huit pieds de longueur (*z*); le corps des uns & des autres, dont le diamètre eſt à-peu-près égale au tiers de ſa longueur, a preſque par-tout une épaiſſeur égale, & ſe préſente aux yeux comme un gros cylindre, plutôt fait pour rouler que pour marcher ſur la terre; auſſi ce corps trop arrondi n'y trouve d'aſſiette que parce qu'étant recouvert par-tout d'une graiſſe exceſſive, il prête aiſément aux inégalités du terrein & aux pierres ſur leſquelles l'animal ſe couche pour repoſer (*a*).

(*z*) » En venant du port Deſiré, dit Jacques Lemaire, on relâcha à l'iſle du Roi, où on prit de jeunes lions-marins qui étoient de bon goût; ces lions ſont de la grandeur d'un petit cheval, ayant la tête ſemblable à celle d'un lion, avec une criniere longue & rude, mais les lionnes n'en ont point, & ne ſont pas de la moitié ſi groſſes que les mâles; on ne les pouvoit tuer qu'en leur donnant ſous la gorge ou dans la tête, des coups de mouſquets chargés à balles; on leur donnoit cent coups de levier, juſqu'à leur faire rendre le ſang par la gueule & par le nez, qu'ils ne laiſſoient pas de s'enfuir & de ſe ſauver «. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes, tome II, page 14.*

(*a*) A quelques légeres circonſtances près, on ne peut guere douter que le paſſage ſuivant du Voyage de Coréal ne déſigne nos lions-marins.

» A midi, je pris les deux chaloupes, & j'entrai dans le havre de l'iſle des Veaux-marins, avec quarante hommes armés chacun d'une maſſue & d'un bâton; étant à terre, nous chaſſâmes les veaux-marins en troupes; nous les entourâmes, &, en une demi-

La tête paroît être trop petite à pro-

---

heure de temps, nous en tuâmes quatre cents. . . . Les mâles, quand ils sont vieux, sont ordinairement aussi grands qu'un veau, & ressemblent, du cou, du poil & de la tête, du museau & du crin, à un lion; la femelle ressemble aussi pardevant à une lionne, excepté qu'elle est toute velue, & a le poil uni comme un cheval, au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derriere; ils sont difformes, le derriere leur va toujours en rapetissant jusqu'à deux nageoires ou pieds fort courts qu'ils ont à l'extrémité du corps; ils en ont deux autres à la poitrine, de sorte qu'ils peuvent marcher sur la terre, & même grimper sur des rochers & des montagnes assez hautes. Ils se plaisent à coucher au soleil & à dormir sur le rivage; il y en a qui ont plus de dix-huit pieds de long, & qui sont gros à proportion; pour ceux qui n'ont que quatorze pieds de long, il y en a des milliers, mais les plus communs n'en ont que cinq, & sont fort gras; ils ouvrent toujours la gueule, & deux hommes ont assez de peine à en tuer un des gros avec un pieu, qui est la meilleure arme dont on puisse se servir en cette occasion. . . . La chair en est aussi blanche & aussi belle que celle d'agneau, & très bonne à manger fraîche; mais elle est bien meilleure quand on l'a tenue un peu dans le sel. Tous ces veaux que nous apprêtâmes étoient des jeunes, & qui tetoient encore leurs meres. Dès qu'elles viennent à terre, elles bêlent, & les petits viennent auprès en bêlant comme des agneaux; une vieille femelle en allaite quatre ou cinq, & chasse les autres petits qui s'approchent d'elle, d'où je juge qu'elles ont quatre petits d'une ventrée; les petits que nous tuâmes & mangeâmes, étoient aussi gros qu'un chien de moyenne grandeur; nous dégraissâmes les plus gros, & en fîmes de l'huile pour les lampes & pour les usages du Vaisseau; mais nous gardâmes pour la friture l'huile qu'on tire des jeunes; mais gens la trouvoient aussi bonne que l'huile d'olive ». *Voyage de François Coréal. Paris, 1722, tome II, page 186.*

portion

portion d'un corps auſſi gros; le muſeau eſt aſſez ſemblable à celui d'un gros dogue, étant un peu relevé & comme tronqué à ſon extrémité; la lèvre ſupérieure déborde ſur la lèvre inférieure, & toutes deux ſont garnies de cinq rangs de ſoies rudes en forme de mouſtaches qui ſont longues, noires, & s'étendent le long de l'ouverture de la gueule; ces ſoies ſont des tuyaux dont on peut faire des curedents (*b*); elles deviennent blanches dans la vieilleſſe; les oreilles ſont coniques & longues ſeulement de ſix à ſept lignes, leur cartilage eſt ferme & roide, néanmoins elles ſont repliées vers l'extrémité; la partie intérieure en eſt liſſe, & la ſurface extérieure eſt couverte de poils; les yeux ſont grands & proéminens; les caroncules des grands angles en ſont fort apparentes & d'une couleur rouge aſſez vive, en ſorte que les yeux de cet animal paroiſſent ardens & échauffés; l'iris en eſt verte & le reſte de l'œil eſt blanc, varié de petits filets ſanguins; il y a une membrane (*membrana nictitans*) à l'angle intérieur qui peut au beſoin recouvrir l'œil en entier à la volonté de l'animal; des ſourcils compoſés de crins noirs aſſez forts ſurmontent les yeux; la langue eſt couverte de petites fibres tendineuſes, & elle eſt un peu fourchue à ſon extrémité: le palais eſt canelé & ſillonné tranſverſalement par des rides aſſez ſenſibles; les dents ſont au nom-

(*b*) Mémoire ſur les phoques, *par M. Forſter.*

bre de trente-ſix, comme dans l'ours-marin, & ſont diſpoſées de même; les inciſives ſupérieures (*planche X, figure 1*), ſont terminées par deux pointes, au lieu que les inférieures n'en ont qu'une, il y en a quatre tant en haut qu'en bas; les dents canines (*figure 2*), ſont bien plus longues que les inciſives & d'une forme conique, un peu crochues à l'extrémité, avec une canelure au côté intérieur; il y a, comme dans l'ours-marin, des doubles dents canines à la mâchoire ſupérieure qui ſont placées l'une auprès de l'autre entre les inciſives & les molaires, & une canine ſeulement de chaque côté à la mâchoire inférieure; mais toutes ces dents canines, ainſi que les inciſives & les molaires, ſont du triple plus longues que celles de l'ours-marin; ces dents molaires (*figure 3*), ſont au nombre de ſix de chaque côté dans la mâchoire ſupérieure, & au nombre de cinq ſeulement de chaque côté dans la mâchoire inférieure; elles ont à-peu-près la même figure que les canines, ſeulement elles ſont plus courtes; on remarque ſur ces dents molaires une proéminence ou tubéroſité oſſeuſe, qui paroît faire partie conſtituante de la dent.

Le lion-marin, au lieu de pieds de devant, a des nageoires qui ſortent de chaque côté de la poitrine, elles ſont liſſes & de couleur noirâtre ſans apparence de doigts, avec une foible trace d'ongle au milieu que l'on diſtingue à peine; cependant ces nageoires renferment cinq doigts avec des

phalanges & leurs articulations; ces petits ongles ont la forme de tubercules arrondis, & sont d'une substance cornée; ils sont situés au tiers de la longueur de la nageoire en la mesurant depuis l'extrémité; la forme de la nageoire entière est celle d'un triangle alongé & tronqué vers la pointe, & elle est absolument dénuée de poil & comme crènelée sur la face intérieure.

Les nageoires postérieures sont, comme celles de devant, couvertes d'une peau noirâtre, lisse & sans aucun poil, mais elles sont divisées à l'extèrieur en cinq doigts fort longs & applatis, qui sont terminés par une membrane mince, comprimée & qui s'étend au-delà de l'extrémité des doigts; les petits ongles qui sont au-dessus de ces doigts ne servent à l'animal que pour se gratter le corps.

Dans les phoques, la conformation des pieds est très différente, tous ont des pattes en devant assez bien conformées, avec des doigts distincts & bien marqués qui sont seulement joints par une membrane; leurs pieds & leurs doigts sont aussi garnis de poil comme le reste du corps, au lieu que, dans le lion-marin, comme dans l'ours-marin, ces quatre extrémités sont plutôt des nageoires que des pattes; aussi croyons-nous devoir rapporter à l'une ou l'autre de ces espèces du lion-marin ou de l'ours-marin ce que dit Frézier des phoques, qui se trouvent sur les côtes occidentales de l'Amérique. » Ils diffèrent, dit ce Voya-

geur, des loups-marins du Nord, en ce que ceux-là ont des pattes, & que ceux-ci ont des nageoires alongées à-peu-près comme des ailes vers les épaules, & deux autres petites qui enferment le croupion. La Nature a néanmoins conſervé au bout des grandes nageoires quelque conformité avec les pattes, car on y remarque des ongles qui en terminent l'extrémité, peut-être que ces animaux s'en ſervent pour marcher à terre où ils ſe plaiſent fort, & où ils portent leurs petits qu'ils nourriſſent de poiſſon.... Ils jettent des cris comme les veaux, & c'eſt ce qui les a faits appeller *veaux-marins*; mais leur tête reſſemble plutôt à celle d'un chien qu'à tout autre animal; & c'eſt avec raiſon que les Hollandois les appellent *chiens-marins*. Leur peau eſt couverte d'un poil fort ras & touffu, & leur chair eſt fort huileuſe & de mauvais goût... Néanmoins les Indiens de Chiloë la font sècher, & en font leurs proviſions pour ſe nourrir; les équipages des Vaiſſeaux en tirent de l'huile pour leurs beſoins. La pêche en eſt facile, on en approche ſans peine ſur la terre & ſur la mer, & on les tue d'un ſeul coup ſur le nez. Il y en a de différentes grandeurs; dans le Sud, ils ſont de la groſſeur des forts mâtins, & au Pérou on en trouve qui ont plus de douze pieds de long (*c*) «.

(*c*) Voyage à la mer du ſud. *Paris*, 1732, *in* 4°, *pages* 74 & 75.

La verge du lion-marin eſt à-peu-près de la groſſeur de celle du cheval, & la vulve, dans la femelle, eſt placée fort bas vers la queue, qui n'a qu'environ trois pouces de longueur; cette courte queue eſt de forme conique & couverte d'un poil ſemblable à celui du corps; lorſque l'animal eſt dans une ſituation alongée, la queue ſe trouve cachée entre les nageoires de derrière qui, dans cette ſituation, ſont très voiſines l'une de l'autre.

M. Forſter nous a donné les dimenſions ſuivantes, priſes ſur une femelle, qui probablement n'avoit pas encore acquis tout ſon accroiſſement.

	pieds.	pouces.	lignes.
Du bout du nez à l'extrémité des doigts du milieu de la nageoire de derriere.	6	6	3
Du bout du nez juſqu'à l'extrémité de la queue. . .	5	6	0
Du bout du nez juſqu'à l'origine de la queue. . .	5	3	0
Circonférence du corps aux épaules.	3	11	0
Circonférence de la tête derriere les oreilles. . . .	2	1	5
Longueur des nageoires de devant.	1	9	0
Longueur des nageoires de derriere, juſqu'à l'extrémité du pouce.	1	5	0

	pieds.	pouces.	lignes.
Depuis l'extrémité de la lèvre ſupérieure à l'angle de la bouche.	0	3	8
Depuis l'extrémité de la lèvre ſupérieure juſqu'à la baſe des oreilles.	0	8	0
Longueur des mouſtaches.	0	5	3
Longueur de la queue. .	0	2	10
Longueur de l'ongle du doigt du milieu de la nageoire poſtérieure. . . .	0	0	11
Hauteur des oreilles. . .	0	0	7

Si l'on veut comparer tout ce que nous avons dit de lours-marin avec ce que nous venons de dire du lion-marin, on peut voir qu'il y a beaucoup d'analogie entre ces animaux, tant par les habitudes naturelles que par pluſieurs caractères extérieurs ; néanmoins comme il y a des différences eſſentielles, & que l'on a quelquefois confondu ces deux eſpèces, il eſt bon de réſumer ici leurs principales différences.

1°. Le lion-marin a, comme le lion terreſtre, une crinière fauve, & tout le reſte de ſon poil eſt court, luiſant & couché ſur la peau, au lieu que lours-marin n'a point de crinière, & que le poil du cou & de tout le corps eſt long & hériſſé; il y a de plus à la racine du long poil, un ſecond poil plus court; c'eſt une eſpèce de fourrure ou feutre lanugineux qui manque au lion-marin.

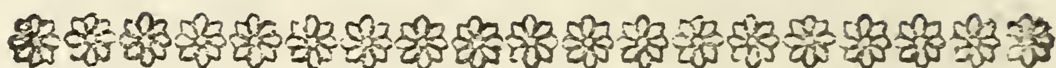
2°. La couleur du lion-marin eſt fauve & jaunâtre, tirant ſur le brun, & à-peu-près ſemblable à celle du lion terreſtre ; tandis que la couleur de l'ours-marin eſt d'un brun foncé preſque noir, moucheté quelquefois de petits points blancs.

3°. La taille des lions-marins eſt ordinairement de dix à douze pieds, & celle des ours-marins les plus grands, n'excède jamais huit à neuf pieds.

4°. Les lions-marins ſont indolens & fort lourds, & ils ne marquent que bien peu d'attachement pour leur progéniture ; au contraire, les ours-marins ſont très vifs & donnent des preuves d'un grand amour pour leurs petits, par les ſoins qu'ils en prennent.

5°. Enfin, quoique les lions & les ours-marins ſoient ſouvent ſur le même terrein & dans les mêmes eaux ; cependant ils y vivent toujours en troupes ſéparées & éloignées les unes des autres ; & s'ils ſont aſſez voiſins pour ſe mêler quelquefois, ce n'eſt jamais pour s'habituer enſemble, & chacun rejoint bientôt ſa famille.





LES LAMANTINS (a).

Nous avons dit que la Nature semble avoir formé les Lamantins pour faire la nuance entre les quadrupèdes amphibies & les cétacées : ces êtres mitoyens placés au-delà des limites de chaque classe, nous paroissent imparfaits, quoiqu'ils ne soient qu'extraordinaires & anomaux ; car, en les considérant avec attention, l'on s'apperçoit bientôt qu'ils possèdent tout ce qui leur étoit nécessaire pour remplir la place qu'ils doivent occuper dans la chaîne des êtres.

Aussi les lamantins, quoiqu'informes à l'extérieur,

(a) *Voyez* sur l'étymologie de ce nom *Lamantin*, ce que j'ai dit dans la note, *volume XIII*, *page* 377.

Manati, par les Hollandois ; *sea-cow*, par les Anglois ; *morskaia*, *korowa*, par les Russes ; *manaté*, *manatie*, par les François ; *pezzemouller* & *piexe-molker* ou *poisson-femme*, par les Portugais ; *ambira gulo*, *pesien goni*, par les Nègres du Congo ; *ugulla'umasa* ou *la truie d'eau*, par d'autres Nègres ; & *lerzou*, par ceux du Sénégal ; on a aussi donné au lamantin le nom de *vache-marine*, parce qu'on a cru trouver dans la forme extérieure de sa tête, quelques rapports avec celle du bœuf, & que d'ailleurs il se nourrit aussi d'herbes ; plusieurs Voyageurs l'ont même appellée *Syrène*, & c'est peut-être en effet la véritable syrène des Anciens, qui a donné lieu à tant de contes & de récits fabuleux.

l'extérieur, sont à l'intérieur très bien organisés, & si l'on peut juger de la perfection d'organisation par le résultat du sentiment, ces animaux seront peut-être plus parfaits que les autres à l'intérieur, car leur naturel & leurs mœurs semblent tenir quelque chose de l'intelligence & des qualités sociales; ils ne craignent pas l'aspect de l'homme, ils affectent même de s'en approcher & de le suivre avec confiance & sécurité; cet instinct pour toute société est au plus haut degré pour celle de leurs semblables; ils se tiennent presque toujours en troupes & serrés les uns contre les autres avec leurs petits au milieu d'eux, comme pour les préserver de tout accident; tous se prêtent dans le danger des secours mutuels; on en a vu essayer d'arracher le harpon du corps de leurs compagnons blessés (*b*), & souvent l'on voit les petits suivre de près le cadavre de leurs meres jusqu'au rivage, où les pêcheurs les amènent en les tirant avec des cordes (*c*); ils montrent autant de fidélité dans leurs amours que d'attachement à leur société; le mâle n'a communément qu'une seule femelle qu'il accompagne constamment avant & après leur union; ils s'accouplent dans l'eau la femelle renversée sur le dos, car ils ne viennent jamais à

(*b*) *Voyez*, ci-après, l'article du lamantin de Kamtschatka.

(*c*) *Voyez* Dutertre, *Histoire des Antilles.*

terre & ne peuvent même se traîner dans la vase; ils ont le trou ovale du cœur ouvert, & par conséquent la femelle peut rester sous l'eau pendant la copulation.

Ces animaux ne se trouvent pas dans les hautes mers à une grande distance des terres; ils habitent au voisinage des côtes & des isles, & particuliérement sur les plages qui produisent les *fucus* & les autres herbes marines dont ils se nourrissent; leur chair & leur graisse sont également bonnes à manger, & c'est par cette raison qu'on leur fait une guerre cruelle, & que l'espèce en est diminuée sur la plupart des côtes où les hommes se sont habitués en nombre.

Nous connoissons quatre ou cinq espèces de lamantins; tous ont la tête très petite, le cou fort court, le corps épais & très gros jusqu'à l'endroit où commence la queue, & allant ensuite en diminuant de plus en plus jusqu'à l'origine de la pinne ou nageoire qui termine cette queue en forme d'un éventail étendu dans le sens horizontal; les yeux sont très petits & ordinairement situés à égale distance, entre les trous auditifs & l'extrémité du museau; ces trous qui leur servent d'oreilles, sont indiqués par deux petites ouvertures qu'on ne peut appercevoir qu'au moyen d'une inspection attentive; la peau du corps est raboteuse, très épaisse, & dans quelques espèces elle est parsemée de poils rares; la langue est étroite, d'une moyenne longueur & assez menue relativement au volume du corps; la verge est

placée dans un fourreau adhérent à la peau du ventre qui s'étend jusqu'au nombril ; les femelles ont la vulve assez grande avec un clitoris apparent ; cette partie n'est pas située comme dans les autres animaux, au-dessous mais au-dessus de l'anus ; elles ont les mamelles placées sur la poitrine & très proéminentes dans le temps de la gestation & de l'allaitement de leurs petits ; mais, dans tout autre temps, elles ne sont apparentes que par les boutons.

Voilà les caracteres généraux & communs à tous les lamantins, mais il y en a de particulieres par lesquels on peut distinguer les espèces ; par exemple, le grand lamantin de Kamtschatka manque absolument de doigts & d'ongles dans les deux mains ou nageoires ; il manque aussi de dents, & n'a dans chaque mâchoire qu'un os fort & robuste qui lui sert à broyer les alimens : au contraire, les lamantns d'Amérique & d'Afrique ont des doigts & des ongles, & des dents molaires dans le fond de la gueule.





LE GRAND LAMANTIN

DE KAMTSCHATKA.

CETTE ESPÈCE se trouve en assez grand nombre dans les mers orientales au-delà de Kamtschatka, surtout aux environs de l'isle Bering, où M. Steller en a décrit & même disséqué quelques individus (*a*). Ce grand lamantin paroît aimer les plages vaseuses des bords de la mer; il se tient aussi volontiers à l'embouchure des rivieres, mais il ne les remonte pas pour se nourrir de l'herbe qui croît sur les bords, car il habite constamment les eaux salées ou saumâtres; il diffère donc, à cet égard, du petit lamantin de la Guyane & de celui du Sénégal, comme il en diffère aussi par la grandeur du corps; ses mains ou bras ne peuvent lui servir à marcher sur la terre, & ne lui sont utiles que pour nager. » J'ai vu, dit M. Steller, au reflux de la marée, un de ces animaux à sec, il lui fut impossible de se mouvoir pour regagner le ri-

(*a*) Celui dont il est ici question, a été décrit par ce Voyageur dans les *Novi Commentarii Academiæ Petropol. tome II*, 1751; & tué à l'isle de Bering le 12 Juillet 1742.

vage, & on le tua ſur la plage à coups de haches & de perches «.

Ces grands lamantins que l'on voit en troupe autour de l'isle de Bering, ſont ſi peu farouches qu'ils ſe laiſſent approcher & toucher avec la main; ils veillent ſi peu à leur ſûreté, qu'aucun danger ne les émeut, & qu'à peine lèvent-ils la tête hors de l'eau (*b*) lorſqu'ils ſont menacés ou frappés, ſurtout dans le temps qu'ils prennent leur nourriture, il faut les frapper très rudement pour qu'ils prennent le parti de s'éloigner; mais, un moment après, on les voit revenir au même lieu, & ils ſemblent avoir oublié le mauvais traitement qu'ils viennent d'eſſuyer; & ſi la plupart des Voyageurs ne diſoient pas à-peu-près la même choſe des autres eſpèces de lamantins, on croiroit que ceux-ci ne ſont ſi confians & ſi peu ſauvages autour de l'isle déſerte de Bering, que parce que l'expérience ne leur a pas encore appris ce qu'il en coûte à tous ceux qui ſe familiariſent avec l'homme (*c*).

Chaque mâle ne paroît s'attacher qu'à

(*b*) Kracheninnikow, *Hiſtoire de Kamtſchatka. Lyon*, *tome I*, *page* 317.

(*c*) » Les loutres - marines (ſaricoviennes), les phoques, les iſatis de l'iſle de Bering, ne connoiſſant pas l'homme, dit M. Steller, n'en avoient nulle crainte, & ces animaux ſont très farouches au contraire ſur les côtes de Kamtſchatka, parce qu'ils ont éprouvé la puiſſance de l'homme, dont la ſeule odeur les fait fuir «. *Novi Commentarii Academiæ Petropol.* tome II, 1751.

une ſeule femelle, & tous deux ſont ordinairement accompagnés ou ſuivis d'un petit de la derniere portée, & d'un autre plus grand de la portée précédente; ainſi, dans cette eſpèce, le produit n'eſt que d'un; &, comme le temps de la geſtation eſt d'environ un an (*d*), on peut en inférer que les jeunes ne quittent leurs pere & mere, que quand ils ſont aſſez forts pour ſe conduire eux-mêmes, & peut-être aſſez âgés pour devenir à leur tour les chefs d'une nouvelle famille.

Ces animaux s'accouplent au printemps, & plus ſouvent vers le déclin du jour qu'à toute autre heure; ils profitent cependant des momens où la mer eſt la plus tranquille, & préludent à leur union par des ſignes & des mouvemens qui annoncent leurs deſirs: la femelle nage doucement, en faiſant pluſieurs circonvolutions comme pour inviter le mâle qui bientôt s'en approche, la ſuit de très près & attend impatiemment qu'elle ſe renverſe ſur le dos pour le recevoir; dans

(*d*) A en juger par ce que dit M. Kracheninnikow (*Hiſtoire de Kamtſchatka, tome I, page 316*), il ſembleroit que le temps de la geſtation ne devroit être que de huit ou neuf mois, car il aſſure que les femelles mettent bas en automne, & qu'elles s'accouplent au printemps; mais, comme Steller a obſervé long-temps ces animaux à l'iſle de Bering, & qu'il les a très bien décrits, nous croyons devoir adopter ſon témoignage, & prononcer, d'après ſon récit, que, dans l'eſpèce de ce lamantin, le temps de la geſtation eſt en effet d'environ un an.

ce moment, il la couvre avec des mouvemens très vifs; ils sont non-seulement susceptibles des sentimens d'un amour fidèle & mutuel, mais aussi d'un fort attachement pour leur famille & même pour leur espèce entiere; ils se donnent des secours réciproques lorsqu'ils sont blessés; ils accompagnent ceux qui sont morts & que les pêcheurs traînent au bord de la mer. » J'ai vu, dit M. Steller, l'attachement de ces animaux l'un pour l'autre, & surtout celui du mâle pour sa femelle: en ayant harponné une, le mâle la suivit à mesure qu'on l'entraînoit au rivage, & les coups qu'on lui donnoit de toutes parts, ne purent le rebuter; il ne l'abandonna pas même après sa mort: car le lendemain, comme les matelots alloient pour mettre en pièces la femelle qu'ils avoient tuée la veille, ils trouverent le mâle au bord de la mer qui ne l'avoit pas quittée (e) «.

On harponne les lamantins d'autant plus aisément qu'ils ne s'enfoncent presque jamais en entier sous l'eau; mais il est plus aisé d'avoir les adultes que les petits ou les jeunes, parce que ces derniers nagent beaucoup plus vîte, & que souvent ils s'échappent en laissant le harpon teint de leur sang ou chargé de leur chair. Le harpon, dont la pointe est de fer, est attaché à une longue corde, quatre ou cinq hommes se met-

(e) *Novi Commentarii Academiæ Petropol.* tome II, ann 1751.

rent ſur une barque, le premier qui eſt en avant tient & lance le harpon, & lorſqu'il a frappé & percé le lamantin, vingt-cinq ou trente hommes qui tiennent l'extrémité de la corde ſur le rivage, tâchent de le tirer à terre, ceux qui ſont ſur la barque tiennent auſſi une corde qui eſt attachée à la premiere, & ils ne ceſſent de tirer l'animal juſqu'à ce qu'il ſoit tout-a-fait hors de l'eau.

Le lamantin rend beaucoup de ſang par ſes bleſſures; » & j'ai remarqué, dit M. Steller, que le ſang jailliſſoit comme une fontaine, & qu'il s'arrêtoit dès que l'animal avoit la tête plongée dans l'eau; mais que le jet ſe renouvelloit toutes les fois qu'il l'élevoit au-deſſus pour reſpirer; d'où j'ai conclu que, dans ces animaux, comme dans les phoques, le ſang avoit une double voie de circulation; ſavoir, ſous l'eau, par le trou ovale du cœur, & dans l'air, par le poumon (*f*) «.

Les *fucus* & quelques autres herbes qui croiſſent dans la mer, ſont la ſeule nourriture de ces animaux; c'eſt avec leurs lèvres, dont la ſubſtance eſt très dure, qu'ils coupent la tige des herbes; ils enfoncent la tête dans l'eau pour les ſaiſir, & ne la relévent que pour rendre l'air & en prendre de nouveau; en ſorte que, pendant qu'ils mangent, ils ont toujours la partie

(*f*) *Novi Commentarii Academiæ Petropol.* tome II, 1751.

antérieure du corps dans l'eau, la moitié des flancs & toute la partie postérieure au-dessus de l'eau; lorsqu'ils sont rassasiés, ils se couchent sur le dos, sans sortir de l'eau, & dorment dans cette situation fort profondément (*g*); leur peau, qui est continuellement lavée, n'est pas plus nette, elle produit & nourrit une grande quantité de vermines, que les mouettes & quelques autres oiseaux viennent manger sur leur dos. Au reste, ces lamantins, qui sont très gras au printemps & en été, sont si maigres en hiver, qu'on voit aisément, sous la peau, le dessin de leurs vertèbres & de leurs côtes; & c'est dans cette saison qu'on en rencontre quelques-uns qui ont péri entre les glaces flottantes.

La graisse, épaisse de plusieurs pouces, enveloppe tout le corps de l'animal; lorsqu'on l'expose au soleil, elle y prend la couleur jaune du beurre; elle est de très bon goût & même de bonne odeur: on la préfère à celle de tous les quadrupèdes, & la propriété qu'elle a d'ailleurs de pouvoir être conservée long-temps, même pendant les chaleurs de l'été, lui donne encore un plus grand prix; on peut l'employer aux mêmes usages que le beurre, & la manger de même, celle de la queue surtout est très délicate, elle brûle aussi très bien sans odeur forte ni fumée désagréable; la chair a le

---

(*g*) Kracheninnikow, *Histoire de Kamtschatka, tome I, page 318.*

goût de celle du bœuf, seulement elle est moins tendre & exige une plus longue cuisson, surtout celle des vieux, qu'il faut faire bouillir long-temps pour la rendre mangeable.

La peau est une espèce de cuir d'un pouce d'épaisseur, plus ressemblant à l'extérieur à l'écorce rude d'un arbre, qu'à la peau d'un animal; elle est de couleur noirâtre & sans poil; il y a seulement quelques soies rudes & longues autour des nageoires, autour de la gueule & dans l'intérieur des narines, ce qui doit faire présumer que le lamantin ne les a pas aussi souvent ni aussi long-temps fermées que les phoques, dont l'intérieur des narines est dénué de poil; cette peau du lamantin est si dure, surtout lorsqu'elle est sèche, qu'on a peine à l'entamer avec la hache. Les Tschutchis s'en servent pour faire des nacelles, comme d'autres peuples du Nord en font avec la peau des grands phoques.

Le lamantin, décrit par M. Steller, pesoit deux cents *puds* de Russie, c'est-à-dire, environ huit milliers; sa longueur étoit de vingt-trois pieds; la tête fort petite en comparaison du corps, est de figure oblongue, elle est applatie au sommet, & va toujours en diminuant jusqu'à l'extrémité du museau, qui est rabattue, de maniere que la gueule se trouve tout-à-fait au-dessous (*h*);

(*h*) Clusius & Hernandès qui ont donné la description du lamantin des Antilles, ne paroissent pas

l'ouverture en eſt petite & environnée de doubles lèvres, tant en haut qu'en bas; les lèvres ſupérieures & inférieures externes ſont ſpongieuſes, épaiſſes & très gonflées; l'on voit à leur ſurface un grand nombre de tubercules, & c'eſt de ces tubercules que ſortent des ſoies blanches ou mouſtaches de quatre ou cinq pouces de longueur; ces lèvres font les mêmes mouvemens que celles des chevaux, lorſque l'animal mange; les narines, qui ſont ſituées vers l'extrémité du muſeau, ont un pouce & demi de longueur, ſur autant de largeur environ quand elles ſont entiérement ouvertes *(i)*.

La mâchoire inférieure eſt plus courte que la ſupérieure; mais ni l'une ni l'autre ne ſont garnies de dents, il y a ſeulement deux os durs & blancs, dont l'un eſt fixé au palais ſupérieur, & l'autre à la mâchoire inférieure; ces os ſont criblés de pluſieurs petits trous, leur ſurface extérieure eſt néanmoins ſolide & crénelée de maniere que la nourriture ſe broye entre ces deux os en en aſſez peu de temps.

Les yeux ſont fort petits, & ſont ſitués précifément dans les points milieux, entre l'extrémité du muſeau & les petits trous qui tiennent lieu d'oreilles; il n'y a point

l'avoir bien obſervé, car il n'a pas la tête telle qu'ils la repréſentent, mais aſſez ſemblable à celle de ce lamantin de Kamtſchatka.

(i) Kracheninnikow, *Hiſtoire de Kamtſchatka*, *tome I*, *page 314*.

de ſourcils, mais, dans le grand angle de chaque œil, il ſe trouve une membrane cartilagineuſe en forme de crête, qui peut, comme dans la loutre-marine (ſaricovienne), couvrir le globe de l'œil en entier, à la volonté de l'animal.

Il n'y a point d'oreilles externes, ce ne ſont que deux trous de figure ronde, ſi petits, que l'on pourroit à peine y faire entrer une plume à écrire; &, comme ces conduits auditifs ont échappé à l'œil de la plupart des Voyageurs, ils ont cru que les lamantins étoient ſourds, d'autant qu'ils ſemblent être muets, car M. Steller aſſure que ceux de Kamtſchatka ne font jamais entendre d'autre bruit que celui de leur forte reſpiration; cependant Kracheninnikow dit qu'il brait ou qu'il beugle (*k*), & le P. Magnien de Fribourg (*l*) compare le cri du lamantin d'Amérique à un petit mugiſſement.

Dans le lamantin de Kamtſchatka, le cou ne ſe diſtingue preſque pas du corps, il eſt ſeulement un peu moins épais auprès de la tête, que ſur le reſte de ſa longueur; mais un caractère ſingulier par lequel cet animal diffère de tous les autres animaux terreſtres ou marins, c'eſt que les bras qui partent des épaules auprès du cou, & qui ont plus de

---

(*k*) Hiſtoire du Kamtſchatka, *tome I, page 321.*

(*l*) Extrait d'un Manuſcrit traduit de l'Eſpagnol, par M. de la Condamine.

deux pieds de longueur, ſont formés & articulés comme le bras & l'avant-bras dans l'homme; cet avant-bras du lamantin finit avec le métacarpe & le carpe, ſans aucun veſtige de doigts ni d'ongles : caractères qui éloignent encore cet animal de la claſſe des quadrupèdes; le carpe & le métacarpe ſont environnés de graiſſe & d'une chair tendineuſe, recouverte d'une peau dure & cornée.

On a compté ſoixante vertèbres dans ce lamantin, & la queue commence à la vingt-ſixième, & continue par trente-cinq autres; en ſorte que le tronc du corps n'en a que vingt-cinq; le lamantin des Antilles en a cinquante-deux, depuis le cou juſqu'à l'extrémité de la queue; dans un fœtus de lamantin de la Guyane, il y en avoit vingt-huit dans la queue, ſeize dans le dos, & ſix dans le cou, en tout cinquante (*m*): ainſi, en ſuppoſant qu'il y eût ſept vertèbres dans le cou du lamantin des Antilles, il en auroit en tout cinquante-neuf; la queue va toujours en diminuant de groſſeur, & ſa forme extérieure eſt plutôt quarrée qu'applatie; dans celui de Kamtſchatka, elle eſt terminée par une pinne épaiſſe & très dure, qui s'élargit horizontalement, & dont la ſubſtance eſt à-peu-près pareille à celle du fanon de la baleine.

Le membre du mâle, qui reſſemble beau-

(*m*) *Voyez* l'article du lamantin, *volume XIII, page 385.*

coup à celui du cheval, mais dont le gland est encore plus gros, a deux pieds & demi de longueur; il est situé dans un fourreau adhérent à la peau du ventre; & il s'étend jusqu'au nombril; dans la femelle, la vulve est située à huit pouces de distance au-dessus de l'anus; le clitoris est apparent, il est presque cartilagineux & long de six lignes; les deux mamelles sont placées sur la poitrine, elles ont environ six pouces de diamètre dans le temps de la gestation, & tant que la mere allaite son petit; mais, dans tout autre temps, elles n'ont que l'apparence d'une grosse verrue ou d'un simple bouton; le lait est gras, & d'un goût à-peu-près semblable à celui de la brebis.

Dimensions du lamantin tué dans l'isle de Bering, le 12 Juillet 1742, réduites au pied-de-roi de France.

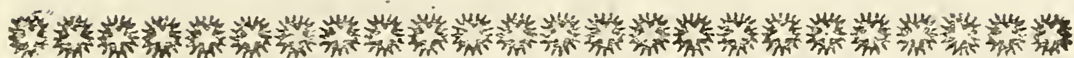
	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps entier, depuis la lèvre supérieure jusqu'à l'extrémité de la queue.	23	1	6
Longueur depuis l'extrémité de la lèvre supérieure aux narines.	0	7	6
Du milieu du nez à l'angle de l'œil.	1	0	7
Largeur de l'œil entre ses deux angles.	0	0	7½

	pieds.	pouces.	lignes.
Diſtance entre les yeux.	1	4	3
Largeur & hauteur des narines.	0	2	3
De l'extrémité de la lèvre ſupérieure au coin de la gueule.	1	2	0
De l'extrémité de la lèvre ſupérieure à l'épaule. .	4	0	9
De l'extrémité de la lèvre ſupérieure à l'orifice de la vulve.	15	2	0
De la lèvre inférieure au ſternum.	4	2	8
Diamètre de la gueule, pris aux coins de ſon ouverture.	1	6	9
Circonférence de la tête à l'endroit des narines. . .	2	5	1
Circonférence de la tête aux yeux.	3	9	0
Hauteur du muſeau à ſon extrémité.	0	7	9½
Circonférence du corps aux épaules.	11	3	0
Circonférence du cou priſe à la nuqe.	6	4	11
Circonférence du corps à l'abdomen.	19	0	9
Circonférence de la queue à l'inſertion de la pinne. .	4	4	6
Diſtance entre l'anus & la vulve.	0	7	6

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur de la vulve. . .	0	9	6½
Distance entre les deux extrémités des deux cornes de la queue.	6	1	2
Longueur de la tête, depuis les narines à l'occiput, prise sur le squelette. . .	2	1	3
Longueur de la tête à l'occiput.	0	9	9
Longueur de l'os de l'épaule.	1	1	6
Longueur de l'os du bras.	0	11	5
Largeur ou plutôt longueur de l'estomac. . . .	3	6	3
Longueur totale des intestins, depuis la gorge jusqu'à l'anus, quatre cents soixante-six pieds trois pouces, c'est-à-dire, vingt fois aussi longs que le corps entier de l'animal.	466	3	0
Hauteur du cœur. . .	1	8	6
Largeur du cœur. . .	1	11	6
Longueur des reins. . .	2	6	0
Largeur des reins. . .	1	4	11
Longueur de la langue.	0	11	3
Largeur de la langue. .	0	2	3



LE



LE GRAND LAMANTIN

DES ANTILLES.

NOUS APPELLONS cette espèce *le grand Lamantin des Antilles*, parce qu'elle paroît se trouver encore aujourd'hui aux environs de ces isles, quoiqu'elle y soit néanmoins devenue rare depuis qu'elles sont bien peuplées. Ce lamantin diffère de celui de Kamtschatka, par les caractères suivans : la peau rude & épaisse n'est pas absolument nue, mais parsemée de quelques poils qui sont de couleur d'ardoise, ainsi que la peau (*a*); il y a, dans les mains, cinq ongles apparens (*b*), assez semblables à ceux de l'homme; ces ongles sont fort courts (*c*); il a de plus non-seulement une callosité osseuse au-devant de chaque mâchoire, mais encore trente-deux dents molaires au fond

(*a*) La peau du Lamantin des Antilles est épaisse, ridée en quelques endroits, & parsemée de petits poils ; étant séche, elle peut servir de rondache impénétrable aux flèches des Indiens. *Histoire naturelle & morale des Antilles*, p. 178.

(*b*) *Hist. mex. pages* 32 *& suivantes.*

(*c*) *Voyez* Clusius,

S

de la gueule (*d*); &, au contraire, il paroît certain que, dans le lamantin de Kamtschatka, la peau est absolument dénuée de poil, les mains sans phalanges ni doigts ni ongles, & les mâchoires sans dents; toutes ces différences sont plus que suffisantes pour en faire deux espèces distinctes & séparées; ces lamantins sont d'ailleurs très différens par les proportions & par la grandeur du corps; celui des Antilles est moins grand que celui de Kamtschatka; il a aussi le corps moins épais; sa longueur n'est que de douze, quatorze, quinze, dix-huit & rarement de vingt pieds, à moins qu'il ne soit très âgé; celui qui est décrit dans le nouveau Voyage aux isles de l'Amérique, imprimé à Paris en 1722, n'avoit que huit pieds de circonférence, sur quatorze de longueur, tandis que le lamantin de Kamtschatka, dont nous venons de parler, avoit environ dix-huit pieds de circonférence, & vingt-trois pieds quelques pouces de longueur. Malgré toutes ces différences, ces deux espèces de lamantin se ressemblent par tout le reste de leur conformation; ils ont aussi les mêmes habitudes naturelles, tous deux également aiment la société de leur espèce, & sont d'un naturel doux, tranquille & confiant; ils semblent ne pas craindre la présence de l'homme.

On voit les lamantins des Antilles toujours en troupes dans le voisinage des côtes,

(*d*) *Voyez* Oexmelin; *Histoire des Avanturiers, tome XII, pages 134 & suivantes.*

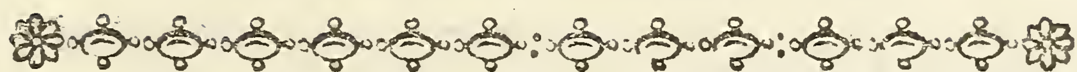
& quelquefois aux embouchures des rivieres, & c'eſt probablement ce qui a fait dire à Oviédo (*e*) & à Gomara (*f*), qu'ils fréquentoient auſſi-bien les eaux des fleuves, que celles de la mer; cependant ce fait ne paroît vrai que pour le petit lamantin, dont nous parlerons dans la ſuite; & il paroît certain que les grands lamantins des Antilles, non plus que ceux de Kamtſchatka ne remontent point les rivieres, & ſe tiennent toujours dans les eaux ſalées & ſaumâtres.

Le grand lamantin des Antilles a, comme celui de Kamtſchatka, le cou fort court, le corps très gros & très épais juſqu'à l'endroit où commence la queue, qui va toujours en diminuant juſqu'à la pinne, qui la termine; tous deux ont encore les yeux fort petits, & de très petits trous au lieu d'oreilles; tous deux ſe nourriſſent de fucus & d'autres herbes qui croiſſent dans la mer; & leur chair & leur graiſſe, lorſqu'ils ne ſont pas trop vieux, ſont également bonnes à manger; tous deux ne produiſent qu'un ſeul petit, que la mere embraſſe & porte ſouvent entre ſes mains; elle l'allaite pendant un an, après quoi il eſt en état de ſe pourvoir lui-même, & de manger de l'herbe. Cependant, ſelon Oviédo (*g*), le lamantin des Antilles produiroit deux petits : mais, comme il paroît que, dans cette eſpèce, ainſi que dans

(*e*) *Hiſt. Ind. occid.* lib. XIII, cap. X.
(*f*) *Hiſt. gener.* cap. XXXI.
(*g*) *Hiſt. Ind. occident.* lib. XIII, cap. X.

celle du lamantin de Kamtſchatka ; les petits ne quittent leurs meres que deux ou trois ans après leur naiſſance, il ſe pourroit que, cet auteur ayant vu deux petits de portées différentes ſuivre la même mere, il en eût conclu qu'elles produiſoient en effet deux petits à-la-fois.





LE GRAND LAMANTIN
DE LA MER DES INDES.

Nous avons rapporté (*vol. XIII, page* 192 *&* 193 *éd. en* 31 *vol.*), ce que les Voyageurs Leguat & Dampier ont dit des lamantins qu'ils ont vus à l'isle Rodrigue & aux Philippines; & nous paroissent avoir plusieurs rapports de ressemblance avec les grands lamantins des Antilles; cependant nous ne croyons pas qu'ils soient absolument de la même espèce, car il n'est guère possible que ces animaux ayent fait la traversée de l'Amérique aux grandes Indes : l'on verra, dans l'article suivant, les faits qui prouvent qu'ils ne peuvent voyager au loin, ni parcourir les hautes mers.





LE PETIT LAMANTIN

D'AMÉRIQUE.

CETTE quatrième espèce plus petite que les trois précédentes, est en même temps plus nombreuse & plus répandue que la seconde, dans les climats chauds du nouveau monde; elle se trouve non-seulement sur presque toutes les côtes, mais encore dans les rivières & les lacs qui se trouvent dans l'intérieur des terres de l'Amérique méridionale (*a*), comme sur l'Orénoque (*b*), l'Oyapoc, l'Amazone, &c. on les trouve aussi dans les rivières, & enfin dans la baie de Campeche & autour des petites isles qui sont au midi de celle de Cuba.

Les grands lamantins des Antilles ne quittent pas la mer, mais le petit lamantin

(*a*) » A sept lieues de la ville (d'Ilhéos au Brésil), dans l'intérieur des terres, on rencontre un lac d'eau potable long & large de trois lieues. . . . dans lequel on trouve différentes espèces de poissons très gros, surtout des manatées, qui pèsent environ huit cents livres «. *Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 230.*

(*b*) Histoire de l'Orénoque, par le P. Gumilla.

préfère les eaux douces, & remonte dans les fleuves à mille lieues de distance de la mer (*c*); M. de la Condamine en a vu dans la rivière des Amazones jusqu'à la cataracte de Borja, au-dessus de laquelle il ne s'en trouve plus. Il paroît que ces petits lamantins d'Amérique fréquentent alternativement les eaux de la mer & celles des fleuves, selon qu'ils y trouvent de la pâture; mais ils habitent constamment sur les fonds élevés des côtes basses, & les rivières où croissent les herbes dont ils se nourissent; on ne les rencontre jamais dans les endroits voisins des côtes escarpées, où les eaux sont profondes (*d*), ni dans les hautes mers à de grandes distances des terres, car ils n'y pourroient vivre, puisqu'il ne paroit pas qu'ils mangent du poisson; ils ne fréquentent donc que les endroits qui produisent de l'herbe; & c'est par cette raison qu'ils ne peuvent traverser les grandes mers, dont le fond ne produit point de végétaux, & où par conséquent ils périroient d'inanition: ainsi, nous ne croyons pas que les lamantins de la mer des Indes & ceux des côtes du Sénégal, soient de même espèce que les lamantins d'Amérique, petits ou grands.

(*c*) Voyage sur la riviere des Amazones, par M. de la Condamine.

(*d*) Voyage de Dampiere, *tome I, page 46 & suivantes.*

Les Voyageurs (*e*) s'accordent à dire que le petit lamantin d'Amérique, dont il eſt ici queſtion, ſe nourrit non-ſeulement des herbes qui croiſſent ſous les eaux, mais qu'il broute encore celles qui bordent les rivages, lorſqu'il peut les atteindre, en avançant ſa tête, ſans ſortir entièrement de l'eau, car il n'a pas plus que les autres lamantins, la faculté de marcher ſur la terre, ni même de s'y traîner.

Les femelles, dans cette eſpèce, produiſent ordinairement deux petits (*f*), au lieu que les grands lamantins n'en produiſent qu'un; la mere porte ces deux petits ſous chacun de ſes bras & ſerrés contre les mamelles, dont ils ne ſe ſéparent point, quelque mouvement qu'elle puiſſe ſe donner; &, lorſqu'ils ſont devenus aſſez forts pour nager, ils la ſuivent conſtamment, & ne l'abandonnent pas lorſqu'elle eſt bleſſée, ni même après ſa mort, car ils perſiſtent à l'accompagner lorſque les pêcheurs la tirent avec des cordes pour l'amener au rivage.

La peau de ces petits lamantins adultes, eſt, comme celle des grands, rude & fort épaiſſe; leur chair eſt auſſi très bonne à manger : on peut voir la deſcription d'un de ces animaux dans notre Ouvrage (*vol. XIII, page 425, édition en 31 vol.*).

(*e*) Binet; Voyage à Cayenne, p. 346; le Pere Magnien de Fribourg; Manuſcrit communiqué par M. de la Condamine; le P. Gumilla, *Hiſt. de l'Orénoque.*

(*f*) Gumilla, *Hiſtoire de l'Orénoque.*

LE



LE PETIT LAMANTIN

DU SÉNÉGAL.

Nous avons donné (*vol. XIII, page 390, édit. en 31 vol.*) d'après M. Adanſon, la deſcription de ce petit lamantin du Sénégal, qui eſt de la même grandeur que celui de Cayenne, mais qui paroît en différer, en ce qu'il a des dents molaires & quelques poils ſur le corps, caractères qui ſuffiſent pour le diſtinguer de celui de l'Amérique auquel les Voyageurs ne donnent ni dents molaires, ni poil ſur le corps; ainſi, nous préſumons qu'on peut compter cinq eſpèces de lamantin : la première eſt le grand lamantin de Kamtſchatka, qui, comme nous l'avons dit, ſurpaſſe tous les autres en grandeur; & qui n'a ni dents molaires, ni ongles au bout des mains, ni poil ſur le corps : la ſeconde, le grand lamantin des Antilles, qui a des dents molaires, des ongles & quelques poils ſur le corps, & dont la longueur n'eſt au plus que de dix-huit à vingt pieds, tandis que celle du lamantin de Kamtſchatka eſt de plus de vingt-trois pieds : la troiſième, le grand lamantin de la mer des Indes, qui n'eſt pas encore bien connu, mais qui doit être d'une eſpèce différente de celle du Kamtſchatka & des Antilles, puiſque ni l'une ni l'autre ne

peut traverser les hautes mers, parce qu'elles ne produisent point les herbes dont ces animaux se nourrissent : la quatrième, le petit lamantin de l'Amérique méridionale, qui fréquente également les eaux salées & les eaux douces, & diffère beaucoup des trois premiers par la grandeur, qui est de plus de deux tiers au-dessous : & la cinquième, le petit lamantin du Sénégal, qui se trouve dans plusieurs fleuves de l'Afrique (*g*),

(*g*) On doit présumer que c'est le même animal que les Voyageurs disent avoir vu dans quelques rivieres du Congo, d'Angola, de Soffala, &c. voici ce qu'ils en ont écrit : » Les rivieres de Congo & d'Angola abondent en poissons de différentes espèces ; celle de Zaire en produit un fort remarquable. . . . La Nature lui a donné deux mains, & lui a formé le dos comme une targette ; sa chair est fort bonne. . . . il se nourrit de l'herbe qui croît sur les bords de la riviere, sans jamais monter sur la rive ; quelques-uns de ces poissons pèsent cinq cents livres «. *Histoire générale des Voyages*, *tome V*, *page 2*. — » Ces animaux se trouvent dans les lacs, surtout dans ceux d'Angola, de Quihite & d'Angolon. . . . ils ont huit pieds de longueur & deux bras avec des mains, dont les doigts sont cachés dans la chair. . . . leur tête est de forme ovale ; ils ont les yeux petits, le nez plat, la bouche grande, sans aucune apparence d'oreilles. . . . les parties naturelles du mâle ressemblent à celles d'un cheval ; la femelle a deux mamelles bien formées «. *Idem*, *ibidem*. — » On prend les mêmes animaux vers Soffala, sur la côte orientale d'Afrique ; on les sale pour les provisions de la mer, & on se trouve fort bien de cette nourriture, lorsqu'elle n'a pas eu le temps de vieillir ; mais, conservée long-temps, elle s'altere & devient dangereuse pour ceux qui sont incommodés de quelque maladie vénérienne «. *Idem*, *page 93*. — » La manatée de la riviere de la Sierra-

comme le petit lamantin de la Guyane, dans ceux de l'Amérique. Ces deux petites eſpèces diffèrent en ce que la premiere n'a point de dents, & que les trous auditifs ſont plus grands que dans la ſeconde.

Voilà ce que j'ai pu recueillir de moins incertain au ſujet des différentes eſpèces de lamantins, qui, comme l'on voit, ne ſont pas encore parfaitement connues. Quelques Voyageurs ont parlé des lamantins des Philippines, & M. Forſter m'a dit en avoir vu auſſi ſur les côtes de la nouvelle Hollande; mais nous ignorons ſi ces eſpèces des Phi-

---

Léona, a des dents au fond de la gueule. . . . ſes yeux ſont fort petits, & à peine peut-on faire entrer un poinçon dans ſes oreilles; fort près des oreilles, il y a deux larges nagéoires de ſeize ou dix-huit pouces de longueur. . . . ſa queue eſt fort large. . . . & la peau du corps eſt épaiſſe d'un doigt.... pour prendre cet animal, les Nègres lui lancent un harpon de fer au bout d'un manche de bois fort long; l'animal, ſe ſentant bleſſé, prend la fuite, mais le manche du harpon, qui ſe fait voir ſouvent au-deſſus de l'eau, ſert de guide pour le ſuivre de vue; lorſqu'il eſt arrêté, on s'en approche une ſeconde fois pour lui lancer d'autres dards, &, lorſqu'il eſt enfin épuiſé, on l'amène au rivage «. *Hiſtoire générale des Voyages, tome III, pages 240 & ſuivantes.* — » La chair de ces animaux eſt délicate. . . . les meilleures parties ſont celles qui approchent du ventre & des mamelles; le lard a pluſieurs pouces d'épaiſſeur, & ne le cède point à celui du porc. . . . Lemaire prétend qu'il y a plus de lamantins dans la riviere du Sénégal, que dans la Gambra, & qu'ils n'y ſont que de la groſſeur du marſouin «. *Idem, page 216.* » Il y a auſſi des lamantins ſur la côte d'Or «. *Idem, tome IV, page 261.*

lippines & de la nouvelle Hollande, peuvent ſe rapporter à celles dont nous venons de parler, ou ſi elles en diffèrent aſſez pour qu'on doive les regarder comme des eſpèces différentes.

FIN du onzième Volume.



TABLE

Des Matieres contenues dans ces deux Volumes.

A

B

C

E

éléphans

G

H

K

L

M



R

S

T

Fin de la Table des Matieres.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

Fin de la table du Tome XI.

